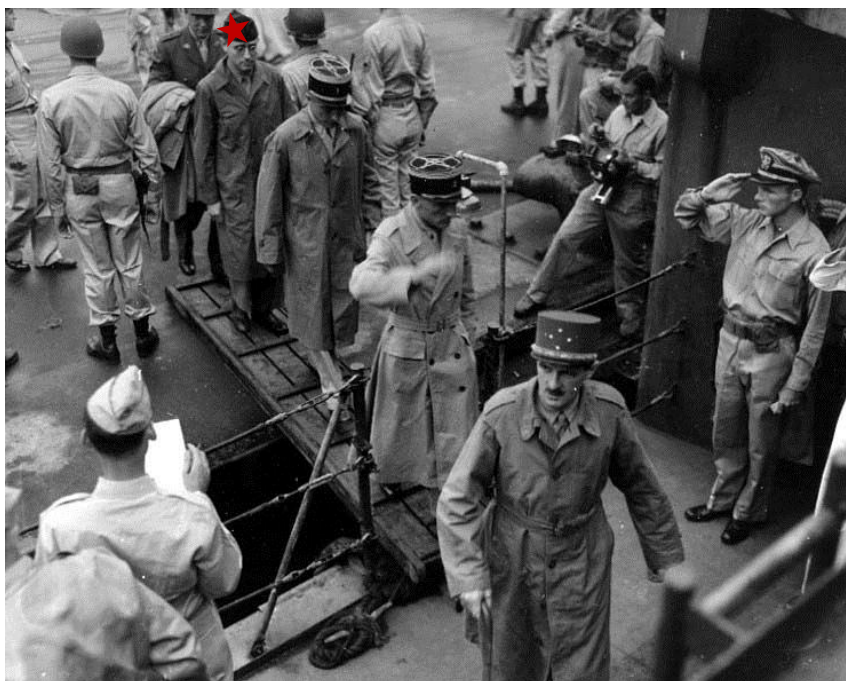


## Bulletin de la SAPM n° 5 janvier 2025



### « Mus sur le Missouri »

(Army Signal Corps Collection in the U.S. National Archives: “General Jacques LeClerc leads the French delegation on board USS Nicholas (DD-449) to be taken to USS Missouri for the surrender ceremonies, 2 September 1945”.

S. A. P. M.  
12 rue Michelet, 91120 Palaiseau  
Directeur de publication : G. Mikaelian  
I.S.S.N. : 2968-3807

## ***Mus sur le Missouri***

Cf. Éric Bourdonneau, « Paul Mus, les mains sur les hanches »  
(à paraître en 2026)



Le 2 septembre 1945, Paul Mus apparaît encore amaigri par les épreuves traversées depuis son parachutage au Laos en janvier de la même année, au nombre desquelles les 400 km de marche qui lui permirent d'échapper au coup de force des Japonais à Hanoi et lui firent perdre 20 kg. Coiffé d'un calot de « simple commandant », Paul Mus s'apprête à la suite du Général Leclerc à monter à bord du cuirassé *Missouri* en rade de Tokyo, pour assister à l'échange des signatures ratifiant l'accord de capitulation du Japon. Près de vingt ans plus tard, il revient sur ce bref épisode « de peu de jours, mais qui ont compté » :

« [...] De notre côté j'étais au dernier rang, mais au centre du déploiement des Alliés. Devant moi, à cinq mètres du général Leclerc, j'apercevais MacArthur dont la puissante silhouette tremblait, dans l'intensité du moment. Le signataire japonais était placé exactement en face de moi. MacArthur lui tendit une plume. Il la refusa, d'un geste courtois, mais sans réplique, et tira un stylo de sa poche intérieure. Avant de s'en servir, il l'éleva devant lui et le tint un instant dans son regard. On sentait qu'il s'était préparé à ce geste [...] »

(Mus, Paul, « Japon, segment 45-63 », *Esprit* n° 326 (3), mars 1964, p. 425, republié [in] *L'Angle de l'Asie*, Édition introduction et bibliographie par Serge Thion, Paris, Hermann, Savoir, 1977, p. 101).

## Comité de rédaction

**Nasir Abdoul-Carime**, Président de l'Association d'échanges et de formation pour les études khmères, Président de la Société des Amis de Paul Mus.

**Grégory Mikaelian**, Chargé de recherche au Centre Asie du Sud-Est (UMR 8170, CNRS/EHESS/INALCO), Secrétaire de la Société des Amis de Paul Mus.

**Marie-Sybille de Vienne**, Professeur émérite des universités à l'Institut national des langues et civilisations orientales, rattachée au Centre Asie du Sud-Est (UMR 8170, CNRS/EHESS/INALCO), membre libre de l'Académie des sciences d'outre-mer, titulaire de l'Ordre des palmes académiques et de l'Ordre national du mérite.

## Comité scientifique

Sont membres de droit les membres du Comité de rédaction.

**Pascal Bourdeaux**, Maître de conférences à l'École Pratique des Hautes Études, rattaché au Groupe Sociétés Religions Laïcités (UMR 8582).

**Éric Bourdonneau**, Maître de conférences à l'École française d'Extrême-Orient, rattaché au Centre Asie du Sud-Est (UMR 8170, CNRS/EHESS/INALCO).

**Elsa Clavé**, Maître de conférences à l'Asien-Afrika-Institut, Universität Hamburg, rattachée au Centre Asie du Sud-Est (UMR 8170, CNRS/EHESS/INALCO).

**Grégory Kourilsky**, Maître de conférences à l'École française d'Extrême-Orient.

## Contributeurs de ce numéro

### Le Comité de rédaction

**Éric Bourdonneau**, Maître de conférences à l'École française d'Extrême-Orient, rattaché au Centre Asie du Sud-Est (UMR 8170, CNRS/EHESS/INALCO).

**Romarc Jannel**, Directeur de programme au Collège international de philosophie (CIPh) et chercheur à l'Université de Kyōto (Japon).

# Sommaire

⌘ **Éditorial. Mus, la pensée & l'action** (G. Mikaelian) [pp. 1-13]

⌘ **L'actualité des éditions de texte et de la critique** [pp. 14-18]

⌘ **Du côté des archives** [pp. 19-50]

✧ Correspondance entre Paul Mus et Albert Sallet (1929-1933) [p. 19]

✧ Correspondance attestant des relations amicales entre les Mus et Alain [pp. 19-26]

⤴ 1915 : la trace d'une lettre des parents de Mus à Alain (doc. 1)

⤴ 1934 : une lettre de Mus à son parrain Alain relatant l'état de ses recherches (doc. 2)

⤴ 1939 : une lettre d'Alain aux parents de Mus sur le caractère illusoire d'une guerre imminente (doc. 3)

⤴ 1941-1942 : trois cartes postales envoyées par la mère de Mus à Alain (doc. 4-a, 4-b, 4-c)

⤴ 1942 : extrait du *Journal inédit* d'Alain à propos d'un colis envoyé par Mus (doc. 5)

⤴ 1959-1961 : deux numéros du *Bulletin de la Société des Amis d'Alain* évoquant les relations entre Alain et Mus (doc. 6-a, 6-b)

✧ Lettres de guerre et de résistance envoyées à Mauss et Monod [pp. 26-37]

⤴ 1940-1941 : Marcel Mauss et les Mus dans la guerre (doc. 7 & 8)

⤴ 1942-1944 : lettres de Mus à Théodore Monod sur la résistance (doc. 9 à 14)

✧ Trois cours audios de Mus au Collège de France (1968-1969) : une voix sans pareil ! [pp. 37-50]

⤴ Sur les « schèmes sub-structurels » et la notion d'imaginal (26 novembre 1968)

⤴ Sur la notion de face en Asie : le cas chinois (17 décembre 1968)

⤴ Sur l'art asien comme participation en rupture de plan (5 février 1969)

⌘ **Dossier : Mus et la poésie** [pp. 51-57]

✧ Un poème de Mus à Albert Sallet sur les mondes cham et vietnamien (1929) [pp. 51-52]

✧ « Variété des regards : autour des deux poèmes japonais de Paul Mus (1963) » (Romaric Jannel) [pp. 53-57]

⌘ **Bulletin d'adhésion** [p. 58]

## ⌘ Editorial. Mus, la pensée & l'action

(G. Mikaelian)

La plupart des lecteurs connaissent Mus à travers ses écrits publiés. L'orientaliste revient en effet régulièrement dans ses textes d'après-guerre concernant le Vietnam et la décolonisation sur les expériences marquantes de sa vie, depuis son enfance en terre vietnamienne jusqu'à la mort de son fils au combat, durant la guerre d'Algérie, en passant par divers épisodes, certains récurrents : les bancs du Lycée Albert Sarraut de Hanoï aux côtés de jeunes Indochinois ; sa famille maternelle de Normandie, dont les hommes furent décimés par la Première Guerre mondiale ; sa campagne de juin 1940 au Sud de Paris, qui lui valut une citation militaire ; son passage par Dakar à la tête de l'Inspection générale de l'enseignement pour l'Afrique Occidentale Française (AOF) ; sa formation commando dans les forêts vierges des Indes avant le parachutage en Indochine pour rencontrer l'Amiral Decoux, au nom de la Résistance ; son évasion rocambolesque de Hanoï au lendemain du coup de force japonais du 9 mars 1945 ; la reddition du Japon sur le cuirassé Missouri ; la pacification sans coup férir des terres caodaïstes, à Tây Ninh, en novembre 1945, qui lui valut sa deuxième Croix de guerre ; sa rencontre décevante avec le général de Gaulle en janvier 1946 ; celles, mémorables, avec Hô Chi Minh, en avril 1946 puis en mai 1947 ...

Distillées çà et là dans son œuvre, ces incises biographiques somme toute relativement nombreuses ont visiblement une double fonction : lester ses démonstrations du poids de l'expérience pour les arrimer au sol en même temps que faire retour sur le sens de situations ou d'actions passées pour nourrir une pensée toujours en mouvement. Tout à la fois supports et moteurs de la pensée, ces souvenirs sont bien souvent, pour le savant, celles de l'action.

Or c'est précisément sur les relations entre l'action et la pensée mussiennes qu'achoppe la critique, soit en l'évacuant comme une complémentarité a-problématique, celle du « savant-citoyen »<sup>1</sup>, soit pour résoudre la rugosité de cette articulation en inférant de sa bibliographie scientifique un parcours de vie dichotomique : à une première partie de sa vie, marquée par la posture du savant se refusant à l'engagement politique y compris sur la question coloniale, aurait succédé, une fois l'homme transformé par l'expérience de la guerre, une période d'engagement contre les guerres coloniales, assortie de la naissance de l'humanisme mussien<sup>2</sup>. Dualité qui perdure lorsque d'aucuns, pour tenter de l'atténuer, juxtaposent « deux Paul Mus » indissociables, l'homme d'action et

---

<sup>1</sup> Cf. « La recherche et l'action », [in] Jean LACOUTURE, « Paul Mus est mort », *Le Monde*, 12 août 1969 ; « chez lui, l'homme d'action allait de pair avec l'homme de science », [in] LÉVY, Paul, « Ce que je sais de Paul Mus et de son œuvre », *Monde non chrétien. Hommage à Paul Mus (1902-1969)*, oct.-déc. 1969, p. 29.

<sup>2</sup> GOSCHA, Christopher, « 'Qu'as-tu appris à la guerre ?' Paul Mus en quête de l'humain », [in] David CHANDLER & Christopher E. GOSCHA, *Paul Mus (1902-1969). L'espace d'un regard*, Paris, Les Indes Savantes, 2006, pp. 269-290.

l'homme de science, qui « marchent ensemble, mais pas forcément du même pas » :

[...] il est de fait qu'il est une période de leur commun cheminement où les expériences de l'homme d'action inspirent fortement l'homme de savoir, ouvrent à ce dernier un champ de réflexion particulièrement novateur, celui d'une 'science engagée', nullement moins scientifique pour autant, dont à l'âge de la décolonisation il aura été un pionnier [...].<sup>3</sup>

Deux hommes en somme, d'âges distincts, le jeune savant et le savant-engagé d'âge mûr, mais subsumés sous une seule et même personnalité. Ainsi, quelle que soit la manière de la concevoir, la dualité résiste et pose question. D'autant que nous manquons d'information sur les positions de Mus avant-guerre, et qu'il est dans ces conditions toujours délicat de convoquer l'argument *a silentio* pour prendre l'orientaliste en défaut d'engagement<sup>4</sup>. La métaphore de la marche se révèle à cet égard judicieusement choisie jusque dans le principe même de son déséquilibre : si un léger déséquilibre est nécessaire pour déclencher le mouvement harmonieux, l'arythmie entre l'une et l'autre des deux jambes provoque généralement la chute !

Il se trouve cependant qu'en complément de sa production bibliographique, la correspondance de Mus, dont on n'a pour l'heure identifié qu'une infime partie, s'avère souvent déterminante pour donner sens et corps à son parcours de vie. À cet égard, quelques lettres récemment exhumées des archives permettent de sortir de cette dualité. Il ne s'agit certes pas de tomber dans l'illusion biographique d'une reconstitution holistique qui rendrait compte de tous les aspects d'une personnalité<sup>5</sup>. Tout au plus, de s'abstenir d'épingler l'orientaliste dans « une collection de monstres fabriqués de pièces et de morceaux, avec deux têtes ou deux cœurs, incompréhensibles dès qu'on essaie de les saisir dans leur véritable unité vivante »<sup>6</sup>.

Dans sa correspondance, Mus revient justement à plusieurs reprises sur la manière dont il envisageait les relations entre sa pensée et son action dans le

<sup>3</sup> HÉMERY, Daniel, « Un orientaliste dans la décolonisation : les trois audaces de Paul Mus (1939-1969) », [in] *ibid.*, pp. 221-258. En particulier pp. 221-222.

<sup>4</sup> Comme le remarque LARCHER-GOSCHA, Agathe, « L'histoire en embuscade : Paul Mus et le 'retour par effraction' du colonialisme français au Vietnam », [in] *ibid.*, p. 197.

<sup>5</sup> Cf. « Le hasard nous a guidé dans notre détermination et nous a détourné d'une grille d'application étroitement biographique, pour deux raisons. À notre sens, la tentation biographique, telle qu'elle est pratiquée le plus souvent, détruit et nie plus le sujet historique qu'elle ne le comprend ou ne cherche à l'atteindre dans une singularité virtuelle ; à force, redisons-le, tout d'abord de prétendre tout dire de lui, elle le noie, l'engloutit dans la mesure où elle prétend lui imposer une logique, lui donner une cohérence et une continuité lisse et plane dans une illusion holiste qui ferait qu'on pourrait tout savoir de lui et que lui-même aurait tout su de lui. À force ensuite de vouloir entrer par l'extérieur dans l'intériorité à partir du postulat, dénoncé jadis par Pierre Bourdieu, de la sélection, au sein de la trame même du passé individuel, et en fonction 'd'une intention globale, de certains événements significatifs et en établissant entre eux des connexions propres à leur donner cohérence, comme celles qu'implique leur institution en tant que causes ou, plus souvent, en tant que fins...' [BOURDIEU, Pierre « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986] » v. CROUZET, Denis, *Charles Quint. Empereur d'une fin des temps*, Paris, Odile Jacob, Histoire, 2016, pp. 56-57.

<sup>6</sup> Lucien Febvre, cité par CROUZET, D., « Postface. Rabelais et son double : l'historien en synergie », [in] Lucien FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité, 2003, p. 486.

siècle, avant et pendant la guerre. Placée en regard de sa production scientifique et des éléments connus de sa biographie, elle permet d'esquisser une perspective différente sur l'homme et son œuvre.

### ***Un milieu de professeurs militants***

Le contexte familial du jeune Paul est celui de parents qui appartiennent à l'avant-garde du progressisme républicain. Cyprien (1872-1940) et Désirée Mus (1873-1946), tous deux normaliens, seront en effet partie prenante de l'aventure des Universités Populaires (UP) en même temps que de fervents dreyfusards, au moment même où naît la notion d'« engagement ». La première UP est fondée à Bourges en 1897<sup>7</sup>, ville dans laquelle Cyprien exerce la fonction de professeur de lettres et d'anglais à l'École normale dès la rentrée 1898. Entre-temps, l'Affaire Dreyfus éclate avec la publication de la lettre d'Émile Zola à Félix Faure dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898. L'histoire familiale des Mus enseigne ensuite que Cyprien aurait été la première personne à saluer le capitaine Dreyfus à son retour de l'île du Diable, dans le Vaucluse, le 9 juin 1899<sup>8</sup>. Durant ces années de militantisme, dont on peut penser qu'elles perdurent jusqu'à son affectation en Indochine en septembre 1907, le couple fait la connaissance d'Alain, avec lequel il noue une amitié durable<sup>9</sup>, dont témoigne le parrainage de leur fils, né en 1902, par le philosophe normand.

Quel sens politique à cet engagement ? Si le mouvement des universités populaires, destiné à instruire le monde ouvrier, est tout d'abord un combat mené par les anarchistes et les socialistes, il évolue dans le sillage de l'Affaire Dreyfus vers « une grande diversité des opinions représentées : catholiques, protestants, libres penseurs, conservateurs ou libéraux »<sup>10</sup> :

Et, sous une même appellation, chacun orientera l'œuvre selon sa sensibilité pour faire de l'éducation du peuple, raison d'être commune, un moyen de conservation social ou à l'opposé, une œuvre d'émancipation du monde du travail.<sup>11</sup>

L'Affaire Dreyfus est du reste l'occasion pour une grande partie du mouvement socialiste de rallier le parti bourgeois aux côtés de la « défense de la République » et de la concorde sociale, tandis que ceux qui demeurent fidèles à leurs convictions dénonceront dans ces tribulations judiciaires le nouvel avatar d'une « guerre civile bourgeoise »<sup>12</sup>. Cyprien paraît bien s'inscrire dans cette veine progressiste et en suivre les étapes républicaines :

<sup>7</sup> MERCIER, Lucien, *Les universités populaires : 1899-1914. Éducation populaire et mouvement ouvrier au début du siècle*, Paris, Les éditions ouvrières, coll. Mouvement social, 1986, pp. 65-66.

<sup>8</sup> Cf. « *The First Man to Welcome Captain Dreyfus Home to the Vaucluse from Devil's Island* », dédicace [in] John T. McALISTER & Paul MUS, *The Vietnamese and Their Revolution*, New York, Princeton University, Center of International Studies, Harper Torchbooks, 1970, 173 p.

<sup>9</sup> Cf. *infra*, « Correspondance attestant des relations amicales entre les Mus et Alain ».

<sup>10</sup> MERCIER, L., *op. cit.*, p. 39.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>12</sup> MICHÉA, Jean-Claude, *Le complexe d'Orphée. La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Paris, Flammarion, Climats, 2011, pp. 186-189.

initié au Grand Orient de France à Bourges en 1905<sup>13</sup>, Directeur de l'École normale de cette ville en 1906, il est nommé Directeur de l'École normale de Hanoï, devenu bientôt le Collège du Protectorat, en 1907, avant de s'affilier à la loge La Fraternité tonkinoise en 1908<sup>14</sup>, où il s'élèvera jusqu'au 30<sup>e</sup> degré en y occupant les fonctions de Vénérable (1914-1916, 1923-1924)<sup>15</sup>, en même temps qu'il progresse dans la carrière administrative en devenant Chef de l'Enseignement du Tonkin (1917-1918), Directeur de l'Enseignement primaire du Tonkin (1918), Directeur de l'École supérieure de pédagogie (1918-1919) et Inspecteur de l'Enseignement général (1920-1921) avant de terminer sa carrière comme Directeur de l'École de Pédagogie et Inspecteur des Écoles Normales de l'Indochine, jusqu'à sa retraite intervenue en 1929<sup>16</sup>. Membre de la section hanoïenne de la Ligue des Droits de l'Homme, il passe en outre régulièrement en revue l'actualité politique asiatique dans la rubrique « Chronique de l'Extrême-Orient » de la *Revue indochinoise*, de 1913 à 1916, notamment sur les pays anglophones de l'Asie (Siam, Singapore, Inde), mais également sur la Chine ou le Japon<sup>17</sup>.

Pénétré du messianisme républicain, Cyprien et Désirée appartiennent bien à cette gauche coloniale qui entend éduquer les indigènes aux valeurs universelles. Mais ils le font de manière moins idéologique que concrète, au contact des réalités tonkinoises et des jeunes indochinois dont ils ont la charge dans leurs classes et leurs établissements, instituant partout l'égalité républicaine qu'ils vivent, plus que d'autres, comme un sacerdoce :

Mes parents, qui arrivaient, n'avaient aucun esprit 'colonial' et n'y ont jamais cédé en vingt-deux ans de séjour. Mon père était en prise sur le pays réel et ses problèmes les plus immédiats : féru d'action sociale, plus que de politique, il avait été, en France, avec Alain, un des plus efficaces animateurs des Universités Populaires et il inaugurerait alors à Hanoï le premier établissement de l'ordre du secondaire à l'usage des Vietnamiens, le Collège du Protectorat ; j'ajoute que, chez nous, on nous avait appris à toujours dire merci et pardon à nos domestiques, en recevant un objet d'eux ou en passant devant eux : ces détails insignifiants, ou leur absence, devenus habitude, s'intègrent à ce que l'on est et dès lors, sans même avoir à se manifester, sont souvent

<sup>13</sup> DALLOZ, Jacques, *Francs-maçons d'Indochine, 1865-1975*, Paris, Éditions maçonniques de France, 2016, p. 50, n. 1.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> MORLAT, Patrice, « *Orients* » extrêmes. *Les loges coloniales du Grand Orient de France (1870-1940)*, Paris, Les Indes savantes, 2021, pp. 373-374.

<sup>16</sup> Les dates contenues dans les archives du dossier de Paul Mus conservé à l'EFEQ sont parfois contradictoires. Une enquête précise sur l'évolution de la carrière de Cyprien Mus reste à mener en croisant les archives.

<sup>17</sup> *Inter alia* : MUS, Cyprien, « II. Inde anglaise : le premier évêque hindou. – La femme hindoue et le mariage », *Revue Indochinoise (RI)*, n° 6, juin 1913, pp. 686-691 ; « III. Siam et Singapore : Le développement de l'Instruction publique. – La mortalité infantile. – Le bérubéri. – La question de la main-d'œuvre hindoue à Singapore et dans la presqu'île de Malacca », *RI*, t. XX, juillet-décembre 1913, pp. 116-120 ; « L'Inde et la guerre », *RI*, n° 1-2, janvier-février 1915, pp. 111-116 ; « I. Indochine. La quatrième session de la Chambre consultative indigène au Tonkin. II. Chine : La loi sur l'élection du Président de la République. – L'évolution de l'instruction publique », *RI*, n° 3-4, mars-avril 1915, pp. 163-178.



ce que deux humains sentiront, à leur première rencontre, l'un de l'autre, sur des signes imperceptibles, là où race, langue et culture les sépareront [...].<sup>18</sup>

### ***Agir et penser à l'école d'Alain***

Lorsque Mus intègre la classe d'Alain en 1919, il appartient à cette génération « arrêtée de justesse au bord du massacre, [...] qu'Alain a vu devant lui dans sa classe à son retour à la vie civile »<sup>19</sup>. Deux ans plus tard, le philosophe publie *Mars ou la guerre jugée* par lequel la Première Guerre mondiale devient, de manière inédite, un sujet de philosophie<sup>20</sup>. Retex philosophique, ce manifeste pacifiste est aussi celui de la défense d'un commun menacé : « un homme raisonnable peut faire la guerre ; il ne peut pas la vouloir »<sup>21</sup>. Tout l'engagement guerrier de Mus est contenu là, en un germe que l'étudiant ira planter lui-même en terre une fois diplômé, à l'occasion de son service militaire qu'il effectue à Saint-Cyr entre mai 1926 et mai 1927. Comme pour tout ce qu'il entreprend, Mus excelle et sort major de sa promotion d'officier de réserve dans le 1<sup>er</sup> bataillon du 24<sup>e</sup> régiment d'infanterie, avec le grade de sous-lieutenant.

Il a été pendant son stage un modèle de dévouement et de compétence. En campagne le lieutenant Mus serait un commandant de compagnie de mitrailleuse accompli. Les hommes et les gradés ont eu en lui sous leurs yeux l'exemple de ce que peuvent l'énergie et la persévérance jointes à une haute intelligence.<sup>22</sup>

Se tenir prêt à faire la guerre lorsqu'elle advient car « il y a toujours un moment où il faut payer de sa personne »<sup>23</sup>, tout en la refusant jusqu'au dernier instant. Servi par une stature alinienne – Mus était comme son parrain fort et grand<sup>24</sup> – le provençal suivra toute sa vie cette ligne qu'on repère en filigrane dans sa correspondance. Pacifiste jusqu'au bout comme son parrain Alain devant la montée du nazisme, à la différence de l'un de ses maîtres en ethnologie Paul Rivet<sup>25</sup>, il n'en fut pas moins volontaire pour se rendre au front

<sup>18</sup> MUS, P., *Traditions asiennes et bouddhisme moderne. Essai d'analyse structurale*, Extrait de *Eranos-Jahrbuch*, t. XXXVIII, 1968, Zurich, Rhein-Verlag, 1970, pp. 172-173.

<sup>19</sup> J. A. , « Deuil », *Bulletin de l'Association des Amis d'Alain (BAAA)*, n° 10, octobre 1959, p. 29. Génération évoquée par Jean Prévost, élève d'Alain, dans ses mémoires : PRÉVOST, Jean, *Dix-huitième année*, Paris, Gallimard, nrf, coll. blanche, [1929] 1954, 222 p.

<sup>20</sup> LETERRE, Thierry, *Alain. Le premier intellectuel*, Paris, Stock, 2006, p. 372.

<sup>21</sup> Alain, 1906, cité dans *ibid.*, p. 290.

<sup>22</sup> Archives de l'École française d'Extrême-Orient (AEFEO), AAS/D/M14, III. Situation militaire, extrait du Rapport du 1<sup>er</sup> bataillon du 24<sup>e</sup> Régiment, Caserne de Latour-Maubourg, mai 1927.

<sup>23</sup> Cf. Lettre de Mus à Paul Rivet, 6-V-1940 [in] « Une correspondance entre Paul Mus et Paul Rivet (1932-1957) (éditée par G. Mikaelian) », *Péninsule*, n° 88-89, 2024 (1 & 2), 2024, p. 324.

<sup>24</sup> Cf. *ibid.*, p. 324 : « Major de ma promotion [de Saint-Cyr], maintenu en forme par le demi-ethnologue qui combat en moi un demi-philologue – capable de faire 80 km dans ma journée et de donner un bon coup de poing, je suis probablement de tous les 'plus de trente ans' dont la vie vous confère aujourd'hui la charge morale, celui qui est le plus apte à assumer le rôle actif qui a été le vôtre et celui de vos camarades de l'autre guerre alors que nous étions les enfants derrière vous ».

<sup>25</sup> Cf. Lettre de Mus à Paul Rivet, 4-II-1939, [in] « Une correspondance [...] », *loc. cit.*, p. 320 : « Je suis et resterai profondément optimiste en ce qui concerne les possibilités d'amélioration d'une situation si noire soit-elle pourvue qu'elle soit d'abord stabilisée. ».

quand la fortune l'en écarta, et y parvint à plusieurs reprises : lors de la campagne de juin 1940<sup>26</sup>, puis en s'engageant dans la Résistance<sup>27</sup>, en Indochine, contre les Japonais. Attitude que l'on retrouvera durant la guerre d'Algérie chez son fils Émile qui, lui, en mourra<sup>28</sup>.

Du côté de la pensée maintenant, l'influence de la « critique philosophique » d'Alain, héritier de Jules Lagneau au sein de ce qu'on a pu appeler l'École



Photo Buffard, Arch. Roger Viollet [in] SERNIN, A., *op. cit.*

française de la perception<sup>29</sup>, fut comme on le sait matricielle, en particulier dans le fait d'appréhender phénoménologiquement êtres et choses peuplant le monde asien<sup>30</sup>. De là sans doute aussi ce trait typiquement mussien consistant à faire dialoguer la perception subjective des faits de part et d'autre d'une ligne de front séparant les cultures et les peuples, comme autant de vérités partielles d'un tout inaccessible à chacun d'entre eux. Ou comment

faire apparaître le perçu de chacun des points de vue considérés dans leur vérité ontologique qu'est l'incomplétude. Écrivant à Rivet, Mus se livre à l'exercice dès avant-guerre en s'essayant à comprendre le point de vue belliciste des Allemands :

Nous avons le tort de considérer égocentriquement la politique européenne comme un ensemble de circonstances où un organisme et un seul, le nôtre, serait menacé par (ou de) l'intrusion d'éléments étrangers. Cette situation est dès lors celle d'une famille dans une ville où circule le choléra : situation que j'ai connue et dont je reconnais les connotations psychologiques ! Nous oublions que notre organisme est réciproquement le corps étranger, l'élément pathogène pour un ennemi que nous voyons acharné contre nous, et qui peut être croire l'être et qui peut être l'est, mais qui ne croit l'être ou ne l'est que parce qu'au fond de lui-même il est à la poursuite de son équation vitale, même s'il ne la connaît pas. Cela seul est solide, et dure. Les rodomontades des dictateurs ne seraient rien, elles seraient des broderies tracées dans l'air, si elles ne reposaient sur cela, qui est le seul tissu politique. Par un cruel paradoxe, ils sont redoutables, donc prêts à se donner des torts, dans l'exacte

<sup>26</sup> Cf. Lettre de Mus à Paul Rivet, 6-V-1940 [in] « Une correspondance [...] », *loc. cit.*, pp. 323, 327.

<sup>27</sup> Cf. *infra*, doc. 13 & 14, Lettres de Mus à Théodore Monod du 13-III-1943 et de février 1944.

<sup>28</sup> Cf. J. A., « Sous le signe d'Alain », *BAAA*, n° 14, octobre 1961, pp. 46-47.

<sup>29</sup> LETERRE, Th., *Alain [...]*, *op. cit.*, p. 409.

<sup>30</sup> MIKAELIAN, G., « Hanoï-Rome-Athènes, une phénoménologie de l'Asie des Moussons ? Retour sur le cheminement orientaliste de Paul Mus », *Péninsule*, n° 84, 2022 (1), pp. 195-199 ; *IDEM*, « La tombe vivante et la 'participation' bouddhique : une phénoménologie de la représentation du divin ? », *Péninsule*, n° 88-89, 2024 (1 & 2), pp. 100-102.

mesure où ils ont raison. Voilà comment d'ici, en marge de tout, je me représente cette grande épidémie que vous vous dévouez à combattre [...].<sup>31</sup>

Toujours en quête d'un passage de la ligne vers le continent de l'unité perdue, Mus ne procédera pas autrement après-guerre lorsqu'il se fera l'avocat, non pas tant du point de vue vietnamien sur la présence française, que de la nécessaire écoute mutuelle entre points de vue adversatifs, vietnamien et français, tous deux engoncés dans une logique guerrière. De même quinze ans plus tard entre soldats français et indépendantistes algériens, ceux qui tuèrent son fils dans un combat que ce dernier avait voulu, par devoir. Il y a du Michel de l'Hospital<sup>32</sup> dans l'espérance mussienne forgée non pas tant au feu de la naïveté – qu'on peinerait à déceler chez ce distingué praticien de la chose guerrière tout imprégné de la « science politique » alinienne<sup>33</sup> – que dans une perspective spirituelle, qu'on pourra aussi appeler métaphysique<sup>34</sup> : l'humanisme qu'il appelle de ses vœux revêt à cet égard des accents plotiniens<sup>35</sup>, et ne se manifeste jamais aussi clairement que lorsque les parties du tout se désolidarisent pour se déchirer.

En deçà de l'action guerrière, à mi-chemin entre l'agir et le penser, se pose enfin la question de l'engagement politique. Mus diverge ici de son parrain, prototype de l'intellectuel du XX<sup>e</sup> siècle. Intervenant régulièrement dans les médias pour « la défense de valeurs essentiellement de 'gauche' », ce nouveau type d'intellectuel se caractérisera à sa suite par un parcours récurrent : « universitaire, formé par le développement du système scolaire, l'enseignement supérieur, et enseignant lui-même », souvent passé par l'École normale supérieure et l'agrégation de philosophie<sup>36</sup>. Voie empruntée par Sartre, condisciple de Mus dans la classe d'Alain, et qui se présente à bien des égards comme un anti-Mus<sup>37</sup>. Comme l'orientaliste l'explique à Rivet, dont la « double vie » académique et politique s'attachait à « la science de l'homme » autant qu'aux « intérêts de l'homme »<sup>38</sup>, il est de « ceux qui restent en dehors du combat », se cantonnant à l'exercice du sacerdoce académique<sup>39</sup>.

<sup>31</sup> Cf. Lettre de Mus à Paul Rivet, 4-II-1939 [in] « Une correspondance [...] », *loc. cit.*, pp. 320-321.

<sup>32</sup> CROUZET, D., *La sagesse et le Malheur. Michel de l'Hospital, chancelier de France*, Paris, Champ Vallon, 1998, 608 p.

<sup>33</sup> « Ni philosophie politique, au sens d'une interprétation éternelle d'un phénomène dans sa globalité, la politique, ni reflet figé dans son époque d'une idéologie du passé, la pensée d'Alain se situe exactement à la place que nous assignons à une théorie (ou une science) politique. », v. LETERRE, Th., *La raison politique, Alain et la démocratie*, Paris, PuF, Philosophie d'aujourd'hui, 2000, p. 230.

<sup>34</sup> MUS, P., « Avant-propos », [in] Georges VALLIN, *La perspective métaphysique*, Paris, PuF, 1958, pp. 9-28.

<sup>35</sup> Cf. *inter alia*, *infra*, « ^ Vietnam, un problème de communication » : cours du 17 décembre 1968 ».

<sup>36</sup> LETERRE, Th., *Alain [...]*, *op. cit.*, p. 64.

<sup>37</sup> Cf. « Je faisais une guerre à mon image : bourgeois, j'avais choisi mon arme par recommandation ; pacifiste, je l'avais prise pacifique ; antimilitariste, je l'avais voulu faire comme simple soldat (antimilitariste *parce qu'*intellectuel) ; inapte à la vie physique (borgne) je la faisais dans l'auxiliaire. Âgé de trente-quatre ans, je la faisais avec des réservistes, c'est-à-dire des hommes mariés et pères de famille. D'autre part la drôle de guerre réfléchissait notre volonté profonde de ne pas nous battre [...] », SARTRE, Jean-Paul, *Carnets de la drôle de guerre. Septembre 1939-mars 1940*, Paris, Gallimard, nrf, 1995, 4<sup>e</sup> de couverture.

<sup>38</sup> Cf. Lettre de Mus à Paul Rivet, 30-XII-1936 [in] « Une correspondance [...] », *loc. cit.*, p. 315.

<sup>39</sup> Cf. *ibid.*

Certainement par esprit de sérieux pour la profession qu'il fait sienne, sérieux prescrit d'ailleurs par Marcel Mauss, son autre maître en ethnologie<sup>40</sup> :

[...] Il est facile, explique Mus, de dire qu'un horizon purement livresque réduit la personnalité ; il importe davantage d'observer qu'on peut se promener dans le monde, et n'y voir qu'une réflexion des idées abstraites qu'on y met, dures, raides, et mortes comme des dos de livres tournés vers vous. Réciproquement, on sent des « humanités », au meilleur sens de cette expression complexe, derrière vos rayonnages et vos dos de livres du Laboratoire d'Anthropologie, peut-être parce qu'il y a un peu plus d'humanité au milieu de la pièce que dans la majorité des chaires en Sorbonne...<sup>41</sup>

Mais peut-être aussi parce que le positionnement « à gauche » de l'échiquier partisan ne le satisfaisait pas. Un indice le souligne : il n'a manifestement pas suivi la voie de son père dans la franc-maçonnerie<sup>42</sup>. S'il a assurément fait siennes certaines convictions de gauche – comme le pacifisme et l'antifascisme – ainsi que cela ressort clairement de sa correspondance avec Rivet – rien ne montre en revanche qu'il en approuvait la doctrine coloniale.

### ***Étudier le fait colonial depuis l'orientalisme***

Dans l'hypothèse d'une genèse de l'humanisme mussien remontant à l'expérience de la Seconde Guerre mondiale, revient de manière attendue le silence de l'orientaliste sur la répression des soulèvements de Yen Bay (9-10 février 1930) et du Nghe Tinh (février 1930-mai 1931), survenus une décennie plus tôt<sup>43</sup>. Mus est-il vraiment « passé à côté » de cette répression coloniale, dénoncée certes par les communistes dont il n'était pas, mais aussi par les non-conformistes chrétiens de la revue *Esprit*, fondée par Emmanuel Mounier<sup>44</sup>, courant d'opinion dont nous sommes assurés qu'il fut proche aux lendemains de la guerre ? On peine à le croire, mais surtout, qu'entend-on par là ? Qu'il n'ait pas exprimé publiquement son indignation est là aussi attendu, compte tenu de l'éthique savante qu'il s'était fixée (*cf. supra*), d'autant que d'autres, Andrée Viollis et André Malraux, s'en étaient chargés<sup>45</sup>. Il est en revanche peu douteux qu'il aura été révolté par ces brutalités, à la manière d'un Mounier. Des indices existent qui montrent qu'il désapprouvait dès avant ce tour de vis répressif la doctrine coloniale instaurée par Albert Sarraut depuis son fameux discours de 1919, tissé d'ambiguïtés<sup>46</sup>.

<sup>40</sup> HIRSCH, Thomas, « Un 'Flammarion' pour l'anthropologie ? Lévy-Bruhl, le terrain, l'ethnologie », *Genèses*, 2013 (1), n° 90, p. 376.

<sup>41</sup> Cf. Lettre de Mus à Paul Rivet, 30-XII-1936 [*in*] « Une correspondance [...] », *loc. cit.*, pp. 315-316.

<sup>42</sup> Cf. *infra*, « 𐀓 Trois cours audios de Mus au Collège de France (1968-1969) : une voix sans pareil ! ».

<sup>43</sup> BROCHEUX, Pierre & HÉMERY, Daniel, *Indochine, la colonisation ambiguë 1858-1954*, Paris, La Découverte, histoire contemporaine, textes à l'appui, 1995, pp. 306-310.

<sup>44</sup> GOSCHA, Ch., *loc. cit.*, pp. 276, 272. MOUNIER, Emmanuel « Pour la vérité en Extrême-Orient », *Esprit*, Décembre 1933, n° 3, p. 350. Mus y revient cursivement dans *Viêt-Nam, Sociologie d'une guerre*, Paris, Seuil, Collection Esprit « frontières ouvertes », 1952, p. 169 et dans *Le destin de l'Union française de l'Indochine à l'Afrique*, Paris, Seuil, Collection Esprit « frontières ouvertes », 1954, p. 134.

<sup>45</sup> VIOLLIS, Andrée, *Indochine S.O.S.*, Préface d'André Malraux, Paris, Gallimard, 1935, 252 p.

<sup>46</sup> LARCHER-GOSCHA, A., *loc. cit.*, pp. 211-212.

Dès lors, comment concilier cette intériorité meurtrie dont on peut raisonnablement lui faire crédit, avec, par exemple, sa participation à la publication accompagnant l'Exposition universelle de 1931, à la demande de son maître Sylvain Lévi, portant sur « Les religions de l'Indochine » et la « Littérature chame », dont il était devenu le meilleur spécialiste ?<sup>47</sup> Faudra-t-il y voir derechef l'application d'une leçon alinienne, portant, en l'espèce, sur les deux vertus citoyennes, la résistance et l'obéissance, dont la dualité se résout dialectiquement chez le Normand : obéir en résistant ?<sup>48</sup> Mais alors comment ? Par ses recherches précisément, qui l'engagent tout entier, ainsi qu'il l'écrit à son parrain au mois de février 1934, quelques semaines après les journées du 6 février qui verront bientôt l'engagement d'Alain dans le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes (CVIA). Dans cette lettre en date du 21 février, Mus synthétise, avec le brio qu'on lui connaît, l'éventail des recherches qu'il a menées depuis son arrivée au Vietnam en 1927 comme membre de l'École française d'Extrême-Orient. Au cœur de celles-ci, la critique d'une erreur de jugement sur les mentalités autochtones, aux conséquences dommageables :

En cérémonie ils arrosent donc le chef. Et pour ce mouvement, qui résume toute la civilisation, ils sont traités de sauvages.<sup>49</sup>

La cible de Mus est exposée là sans détour, qui constitue le point névralgique du réformisme colonial de gauche, dont le philosophe Lucien Lévy-Bruhl avait fourni en quelque sorte la doctrine scientifique à travers ses recherches sur la mentalité primitive, contribuant à justifier, par l'usage qu'on en faisait jusque dans l'administration coloniale, un grand partage de l'humanité entre modernes et primitifs<sup>50</sup>. Une théorie dont l'influence se fait sentir jusqu'au sein de l'EFEO, dans la bouche d'un Marcel Ner (1888-1960), qui prononce le 9 avril de la même année une conférence sur « La mentalité primitive d'après Lévy-Bruhl et P. Janet » devant un parterre de colons français et d'Indochinois francisés d'environ 200 personnes<sup>51</sup>. Mus y répond à la fin de ce même mois par sa fameuse conférence sur les « Cultes indiens et indigènes au Champa »<sup>52</sup>, dont il enverra le tiré à part aux principales têtes de réseau orientalistes du moment, françaises aussi bien qu'italiennes, belges, hollandaises, allemandes, polonaises, suédoises, anglaises, américaines ou japonaises, ainsi qu'au

<sup>47</sup> MUS, P., « Les religions de l'Indochine », [in] *Indochine*, Sylvain Lévi (éd.), *Exposition coloniale internationale*, Paris, vol. I, 1931, pp. 103-156 & « Littérature chame », pp. 193-200.

<sup>48</sup> « Résistance et obéissance, voilà deux vertus du citoyen. Par l'obéissance, il assure l'ordre, par la résistance, il assure la liberté. Et il est bien clair que l'ordre et la liberté ne sont point séparables car le jeu des forces, c'est-à-dire la guerre privée à toute minute, n'enferme aucune liberté. C'est une vie animale livrée à tous les hasards. Donc les deux termes Ordre et Liberté sont bien loin d'être opposés. J'aime mieux dire qu'ils sont corrélatifs. La liberté ne va pas sans l'ordre, l'ordre ne vaut rien sans la liberté. Obéir en résistant, c'est tout le secret. Ce qui détruit l'obéissance est anarchie. Ce qui détruit la résistance est tyrannie. [...] », v. ALAIN, « Résistance et obéissance [in] *Propos d'un Normand*, 4 septembre 1912 (<https://philosophe-alain.fr/propos/resistance-et-obeeissance/>).

<sup>49</sup> Cf. *infra*, doc. 2, lettre de Mus à Alain, 21 février 1934.

<sup>50</sup> Voir, pour le détail, MIKAELIAN, G., « *La tombe vivante* et la 'participation' [...] », *loc. cit.*

<sup>51</sup> *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient (BEFEO)*, t. XXXIV, 1934, p. 747.

<sup>52</sup> MUS, P. « Notes et mélanges. VIII. Cultes indiens et indigènes au Champa », *BEFEO*, t. XXXIII (1), 1933 [1934], pp. 367-410.

Directeur de l'École coloniale chargé de former, entre autres, les futurs cadres de l'administration indochinoise<sup>53</sup>. Écartant tout primitivisme, l'élève d'Alain pointe en outre la subtilité de pensée des indigènes en matière religieuse, mais aussi les modalités complexes de ce processus colonial réussi qui s'est appelé l'indianisation, par lequel les éléments extérieurs à l'Asie du Sud-Est « ne pouvaient lui apparaître que comme l'expression de ses propres idées »<sup>54</sup>, mettant en outre en garde contre les apories d'un dispositif qui dédaignerait de considérer le point de vue des autochtones ou qui fonctionnerait selon le principe d'une rupture de solidarité entre la superstructure politique et culturelle importée, réduite à « une poignée de colonisateurs »<sup>55</sup>, et l'infrastructure socio-religieuse autochtone. Difficile, *a posteoriori*, de ne pas y voir le socle (inversé) de ce qui sera après-guerre son bilan de la colonisation française<sup>56</sup>, une fois l'échec de celle-ci consommé.

Loin d'être isolé, ce thème revêt un caractère transversal tel qu'on le retrouve dans la plupart de ses travaux : qu'aura, en effet, étudié Mus durant une grande partie de sa vie, sinon les processus coloniaux – ou plus précisément ce qui, durant l'entre-deux-guerres, était considéré comme des processus coloniaux par les orientalistes comme par les administrateurs coloniaux<sup>57</sup> ? Depuis la vietnamisation à marche forcée des Chams dont il a constaté la décrépitude sur le terrain, jusqu'à l'indianisation des Chams et des Cambodgiens mise en regard de la sinisation des Vietnamiens, dépeignant cette fois la subtilité de processus, comparables mais distincts, ayant façonné sur le temps long des sociétés fonctionnelles et cohérentes sinon harmonieuses ... On n'a peut-être pas mesuré à quel point la perspective mussienne sur l'Asie des Moussons constituait une bombe sociologique destinée, certes, à faire implorer l'indianisme et la sinologie classiques, lesquels n'avaient pas compris à quelles conditions l'Asie du Sud-Est avait pu être respectivement indianisée ou sinisée, ni à quelles conditions elle continuait de l'être<sup>58</sup>, mais aussi, en vertu de l'inévitable effet de miroir qui ne pouvait manquer de frapper l'esprit d'un lecteur francophone de l'entre-deux-guerres, français comme vietnamien, installé à « la colonie »<sup>59</sup>, comment la colonisation française était, pour sa part, mort-née, parce que hors-sol ?<sup>60</sup>

<sup>53</sup> AEFEO, AAS/D/M14, XIV. Cultes indiens et indigènes au Champa 1934.

<sup>54</sup> MUS, P., « Cultes indiens [...] », *loc. cit.*, p. 400.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 408.

<sup>56</sup> GOUDINEAU, Yves, « 2. Le système politico-rationnel du colonialisme », dans « Les localisations du sol asien. De la résilience des divinités chtoniennes à la résistance des communautés locales. Anthropologie du lieu dans l'œuvre de Paul Mus », *Péninsule*, n° 88-89, 2024 (1 & 2), pp. 154-156.

<sup>57</sup> Cf. *inter alia* FOUCHER, Alfred, *L'art gréco-bouddhique du Gandhara*, Paris, Imprimerie nationale, Publications de l'École française d'Extrême-Orient, t. II, fasc. II, 1922, p. 618 ; après-guerre, George Cœdès verra encore le peuple hindou comme « un grand peuple colonisateur » (Cœdès, George, *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, De Boccard, [1948] 1989, p. 452 ; voir aussi MAJUMDAR, R. C., *Kamruja Desa – Or an Ancient Hindu Colony in Cambodia*, Sir William Meyer Lectures 1942-43, University of Madras, 1944, 165 p.

<sup>58</sup> MIKAELIAN, G., « Origine et originalité d'une perspective orientaliste », dans « 'L'Asie des Moussons' de Mus : horizon maritime ou regard enraciné ? », *BSAPM*, n° 4, janvier 2024, pp. 15-17.

<sup>59</sup> MUS, P., « Cultes indiens [...] », *loc. cit.*, p. 367.

<sup>60</sup> GOUDINEAU, Y., *loc. cit.*, p. 168.

L'insistance sur le sol et ses déterminations géographiques et religieuses<sup>61</sup> résonne alors chez Mus d'un double sens vertigineux.

Quand aura-t-il forgé cette conscience de l'aporie coloniale du point de vue du peuple enraciné qui la subit ? Au plus tard à l'occasion de son terrain chez les Chams (1929 ; 1934), ces colonisés de colonisés, résidus d'un peuple déchu de toutes les splendeurs auprès desquels il a touché du doigt le raffinement d'une indianisation qui contraste avec une vietnamisation plus récente, imposée à eux d'autant plus brutalement qu'elle se voyait accélérée par la présence française :

Aussitôt admis dans un village moiï, l'Annamite, intelligent, laborieux et adroit prêteur, vise à se procurer la terre : le processus qui a éliminé les Cham de la côte se reproduit actuellement sur les plateaux, où, cette fois-ci, il s'agit des Moiï.<sup>62</sup>

Mais, en amont même de cette « révélation » ethnographique, au sortir de la Première Guerre mondiale, il ne faut pas perdre de vue que le « 'manque de sol' de la vie moderne »<sup>63</sup> était déjà, pour Mus comme pour sa camarade de classe qui passera plus tard à la postérité comme la philosophe de l'enracinement<sup>64</sup>, un problème prégnant, que la phénoménologie de l'entre-deux-guerres fera sien :

On ne saurait avoir le sentiment d'exister qu'à partir de la « *Heimat* », ce « chez soi » qui est toute l'assise de notre existence.<sup>65</sup>

Mus métapoliticien malgré lui ? On peine là encore à le croire, connaissant la finesse d'analyses qui ne laissent jamais rien au hasard, dans lesquelles chaque mot, chaque virgule sont pesés pour rendre compte d'un fait ou d'une situation précise. Ses recherches n'étaient-elles pas le plus puissant plaidoyer pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, parce qu'exposées sans aucune formulation adversative<sup>66</sup>, assises sur un sommet d'érudition, une connaissance inégalée du terrain, en même temps qu'une critique philosophique rigoureuse des théories ethnologiques les plus en vogue sur les mentalités primitives ?

---

<sup>61</sup> Il n'est bien évidemment pas un hasard que Mus ait été le premier à établir, dans son *Barabudur* (MUS, P., *Barabudur. Esquisse d'une histoire du bouddhisme fondée sur la critique archéologique des textes*, Paris, Arma Artis, [1932-1934 ; 1935] 1990, pp. 262-264) le thème anthropologique de la précédence, cette dimension chthonienne de la double légitimation des pouvoirs par laquelle un peuple élabore sa souveraineté en construisant une relation rituelle et symbolique avec des populations réputées autochtones (sur quoi, v. *La double légitimation des pouvoirs en Asie du Sud-Est, Péninsule*, n° 71, 2015 (2), 304 p.)

<sup>62</sup> MUS, P., « Un aspect du problème moiï : les plateaux de Djiring et de Dalat », *Anthropologie*, vol. XLVI, 1936, p. 751 (résumé d'une conférence donné à l'Institut français d'Anthropologie le 20 mai 1936).

<sup>63</sup> MAGNARD, Pierre, « Comment j'ai découvert l'existence », *Rue Descartes*, n° 94, 2018 (2), p. 160.

<sup>64</sup> WEIL, Simone, *L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Paris, Gallimard, Folio essais, [1949] 1990, 384 p.

<sup>65</sup> MAGNARD, P., *loc. cit.*, p. 159.

<sup>66</sup> On peine à trouver, dans l'œuvre de Mus, un mot méchant à l'endroit des tenants d'une thèse scientifique ou d'une opinion politique adverse à la sienne.

### ***Nouvel humanisme ou métapolitique anti-moderne ?***

Dans le passage déjà cité d'une des lettres à Rivet, datée de décembre 1936 (cf. *supra*), Mus évoque sa quête d'humanité à travers la connaissance livresque, dont il avait alors choisi de faire profession depuis une décennie. Quête qui sera formalisée à l'issue de la Seconde Guerre mondiale comme celle d'un « nouvel humanisme, vraiment universel celui-là »<sup>67</sup>. Que la guerre ait infléchi cette quête pour la rendre plus impérieuse n'est pas douteux : comme on l'a déjà suggéré, on retrouve dans celle-ci les accents heideggeriens de la *Lettre sur l'humanisme* (1946), prenant acte de ce que l'homme, avec la bombe nucléaire, vient de démontrer la possibilité technique de se détruire<sup>68</sup> : il y a pour Mus comme pour d'autres de son époque un avant et un après de la guerre, qu'il pressent d'ailleurs dès 1944, dans une de ses lettres à Monod, dans laquelle il dresse les perspectives envisageables à l'issue de la « guerre de Trente ans » qui achève alors à peine de dévaster l'Europe<sup>69</sup>.

Pour autant cette quête, chez Mus, n'est pas nouvelle. La genèse en remonte certainement à l'expérience, précoce et intime, de l'altérité vietnamienne au sein même d'un univers familial cartésien. Elle se précise ensuite, par étapes, à mesure qu'il se familiarise en métropole avec deux familles de pensée qui en appelaient chacune à une pratique humaniste des textes fondateurs : la métaphysique européenne, aux côtés d'Alain, et l'orientalisme, cet autre humanisme<sup>70</sup> dont Sylvain Lévi et d'autres maîtres avaient porté les couleurs<sup>71</sup>. Imprégné de ces leçons d'archaïsme – au sens étymologique de ce qui provient des origines – Mus n'en fut pas moins un homme de son temps, saisi comme les jeunes gens de sa génération par le déclin et la crise spirituelle de l'Occident technicien<sup>72</sup>, dont la querelle Orient/Occident, qui défraya la chronique intellectuelle au milieu des années 1920<sup>73</sup>, ne fut qu'un des nombreux symptômes. À cet égard, l'humanisme complet par lequel il aspirait à faire dialoguer pensée occidentale et doctrines orientales s'apparente bien à l'une de ces voies « non-conformistes »<sup>74</sup> consistant pour l'Asien à faire dialoguer les deux hémisphères, hespérique et oriental, de la pensée, et ce faisant d'éviter les pièges d'une modernité dévastatrice.

\*

<sup>67</sup> MUS, P., *Masques d'Angkor*, inédit (chap. XI, p. 9).

<sup>68</sup> MIKAELIAN, G., « Édition critique et introduction de Paul Mus, 'Masques d'Angkor. Entre l'Inde et nous. Arts et politique en Asie du Sud-Est. Chapitre IV. Le barattement de la mer de lait' », *Péninsule* n° 82, 2021 (1), pp. 180-183.

<sup>69</sup> Cf. *infra*, doc. 14, Lettre à Monod, février 1944.

<sup>70</sup> NÉPOTE, J., « Orientalisme : histoire et paradigmes de l'approche française », [in] Stéphane DOVERT, *Réfléchir l'Asie du Sud-Est. Essai d'épistémologie*, Paris, IRASEC / Les Indes Savantes, 2004, pp. 13-33.

<sup>71</sup> LÉVI, Sylvain, « Occident et orient. Essai sur l'humanisme », *La revue de Paris*, pp. 528-540 republié dans *L'Inde et le monde*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1928, 175 p.

<sup>72</sup> Sur l'influence spenglerienne dans les premiers écrits de Mus, v. ROUSSELEAU, Raphaël, « 'L'axe cosmique' comme 'principe' civilisationnel chez Paul Mus : entre morphologie culturelle, esthétique et sociologie », *Péninsule*, n° 88-89, 2024 (1 & 2), pp. 27-63.

<sup>73</sup> LARDINOIS, Roland, *L'invention de l'Inde. Entre ésotérisme et science*, Paris, CNRS Éditions, 2007, pp. 209-212.

<sup>74</sup> LOUBET DEL BAYE, Jean Louis, *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Seuil, Points histoire, [1969] 2001, 562 p.



Dans ces conditions, il convient peut-être de renverser les données du problème posé par l'apparente dualité de la personnalité mussienne. Ce n'est pas tant que Mus aurait, à la faveur de l'expérience tardive de la guerre, ou même de son expérience africaine<sup>75</sup>, pris subitement conscience de l'inanité du colonialisme contemporain, dont il ne cessa en réalité d'évoquer l'impasse à travers l'exposé des ressorts de l'indianisation (ou de la sinisation), et de combattre, scientifiquement s'entend, les justifications idéologiques, en démontrant la complexité des opérations de pensée à l'œuvre au sein des religiosités asiennes, notamment grâce au concept de « participation »<sup>76</sup>. Mais plutôt qu'il aurait, après-guerre, poursuivi son chemin d'action pacifiste, lequel comprend on s'en souvient l'exercice même de la guerre lorsqu'elle se déclare à soi – c'en est même l'aboutissement – alors que, précisément, la guerre entre Français et Vietnamiens se profile à bref horizon, et qu'il tente de l'empêcher en ménageant la possibilité d'une troisième voie face aux raisons belliqueuses de parties désormais résolument adverses. Comme l'a bien montré Daniel Hémery, il y a, derrière la position mussienne prônant en plein conflit franco-vietnamien le maintien d'une association des deux parties, une vive intelligence de l'irréversible brutalité des conflits coloniaux comme une prescience de celle des pouvoirs post-coloniaux qui en seront issus, dans un environnement international lui-même troublé<sup>77</sup>. Cette position qui s'attache à la vie des hommes plus qu'aux entités juridiques (nation, État), n'est elle-même que l'application concrète, un cas d'école pourrait-on dire, du nouvel humanisme pour lequel il œuvre à travers chacune des lignes qu'il publie depuis son premier article : une meilleure « communication »<sup>78</sup> entre Orient et Occident. Et s'il s'écarte parfois du penser pour l'agir, c'est qu'il est appelé par la collectivité : alinien là encore, il « joue le jeu »<sup>79</sup>, excellemment et sans retenue, connaissant, pour les avoir médités, les dommages que l'action coûte à la pensée :

Nous voilà renouvelés, et vive l'action, puisqu'il en faut, jusqu'à ce qu'elle nous décharge de son souci en nous consommant (et ce va être un sort fréquent) ou jusqu'à ce que, consommée, elle nous rende à la pensée. Nous garderons, car l'action brûle jusqu'aux cendres, peu de souvenirs et peu de sagesse, d'avoir agi, au rythme où il le faut aujourd'hui. Mais du moins quelques amitiés sortiront-elles de l'épreuve, mûries par elle – comme il advient à celle dont je vous prie, cher Monsieur Monod, de trouver ici l'expérience affectueuse.<sup>80</sup>

<sup>75</sup> LARCHER-GOSCHA, A., *loc. cit.*, pp. 216-217.

<sup>76</sup> MIKAELIAN, G., « *La tombe vivante* et la 'participation' [...] », *loc. cit.*

<sup>77</sup> HÉMERY, D., *loc. cit.*, pp. 242-244.

<sup>78</sup> Cf. *infra*, « ^ 'Vietnam, un problème de communication', cours du mardi 26 novembre 1968 ».

<sup>79</sup> LÉVY, P., *loc. cit.*, p. 30.

<sup>80</sup> Cf. *infra*, doc. 14, Lettre à Monod, février 1944.

## ⌘ L'actualité des éditions de texte et de la critique

✧ Mus, l'ethnologie et les anthropologues : Société des Amis de Paul Mus (dir.), *Ce que porte le sol asien. Paul Mus et la fabrique de l'ethnologie, Péninsule*, n° 88-89, 2024 (1 & 2), décembre 2024, 341 p. Ce volume réunit les contributions de la plupart des intervenants et de certains auditeurs de la deuxième journée d'étude organisée par la Société des Amis de Paul Mus (SAPM) le 7 novembre 2023. Intitulée « 'Ce que porte le sol asien', Paul Mus et la fabrique de l'ethnologie », elle proposait d'étudier les relations qu'entretient l'orientaliste avec l'ethnologie de l'entre-deux-guerres, tout comme celles que les anthropologues, singulièrement ceux qui exercent sur le terrain sud-est asiatique, nouèrent et continuent d'entretenir avec certains de ses écrits, et comment ces relations ont contribué ou contribuent à structurer le champ des sciences sociales au sein de cette aire culturelle.

⤴ Société des Amis de Paul Mus, « Introduction » (pp. 3-26).

⤴ Raphaël Rousseleau : « 'L'axe cosmique' comme 'principe' civilisationnel chez Paul Mus : entre morphologie culturelle, esthétique et sociologie » (pp. 27-63).

⤴ Grégory Mikaelian, « *La tombe vivante* et la 'participation' bouddhique : une phénoménologie de la représentation du divin ? » (pp. 65-111).

⤴ Frédéric Keck, « Lucien Lévy-Bruhl, Paul Mus et l'ethnologie de l'Asie » (pp. 113-131).

⤴ Yves Goudineau, « Les localisations du sol asien. De la résilience des divinités chtoniennes à la résistance des communautés locales. Anthropologie du lieu dans l'œuvre de Paul Mus » (pp. 133-170).

⤴ Bénédicte Brac de la Perrière, « Le 'nouvel animisme' en Asie du Sud Est et l'héritage de Paul Mus » (pp. 171-194).

⤴ Andréa Acri, « 'L'Asie des moussons' de Paul Mus : anciens problèmes et nouvelles directions » (pp. 195-230).

⤴ Pascal Bourdeaux, « 'Les sectes politico-religieuses et le traditionalisme annamite' (texte inédit de Paul Mus édité et commenté) » (pp. 231-273).

⤴ Christophe Robert, « Sociologie d'un après-guerre : retour sur la *Planète Viêt-Nam* de Paul Mus » (pp. 275-306).

⤴ « Une correspondance entre Paul Mus et Paul Rivet (1932-1957) (éditée par G. Mikaelian) » (pp. 307-329).

✧ Mus, Trần Đức Thảo (1917-1993) et la phénoménologie : Trinh Van Thao, dans un article remontant à 2006<sup>81</sup> avait mis au jour les « relations obliques » et « asymétriques » entre l'orientaliste et le philosophe vietnamien qui tentât de concilier phénoménologie et marxisme depuis l'École normale supérieure<sup>82</sup> dans le Paris des années 1936-1950, avant de s'engager aux côtés du Viet Minh en 1951.

Obliques, parce qu'il n'existe aucune trace de relations directes, rencontres ou correspondance, entre deux hommes que tout invitait, malgré ou en raison de leur positionnement doctrinal divergent, à échanger pour débattre : tous deux sont de formation philosophique, tous deux pratiquent la phénoménologie<sup>83</sup>, tous deux visent la même cible, la violence coloniale et le réformisme colonial d'un Marius Moutet, tous deux sont indépendantistes et le clament haut et fort au sein de l'espace public français durant les mêmes années, bien que ce soit depuis des points de vues distincts, marxiste trotskyste puis stalinien pour le Vietnamien, personnaliste pour le Français, et ceci dans des espaces éditoriaux eux aussi distincts : *Liberté* et *Les Temps Modernes* dans un cas, *Témoignage chrétien*, *Le Seuil* puis *Esprit* dans l'autre.

Des relations asymétriques, car seul Mus mentionne les écrits du Vietnamien dans ses textes<sup>84</sup>, dont il pointe les contradictions, tandis que le Vietnamien ignore au contraire les écrits de Mus : le débat reste donc « 'virtuel' et 'asymétrique' » (à aucun moment, Thao semblait souhaiter engager une polémique publique avec Mus comme il l'a fait avec Claude Lefort ou Roger Stéphane) sans rencontre effective et sans échange direct (nous en cherchons en vain les moindres traces). Les locuteurs se répondent par lectorat interposé, en s'adressant aux lecteurs, témoins, adversaires ou complices que nous sommes tous. »<sup>85</sup>

C'est ce que confirme en tout point le premier volume des écrits philosophiques et politiques de Trần Đức Thảo, *Phénoménologie, marxisme et lutte anticoloniale. Introduction et édition d'Alexandre Feron, Écrits philosophiques et politiques*, vol. 1, Paris, Éditions sociales, Les essentielles, 2024, 575 p.

✧ Mus et l'orientalisme : THUY, Carole, *Paul Mus orientaliste : analyse ethnologique de son œuvre*, Mémoire de maîtrise d'ethnologie, 1998-1999, sous la direction de Charles MacDonald, 75 p. Ce travail déjà ancien mais rarement cité reste sauf erreur le seul mémoire universitaire intégralement dédié à l'œuvre de Mus. Son intérêt n'est pas tant documentaire

<sup>81</sup> TRINH, Van Thao, « Paul Mus et les intellectuels vietnamiens : un dialogue impossible ? », [in] D. CHANDLER & Ch. GOSCHA, *op. cit.*, pp. 183-185.

<sup>82</sup> TRẦN, Duc Thao, *Phénoménologie et matérialisme dialectique*, Paris, Archives contemporaines, [1951] 2007, 365 p.

<sup>83</sup> TRINH, Van Thao, « Recherches vietnamiennes en phénoménologie : Tran Duc Thao, Thích Nhất Hạnh et Trịnh Xuân Thuận », *Moussons*, n° 24, 2014, pp. 253-270 ; MIKAELIAN, G., « La tombe vivante et la 'participation' [...] », *loc. cit.*

<sup>84</sup> MUS, P., « Analyse 'existentialiste' du conflit par un penseur vietnamien », [in] *Le Viêt Nam chez lui*, Paris, Hartmann éd., 1946, pp. 27-29 ; *IDEM, Viêt-Nam, Sociologie [...]*, *op. cit.*, 1952, pp. 185, 190 ; *IDEM, Le destin [...]*, 1954, pp. 96, 139.

<sup>85</sup> TRINH, Van Thao, « Paul Mus [...] », *loc. cit.*, p. 183.

qu'historiographique. D'un point de vue documentaire, il ne s'appuie en effet que sur une faible proportion des écrits publiés de Mus (une grosse quinzaine de titres) et ne témoigne pas d'une bonne connaissance de l'œuvre, comme c'est du reste souvent le cas des auteurs s'essayant à gloser la prose mussienne. C'est en revanche le premier travail à placer celle-ci au crible d'une critique inspirée du livre d'Edward Saïd sur *L'orientalisme*<sup>86</sup>. À l'issue d'un chapitre intitulé « Mus face aux critiques de Saïd » (pp. 62-67), l'auteur conclut assez logiquement qu'elle leur échappe. Si ce dernier a pu, ponctuellement, cibler l'œuvre de Mus dans ses écrits postérieurs, c'est en méconnaissance de cause, car il ne la connaissait manifestement pas<sup>87</sup>.

✧ Mus à l'Université de Québec à Montréal (UQAM) : du fait de la présence de Christopher Goscha, spécialiste du Vietnam contemporain, dans cette université, plusieurs thèses reviennent ou seront amenées à revenir sur l'œuvre et la biographie de Mus.

▲ John Broucke, *Une rencontre transatlantique : les Viêt-nam nés du mouvement anti-guerre en France et aux États-Unis, mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en histoire*, Université du Québec à Montréal, dirigé par Christopher Goscha, mai 2015, 143 p. Le Chapitre I, « 'Non pas ça !' De l'école coloniale à l'anticolonialisme » est entièrement dédié au parcours biographique de Mus et à ses écrits sur le Viêt Nam (pp. 17-56).

▲ Alexis Mathé prépare une thèse intitulée *Vers un consensus « historique » : le rôle méconnu des intellectuels européens, pionniers d'une histoire opposée à la guerre du Vietnam*, dont un ou plusieurs des chapitres seront consacrés à Mus. Il a par ailleurs donné une chronique radiophonique sur « Paul Mus » diffusée sur CHOQ.ca – la radio de l'UQAM –, dans l'émission « Histoire de passer le temps » du 19 novembre 2021, (<https://podcasts.apple.com/vn/podcast/la-soldate-duong-thu-huong-paul-mus-la-bataille-dan-loc/id1167106170?i=1000559050070>, 22 mn 40 s à 38 mn 35 s).

✧ Mus Directeur de l'École nationale de la France d'Outre-Mer (ENFOM) : COLLIER, Timothy, *L'École coloniale : la formation des cadres de la France d'outre-mer, 1889-1959*, thèse de doctorat, Université Aix-Marseille, soutenue le 10 décembre 2018, 611 p. Voir en particulier les pp. 87-88, 98, 100, 111-115, 328, 381-385, 387, 390, 400, 428, 436.

✧ Mus et les vietnamisants

<sup>86</sup> SAÏD, Edward W., *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, Points, Essais, [1978] 2005, 582 p.

<sup>87</sup> Cf. son évocation maladroite de *Viêt-Nam, Sociologie d'une guerre* dans SAÏD, E., *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, [1994] 2000, pp. 299-300). Sur l'inanité d'une critique de type saïdienne des écrits de Mus, v. BAYLY, Susan, « Penser la résistance et la révolution : la vision de Paul Mus du colonialisme en crise », [in] D. CHANDLER & Ch. E. GOSCHA, *op. cit.*, pp. 188-189.

▲ Phuong Ngoc Nguyên, « Paul Mus (1902-1969) và tác phẩm Việt Nam, xã hội học một cuộc chiến » [Paul Mus et *Vietnam sociologie d'une guerre*], [in] *Thông tin Xã hội học [Bulletin de Sociologie]*, revue de l'Institut de Sociologie (ASSV), Hanoi, 2007, n° 3, pp. 127-140.

▲ Nguyen Quoc-Thanh, *Le culte de la baleine. Un héritage multiculturel du Vietnam maritime*, Presses universitaires de Provence, Sociétés contemporaines, 2017 : l'auteur revient sur les recherches de Paul Mus concernant les légendes chames<sup>88</sup> dans le chapitre intitulé « L'apparition et l'évolution historique du culte de la baleine au Vietnam », pp. 29-42.

✧ Mus et les japonisants : Jean-Noël Robert, dans une conférence en hommage à Bernard Frank, « le maître incontesté des études japonaises », rappelait la place de Mus dans son œuvre : « [...] Pour notre maître, expliquer ces images revenait à suivre l'histoire des bouddhas et bodhisattvas de l'Inde jusqu'aux temples du Japon, voire jusqu'aux usines modernes, comme il l'a fait dans un bel article sur Aizenmyōō. Il prenait ce faisant le contre-pied d'un savant qu'il respectait pourtant beaucoup, le grand Paul Mus, qui avait essentiellement travaillé en Asie du Sud-Est et dont il répétait souvent aussi ce jugement : 'Il n'y a rien de commun entre ce que croit un moine bouddhique étudiant les soutras dans son monastère et le paysan qui, non loin, laboure sa rizière derrière son buffle'. Bernard Frank était justement persuadé, et il s'est employé à le montrer sa vie durant, qu'il y avait bien au contraire une parfaite cohérence dans l'univers mental du bouddhisme japonais à tous les niveaux de la société et que le bonze ne vivait pas dans un autre monde que le paysan. » (ROBERT, Jean-Noël, « Bernard Frank, dix ans après », *Ebisu*, n° 37, Printemps-été 2007, p. 156).

✧ Notices de dictionnaires récentes dédiées à Mus

▲ LIAUZU, Claude, « Paul Mus », [in] Claude LIAUZU (dir.), *Dictionnaire de la colonisation française*, Paris, Larousse, 2007, pp. 484-485.

▲ COCHET, François, « Paul Mus », [in] François COCHET, Rémy PORTE & Ivan CADEAU (éds.), *La guerre d'Indochine – Dictionnaire*, Paris, Perrin & Ministère des Armées, 2021, pp. 636-637. Le point de vue de l'armée sur le rôle de Mus dans le conflit indochinois.

▲ Notice « Paul Mus (1902-1969) », [in] *Berose, Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*, <http://www.berose.fr/rubrique741.html>, 7 lignes. Cette notice est fautive sur plusieurs points : Mus n'intègre par l'École française d'Extrême-Orient en 1939, mais en 1927 ; il n'enseigne pas à Yale à partir de 1952, mais de 1950.

<sup>88</sup> Mus, P., « Études indiennes et indochinoises IV. Deux légendes chames », *BEFEO*, t. XXXI, 1931, pp. 39-102.

▲ LABBÉ, Lucie, « Paul Mus », [in] Institut national d'histoire de l'art, *Collectionneurs, collecteurs et marchands d'arts asiatique en France 1700-1939*, <http://agorha.inha.fr/detail/454>, 21 mars 2022, 20 l. + bibliographie. Cette notice est fautive sur plusieurs points : le *Barabuður* n'est pas la thèse de Mus, et ce dernier ne gagne pas l'Inde en 1940, mais plusieurs années après (il est affecté entre-temps à Dakar), entre fin 1943 et début 1944.

✧ Une rue Paul Mus à Bourges : grâce à Mademoiselle Camille Drure, de l'Office du Tourisme de Bourges, nous avons eu confirmation que le 29 janvier 2010, le Conseil municipal prenait la décision de baptiser du nom de l'orientaliste une rue de la ville qui le vit naître le 1<sup>er</sup> juin 1902. Ancienne voie privée située dans le quartier Asnières, elle a été classée dans le domaine public en 2015 (GIRAUD, Alain, *Le dictionnaire des rues de Bourges*, Châteauroux, La Bouinotte, 2022, p. 238).



La rue Paul Mus à Bourges (Google Earth, janvier 2025)

## ⌘ Du côté des archives

✧ Correspondance entre Paul Mus et Albert Sallet (1929-1933). Sunny Le Galloudec et Guilhem Cousin-Thorez, doctorants spécialistes du Vietnam, respectivement Président et Vice-Président de l'Association pour l'étude du Centre Vietnam (AECV : <http://aecv-mientrung.com>), nous font aimablement savoir que le fonds de l'Association des Amis du Vieux Hué et de la Nouvelle-Association des Amis du Vieux Hué (fonds AAVH-NAAVH) recueilli et conservé par leur association comprend une série Albert Sallet (1877-1945) dans laquelle se trouvent quatre lettres et deux cartes postales adressées par Mus à ce médecin colonial, qui fut aussi un savant, co-fondateur de l'Association des Amis du Vieux Hué en 1913, et l'un des pionniers de l'étude de la civilisation chame. Mus fit la connaissance de ce membre correspondant de l'École française d'Extrême-Orient lorsqu'il se rendit pour la première fois en pays cham, à la fin de l'année 1929. Les courriers qu'il lui adresse témoignent tout à la fois de l'estime de l'orientaliste pour l'étendue des connaissances du « Docteur » et de l'aide, notamment documentaire, que ce dernier lui apporta dans l'étude des textes chams (*cf. infra*, « Un poème de Mus à Albert Sallet, 1929 »).

✧ Correspondance attestant des relations amicales entre les Mus et Alain. Grâce à l'obligeance de l'Association des Amis d'Alain, tout particulièrement de son président Thierry Leterre, et de Catherine Guimond, Présidente de l'Association des Amis du Musée Alain et de Mortagne, plusieurs lettres et cartes postales, ou de simples traces de tels documents attestant des relations amicales entre les Mus et Alain ont pu être retrouvées. Nous les éditons ci-dessous.

1) 1915 : la trace d'une lettre des parents de Mus à Alain. Une lettre de Cyprien et Suzanne Mus à Alain, qui lui envoient une contribution pour les enfants d'ouvriers partis au front (Alain, *Lettres aux deux amies*, Paris, Les Belles Lettres, Mémoires de guerre n° 11, p. 275) :

Lettre touchante des Mus, du Tonkin, qui m'ont envoyé 100 francs pour les artilleurs pauvres. La distribution est commencée. Elle était déjà commencée avant sur la réserve inépuisable de mon Jumeau<sup>[89]</sup> ! Il y a de ces gosses ouvriers qui ne reçoivent rien de chez eux, et qui ne peuvent pas participer aux achats faits par leurs camarades.

2) 1934 : une lettre de Mus à son parrain Alain relatant l'état de ses recherches sur les religions asiennes (Musée Alain-Mortagne, n° 5498, 21 février 1934). Nous sommes deux mois seulement avant sa fameuse conférence sur les « Cultes indiens et indigènes au Champa » donnée au siège de l'École française d'Extrême-Orient à Hanoï (fin avril 1934), alors qu'il s'apprête à

---

<sup>89</sup> Allusion à Marie-Monique Morre-Lambelin (?-1941), amoureuse (sans doute restée platonique) grande amie, muse et secrétaire d'Alain, qui l'aida financièrement, v. LETERRE, Th., *Alain. [...], op. cit.*, pp. 230-236.

publier sa grande monographie sur le *Barabudur*. Cela fait maintenant sept années qu'il a quitté la France pour intégrer l'École (1927), durant lesquelles il a pu parachever sa formation d'orientaliste au contact du terrain, mais aussi auprès de celui qui était alors le maître des études indochinoises, Georges Coédès :

[...] c'est une partie très heureuse de mon existence, j'étais à l'EFEO et tous les mercredis je venais voir Monsieur Coédès à 11 h, je restais à midi, et je lui racontais tout ce que j'avais vu dans la semaine. Et Coédès, avec l'absolu désintéressement scientifique de ce savant, me disait tout ce qu'il lui passait par la tête, et c'était pas peu de choses. (Collège de France, Fonds Mus, MUS 1.6, enregistrement sur bande magnétique, cours du 5-II-1969, 11 mn 46 s).

S'adressant à son maître à penser, Mus lui offre une synthèse fulgurante de sa longue et vaste enquête sur l'histoire de la représentation du divin dans l'Asie des Moussons, menée de concert sur divers champs de l'orientalisme – le monde cham, le monde vietnamien, les mondes khmer et siamois, le monde indonésien, adossés qui à l'univers indien, qui à l'univers chinois.

Hanoï 21 février 1934

Cher Monsieur Chartier.

Après quelques années difficiles et d'ailleurs prévues, je commence à connaître mon métier et je puis me risquer à faire sortir du sol la tête de Protagoras<sup>[90]</sup>. En somme, il faut dix ans pour apprendre quelque chose. Je le saurai à l'avenir. Mon travail a surtout porté sur le bouddhisme, mais en tirant dessus il est venu diverses choses. Ces religions asiatiques – bouddhisme, çivaïsme, cultes chinois – se caractérisent par l'ambition des systèmes et un singulier mélange de pauvreté et de richesse dans leur contenu. Pauvreté, si l'on juge d'après le système, richesse si on lui tourne le dos. On annonce une pensée. Je l'ai cherchée, et je ne trouve guère que des cultes villageois, ce qui ment à l'affiche, mais vaut mieux à d'autres égards. Je me suis attaché à l'architecture et aux rituels, en renvoyant les philosophes (que je lisais, mais à part) et c'est de ce côté que j'ai trouvé à faire mes premières observations. Il faut séparer deux ordres de données. Les unes sont apprises et viennent de l'Ouest. Les autres tiennent au sol de l'Inde. Commençons par elles. L'Inde a toujours eu ses lieux de culte aux mêmes endroits. Quand elle était brāhmanique elle adorait à Bénarès, devenue bouddhique, à Bénarès, passée çivaïte, à Bénarès, tournant au viṣṇuisme, à Bénarès. Au fameux temple de Juggernaut<sup>[91]</sup>, une étude comparative m'a convaincu qu'on adore dans la grossière idole de bois de l'adytum (c'est maintenant Viṣṇu) une relique qui a passé auparavant pour être une relique du Buddha, et mieux encore que ce Buddha lui-même a été considéré comme un annonciateur, ou une manifestation anticipée de Viṣṇu. On a beaucoup écrit sur ce que l'Inde adorait en ces lieux saints, quels dieux, dans quel ordre, avec quelles contaminations. Le paradoxe est qu'un dieu indien non seulement dans la théorie indigène, mais autant qu'on fasse son histoire, s'assimile à tous les autres, les absorbant un à un. Mais en serrant, on peut voir qu'à

<sup>90</sup> Allusion aux fragments de Protagoras probablement étudiés en classe avec Alain, qui traitent de la représentation du divin, sujet des recherches de Mus en Asie, v. MIKAELIAN, G., « La tombe vivante [...] », *loc. cit.*, p. 101.

<sup>91</sup> Jagannath, temple visnuite du XII<sup>e</sup> siècle situé dans la ville indienne de Puri, dans l'Orissa, et dédié à un Viṣṇu « Seigneur des mondes ». L'idole en bois représentait Kṛṣṇa, avatar de Viṣṇu.



vrai dire ce sont les lieux sacrés eux-mêmes, et eux seuls qui sont l'objet de l'adoration. Le plus haut que nous la surprenions, l'Inde entière s'en allait, à certaines époques, se baigner à Bénarès. Son dieu, c'est le pèlerinage. On n'aboutit nulle part, à se demander quels dieux l'attiraient-là. Il y en eu, il y en a, on en fera avec des docteurs d'Oxford : c'est un matériel qui ne manque jamais. Chaque fois qu'on peut suivre un culte jusque vers son origine, on arrive à une unité territoriale de l'ordre du village ou du canton, où la première forme du dieu est un caillou. Plus tard les uns en feront un phallus, d'autres une statue. Mais la première pierre, correctement interprétée, n'est que le signe humain d'un territoire. Avant qu'il n'y ait là un dieu, là le lieu est dieu, et le restera. Une forme de culte primitive<sup>[92]</sup> associe le chef ou le prêtre à cette pierre. Mais l'erreur commune est de croire qu'il incarne le génie de la pierre. On ne saisit pas que celle-ci est un instrument qui permet de penser ensemble et d'arroser ensemble le territoire commun : elle est [p. 2] déjà un signe. Le chef n'est pas le signe de la pierre : l'un comme l'autre le sont concurremment de tout ce qui intéresse, c'est-à-dire de l'établissement pastoral ou agricole. Quand la rivière menace de déborder, tous les hommes se réunissent, le chef commande et on ajoute un bourrelet à la digue. Quand il ne pleut pas et que le grain sèche dans la terre, on n'a aucun travail qui vous retienne. On se réunit, et l'on est ensemble pour ne rien faire. C'est le principe de toutes les folies. Mais une action concertée, qu'elle qu'en soit l'efficacité, sauve le principal en les délivrant d'eux-mêmes. En cérémonie ils arrosent donc le chef. Et pour ce mouvement, qui résume toute la civilisation, ils sont traités de sauvages. Qu'est-ce qu'Horace ou Virgile auprès des poèmes que vous avez et que j'ai dans la tête ? Peu de chose, mais qui a ce singulier privilège d'être. Aussi quand j'écris *Solvitur acris hiems*<sup>[93]</sup> ... allez[-]vous de l'avant et sommes[-]nous délivrés, alors qu'une improvisation passionnée vous assommerait, et moi enfin penaud : car il faut penser à ce qui suivra. L'homme cultivé arrose le chef. Et l'expérience enseigne qu'il finit par pleuvoir.

Chez nos hindous, ces rites, qui sont anciens, et qu'on appelle des personnifications divines on conduit à adorer des rois-dieux et des prêtres-dieux, ou ailleurs dix dieux en un, un dieu en dix. Ils sont trop, car à bien penser il ne peut y avoir qu'un dieu par pensée, comme par territoire, et les autres ne sont rien, ou sont lui. Je crois qu'il en va comme des fous ou des distraits qui se trompent en usant des objets, par une improvisation prophétique, qui en ont peut être quatre sous les yeux sans concevoir qu'ils sont quatre, mais qui (il faut tenir ferme là contre les montreurs de fous) ne formeront jamais l'idée que quatre, c'est cinq. Les hindous de même, à ce que je crois, les chams ou les annamites en tous cas, à ce que j'ai vu, n'ont jamais formé aussi nettement qu'on le dit l'idée d'un dieu à dix bras ou deux têtes et qui serait sa propre femme. Tout cela sert surtout à reconnaître en lui le dieu de tel temple de Bénarès, alors qu'au temple voisin le maître du site n'a qu'une tête, s'il a dix bras. Ou s'ils sont de même aspect, l'un sera bleu et l'autre rouge : et voilà les comparatistes en campagne avec quelques ethnographes en escarmouche sur les ailes. En les prenant vivement, on observe bien que les hindous ne tiennent pas tant à ces catégories cultuelles, qui font l'ornement de nos manuels d'histoire des religions. Autant dire que nous croyons qu'un Fortuné a de l'argent ou que Cicéron était un légume. « Du totémisme romain à la fin de la République » ... ils l'ont écrit, les misérables, ou l'équivalent ! Un ancien texte sanscrit dépeint un disciple anxieux, et qui presse son maître de lui révéler le plus grand dieu... j'allais dire : du programme. Le vieux maître

<sup>92</sup> Sic pour « primitif ».

<sup>93</sup> Premiers mots d'une ode d'Horace célébrant le retour du printemps (Ode, I, 4) : « L'hiver âpre se dissoud [...] ».

lui dit : « n'adorez plus Viṣṇu ». Le disciple ne s'en porte pas plus mal. Et le maître : « Viṣṇu n'est pas le plus grand dieu. Ne priez plus. » Le disciple obéit et prospère « Le plus grand dieu n'est pas la prière ». De proche en proche, tout se trouve écarté, quand un beau jour le brāhmane prescrit au jeune homme de ne plus manger. Trois jours après, celui-ci a perdu toute idée, à peu près tout sentiment, presque la vie, et le maître s'écrie : « le plus grand dieu n'est-il pas la nourriture ? ».

Voilà l'Inde, avec ses patrons de village embourgeoisés en dieux de la guerre de l'amour et de la mort.

Là-dessus, ajoutez de belles constructions cosmologiques, qui ne sont qu'une [p. 3] transposition de la science alexandrine, et plus haut vers le passé, babylonienne (par le canal des Perses après la chute de Babylone). En séparant clairement ces deux parties composantes, on voit assez bien naître et prospérer les grandes conventions constituées par les religions sectaires, celles qui ont réussi, comme le çivaïsme, toujours florissant, aussi bien que celles qui ont avorté comme le jainisme, qui tourne court. L'architecture, qui se date assez bien, laisse reconnaître les passages et les accommodements d'un bord à l'autre.

Voilà à quoi je m'occupe, avec l'élevage d'un fils<sup>[94]</sup>. J'ai revu ici de Sacy<sup>[95]</sup>, qui pour le moment est chef local d'une circonscription où il y a des collines et de la chasse. Notre projet, aujourd'hui bien arrêté, est de rentrer en Europe dans un peu moins d'un an : au début de 1935. J'achève un assez gros mémoire sur l'archéologie bouddhique<sup>[96]</sup>.

Mademoiselle Chartier<sup>[97]</sup> nous a écrit comment et pourquoi vous avez en ce moment à rester le plus souvent seul avec vous-même<sup>[98]</sup>. Pour attacher à ce fait l'idée d'une perfection et non du contraire, me sera-t-il permis de vous dire que pour ce tête à tête avec qui est en vous nous sommes quelques centaines<sup>[99]</sup> qui donnerions tout le reste ? C'est une pensée joyeuse et confiante que je vous adresse, du fond de mon affection.

P. Mus

3) 1939 : une lettre d'Alain aux parents de Mus sur le caractère illusoire d'une guerre imminente, datée du 16 janvier 1939, dont porte trace son journal à la date du 18 janvier 1939 (André SERNIN, *Alain, Un sage dans la cité*, Paris, Robert Laffont, Biographies sans masque, 1985, p. 397).

« 18 janvier. Monique voit venir la guerre ; j'ai continuellement à faire reculer ce jugement passionné. Les milliers d'avions s'annulent à peu près comme l'artillerie de

<sup>94</sup> Émile Mus (1932-1960) était né à Hanoï le 27 mai 1932.

<sup>95</sup> Sans doute Samuel Silvestre de Sacy (1905-1975), de la famille de l'orientaliste, le baron Antoine Silvestre de Sacy (1768-1838), passé par le lycée Henri IV – donc par la classe d'Alain – et administrateur colonial en Indochine de 1930 à 1946. Il participera à l'hommage publié après la mort d'Alain : « Topo, disciple, philosophe », [in] *La Nouvelle Revue Française, Hommage à Alain 1868-1951*, septembre 1952, pp. 45-59.

<sup>96</sup> Allusion au *Barabudur. Esquisse d'une histoire du bouddhisme fondée sur la critique archéologique des textes*, Préface de George Coédès, Paris, EFEO, 1935, \*302 p. + 802 p.

<sup>97</sup> Louise Chartier (1862-1945), la sœur aînée d'Alain.

<sup>98</sup> Alain, récemment retraité (1933), venait d'emménager dans une maison au Vésinet, suite à des problèmes de santé consécutifs à ses blessures de guerre, qui redoublaient : retour des troubles de l'oreille interne et crises de rhumatismes aggravées entravant considérablement sa marche (au point d'envisager qu'il soit appareillé d'une chaise roulante), v. SERNIN, André, *Alain. Un sage dans la cité (1868-1951)*, Paris, Robert Laffont, Biographies sans masque, 1985, p. 322 et sq. ; LETERRE, Th., *Alain. [...], op. cit.*, p. 451 et sq.

<sup>99</sup> Les centaines en question sont bien sûr les lycéens et khâgneux passés par la classe d'Alain à Henri IV, cf. « Une pléiade d'élèves », [in] LETERRE, Th., *ibid.*, pp. 429-435.

défense d'un cuirassé annule plusieurs avions » – Étrange raisonnement ! Étrange optimisme, que confirme une lettre du 16 aux Mus : « Je suis persuadé que les grandes alarmes sont passées »

4) 1941-1942 : trois cartes postales envoyées par la mère de Mus à Alain durant la guerre (a., b., c.). Désirée Mus est alors veuve – Cyprien décède le 4 août 1940 – et réside à Carpentras, dans la villa où elle et son mari s'étaient installés à leur retour d'Indochine, pour leur retraite, en 1929. Le nom de cette villa, « Le Grand Bouddha », est sans doute un clin d'œil au nom de la rue dans laquelle ils vivaient à Hanoï.

4-a) 14 avril 1941, carte postale de Désirée Mus à Alain lui annonçant le décès de son mari Cyprien le 4 août 1940 (Musée Alain-Mortagne, 5715). *Nota bene* : les passages en italiques sont pré-imprimés sur la carte postale. Les passages en droit sont de la main de Désirée.

[Recto] *FRANCE PRIX DE VENTE 0,90*

*CARTE POSTALE*

- *Expéditeur* : Madame Mus, Villa Le Grand Bouddha, Carpentras, Vaucluse.

- *Destinataire* : Monsieur E. Chartier, 75 Avenue Maurice Berteaux, Le Vésinet, Seine-et-Oise

[Verso]

*Après avoir complété cette carte strictement réservée à la correspondance d'ordre familial, biffer les indications inutiles. – Ne rien écrire en dehors des lignes.*

*ATTENTION. – Toute carte dont le libellé ne sera pas uniquement d'ordre familial ne sera pas acheminée et sera probablement détruite.*

Carpentras, le 14 avril 1941. Je suis en bonne santé sauf le cœur un peu fatigué.

~~Légèrement, gravement malade, blessé.~~ ~~Tué-~~  
~~prisonnier.~~ Mon mari est décédé le 4 août dernier ~~sans nouvelles de.~~ ~~La~~  
 famille de Paul ~~va bien.~~ ~~Besoin de provisions~~ ~~d'argent~~  
~~nouvelles, bagages~~ ~~est de retour à~~ ~~travaille à~~  
~~va entrer à l'école de~~ ~~a été reçu~~ ~~aller à~~  
 le ~~La~~ nouvelle de mon deuil vous est-elle parvenue. Savez-vous que Paul  
 est à Dakar comme Inspecteur général de l'enseignement en AOF<sup>[100]</sup>. Je pense  
 toujours à Mme Chartier et à vous.

*Signature.* DMus

4-b) 29 novembre 1941, carte postale de Désirée Mus à Alain lui faisant part de ses condoléances suite au décès de Marie-Monique Morre-Lambelin (Musée Alain-Mortagne, 5716).

[Recto]

*CARTE POSTALE*

*EXPÉDITEUR* : Madame D Mus, Villa Le Grand Bouddha, Carpentras (Vaucluse)

*DESTINATAIRE* : Monsieur E. Chartier, 75 Avenue Maurice Berteaux, Le Vésinet, Seine-et-Oise

<sup>100</sup> Paul Mus venait d'être nommé à ce poste le 1<sup>er</sup> février 1941.

[Verso]

Le 29 novembre 1941.

Consternée par la nouvelle du brusque décès de Madame Morre-Lambelin<sup>[101]</sup> je pense à vous, cher grand ami avec une profonde compassion. J'ai depuis tant d'années pris l'habitude de penser à vous comme à un être exceptionnel que je ne puis croire que vous soyez atteint du même coup qui m'a accablée ; il me semblait que vous meniez votre vie du dehors et au[-]dessus de nous, à l'abri. Je n'ose m'approcher de votre douleur, et que pourrais-je vous dire. Votre grand cœur excusera mon impuissance à exprimer les sentiments de fraternelle compassion que votre affreuse épreuve m'inspire, croyez que je suis capable de la comprendre et d'en mesurer l'amertume.

Je voudrais savoir que vous trouvez dans votre fidèle entourage le secours dont vous avez besoin. Si je pouvais de quelque manière vous être un peu utile je serais si heureuse de vous aider dans les difficultés matérielles présentes. Si Mr. Savin<sup>[102]</sup> ou quelques autres personnes de votre entourage voulait bien me dire quelles sont les choses qui manquent le plus à Paris, j'essaierais de vous en faire parvenir. Notre région est ou du moins était, riche en légumes !

Encore une fois excusez-moi – il y a des choses dont on n'ose pas parler à un homme tel que vous. Donnez-moi une toute petite place dans votre souvenir – Je sens que je la mérite par le très ancien et fidèle attachement que, vous le savez, nous avons gardé pour vous à travers toute notre vie, pour vous qui avez été notre lumière et notre ferme appui.

DMus

4-c) 27 janvier 1942, carte postale de Désirée Mus à Alain sur l'acheminement des colis de victuailles qu'elle et son fils lui font parvenir (Musée Alain-Mortagne, 5717).

[Recto]

*CARTE POSTALE**EXPÉDITEUR* : Madame Mus, Villa Le Grand Bouddha, Carpentras, Vaucluse*DESTINATAIRE* : Monsieur Chartier (Alain), 75 Avenue Maurice Berteaux, Le Vésinet, Seine-et-Oise

[Verso]

27 janvier 1942

Entendu cher grand ami, ne vous tourmentez d'aucune manière à propos des envois de Paul<sup>[103]</sup>. Je me charge d'arranger chaque fois les choses à votre entière satisfaction, à la sienne, à la mienne.

<sup>101</sup> Marie-Monique Morre-Lambelin, décédée le 2 novembre 1941 : « Le pire survient en 1941, lorsque Marie-Monique, dont la santé était compromise après un accident où elle avait été renversée par un cycliste, meurt après une courte agonie. La veille, Alain, qui a compris que l'issue est fatale, confie son désespoir à son *Journal* : '1<sup>er</sup> novembre 1941 – Je suis noyé de chagrin. [...] J'ai bien pensé à me tirer un coup de pistolet. [...] », [in] LETERRE, Th., *Alain. [...]*, op. cit., pp. 493-494.

<sup>102</sup> Maurice-Marie Savin (1905-1978), élève dans la Khâgne d'Alain en 1923, considéré par certains comme son fils spirituel, éditeur d'une partie de ses œuvres. V. *inter alia* « En Bretagne avec Alain », [in] *La Nouvelle Revue Française, Hommage à Alain 1868-1951*, 1952, pp. 231-256.

<sup>103</sup> Paul Mus, qui fait parvenir des colis de ravitaillement à Alain depuis Dakar, où il est affecté.

Puisque nous sommes à l'éternelle question du ravitaillement pourriez-vous me dire si vous avez reçu un colis qui contient : du riz, du cacao, du tilleul et 3 boîtes de crème de marrons. J'ai peur que cela ne se soit égaré.

Actuellement rien à faire – tout est bloqué et en particulier confitures et marrons – même ici nous n'avons depuis 3 semaines absolument rien comme légumes. Nous nous nourrissons de p. de terre bien heureux encore d'en avoir.

Dès que cela reprendra je vous ferai parvenir ce que je trouverai – du beurre hélas ! Nous en avons 100 grammes par mois, quand nous sommes favorisés. Je rêve quelque fois des mottes de beurre d'autrefois dans notre chère et plantureuse Normandie ! Il me semble que c'est un monde disparu et un temps à jamais écoulé.

Bien heureuse que mon Paul vous donne une petite preuve de l'affection qu'il vous a gardé. J'avais tant souhaité quand il était tout petit, qu'il fût votre disciple. Ce bonheur au moins je l'ai connu et vous savez aussi que sur ma fille, sans vous en douter vous avez eu et conservez une immense influence. Enfin vous savez tout cela et combien vous avez été notre étoile.

DMus

5) Janvier 1942. Extrait du *Journal inédit* d'Alain, à propos d'un colis de café envoyé de Dakar par Paul Mus et parvenu par le truchement de sa mère (Alain, *Journal inédit, 1937-1950*, Paris, Ed. des Équateurs, 2018, p. 511, renseignement aimablement transmis par Pierre Heurdier, membre de l'Association des Amis d'Alain, le 5 novembre 2024).

Janvier 1942. Inauguration du café envoyé de Dakar par Paul Mus. Accusé réception à Mme Mus à Carpentras afin, si je puis, de payer le prix de ce café, évidemment énorme.

6) 1959-1961 : le *Bulletin de la Société des Amis d'Alain* a publié deux articles (a. et b.) évoquant les relations entre Alain (ou *lato sensu* la sphère alinienne) et son filleul, Paul Mus.

6-a) À propos de la mort de René Cailloux survenue le 5 juin 1959 (J. A. « Deuil », *BAAA*, n° 10, octobre 1959, pp. 29-30). Arrivé dans la khâgne d'Alain en 1918, et donc camarade de Mus l'année suivante, celui qui était « son plus proche ami »<sup>104</sup>, fut son témoin de mariage<sup>105</sup> et le parrain de sa fille Laurence<sup>106</sup>, et devint enseignant de philosophie et musicien. L'orientaliste fit son éloge à l'occasion d'un concert organisé à Carpentras en décembre 1959. Nous n'avons pas retrouvé ce texte intitulé « Portrait d'homme », mais l'article en question en donne des extraits. Grâce à eux, on sait que la particularité de leur génération « qu'Alain a vue devant lui dans sa classe à son retour à la vie civile » était d'avoir été « arrêtée de justesse au bord du massacre [de la

<sup>104</sup> J. A., « Sous le signe d'Alain », *BAAA*, n° 14, octobre 1961, p. 46.

<sup>105</sup> Mus se marie à Lorient le 24 juillet 1924 avec Suzanne Godbille. Suzanne est alors domiciliée à Rennes (où elle étudie) mais ses parents résident à Lorient (d'où le mariage en cette ville). René Cailloux est alors Professeur domicilié à Vassy, en Haute Marne. Le second témoin, Roger Coudrais, Officier d'administration d'artillerie coloniale, et domicilié à Lorient, était le beau-frère de Paul Mus, marié à l'une de ses sœurs (cf. Archives de Lorient, 2<sup>E</sup>133, acte de mariage 1924, p. 268).

<sup>106</sup> CHANDLER, David P., « Paul Mus, 1902-1969 : esquisse d'une biographie », [in] D. CHANDLER & Ch. GOSCHA, *op. cit.*, p. 42.

Première Guerre mondiale] », mais surtout que Cailloux était originaire de Murs, le village familial des Mus.

6-b) À propos du livre *Guerre sans visage* publié par Mus au Seuil en 1961, suite au décès de son fils Émile, appelé durant la guerre d'Algérie (J. A., « Sous le signe d'Alain », *BAAA*, n°14, octobre 1961, pp. 46-47) :

[...] il est permis de penser que l'inspiration d'Alain, si implicite qu'elle fût restée, se retrouve dans le destin librement voulu par Émile Mus. C'est ce que son père laisse entendre en rappelant le serment qu'Alain s'était fait à lui-même, au moment où il s'était trouvé exempté de toute obligation militaire, de s'engager en cas de guerre. En effet Émile Mus, libérable à la fin de 1959, a prolongé volontairement de six mois son service actif. À son père qui s'en chagrinait, il écrivait le 2 janvier 1960 : « J'ai des obligations personnelles, ayant été avec le P. C. du régiment [c'est-à-dire loin du front, à Mont-de-Marsan] pendant 7 mois ; on peut abattre des types sans défense tout en faisant son devoir, mais à la condition expresse de subir la même règle du jeu, sinon ce n'est plus que de la lâcheté ». On dira que c'est le choix de l'homme en sa périlleuse condition, le choix d'un héros – mais qui l'a mieux défini et éclairé qu'Alain ?

✧ Lettres de guerre et de résistance envoyées à Mauss et à Monod.

△ 1940-1941 : Marcel Mauss et les Mus dans la guerre (doc. 7 & 8)

7) Lettre de Mus à Marcel Mauss, 2 juin 1940 : Archives du Muséum d'Histoire Naturelle (AMHN), 2AP42B/2/b, Papiers Marcel Mauss). Cette lettre est à lire en regard de celle que Mus adresse à Paul Rivet un mois plus tôt, le 6 mai 1940, et dans laquelle il expose les raisons de son engagement guerrier. Elles sont, d'une part, patriotiques : « il y a toujours un moment où il faut payer de sa personne » et « se sacrifier à la collectivité » ; et, d'autre part, civilisationnelles : « sauver ce qui peut encore se sauver de l'humanité, j'allais écrire de l'humanisme, car les deux, de ce point de vue, se recoupent, non seulement pour nous, mais pour nos ennemis, même contre eux »<sup>107</sup>. Dans cette lettre à Mauss qu'une lecture rapide pourrait juger triviale dans sa partie terminale, Mus envisage la suite logique de son acte, la mort au combat, et fait donc en sorte que sa femme et ses enfants puissent jouir d'une pension décente après son éventuel décès. Partant, elle témoigne elle aussi de la profondeur et de la détermination de son engagement guerrier lequel, comme il l'écrivait à Rivet, « n'obéit à aucun romantisme »<sup>108</sup>.

[p. 1]

Lieutenant MUS  
à Samoreau<sup>[109]</sup>  
S et M<sup>[110]</sup>

Samoreau S. et M.  
2 juin 1940  
[Ms. 41/20]

<sup>107</sup> Cf. « 5) Ms. 1/6508. Lettre de Paul Mus à Paul Rivet, Bordeaux, 6-V-1940 », [in] « Une correspondance [...] », *loc. cit.*, p. 324.

<sup>108</sup> Cf. *ibid.*, p. 323.

<sup>109</sup> En Île de France, à côté de Fontainebleau.

<sup>110</sup> Seine et Marne.

Mon bien cher Maître – cette lettre part à l’aventure à votre recherche ; depuis mon départ d’Indochine<sup>[111]</sup>, j’ai circulé un peu partout dans les « arrières », c’est à dire partout excepté là où j’avais le projet d’aller<sup>[112]</sup>. Enfin à force de démarches j’ai fini par obtenir une affectation qui m’a rapproché du théâtre des opérations et qui finira bien dans quelque temps par m’y conduire ; mais durant ces deux mois je n’ai pas eu la possibilité de faire une échappée vers Paris pour reprendre le contact – je n’ai même pas trouvé celle d’aller revoir mes parents !<sup>[113]</sup> Je ne sais donc rien, pas même si les cours se font encore à Paris ou si vous avez émigré... [p. 2] L’Ecole<sup>[114]</sup>, quand je l’ai quittée, s’était adaptée aux conditions nouvelles et Paul Lévy en particulier était en passe d’aboutir à des résultats intéressants<sup>[115]</sup>. Je n’ai, depuis, plus rien reçu soit que l’on ne m’ait pas écrit, soit qu’au cours de ces semaines errantes mon courrier ne m’ait pas rejoint

Des événements qui nous enveloppent et que je vois de côté, du poste d’un petit lieutenant d’infanterie coloniale, que saurais-je vous dire ? Le cours de cette histoire emporte et annule d’heure en heure les jugements que je pourrais risquer. Je travaille de mon mieux, là où on m’a placé, à achever de me préparer et de préparer le petit paquet dont j’ai charge au rôle qui nous attend.

Tout travail est naturellement suspendu, en dehors de celui-là. Les manuscrits et mes fiches sommeillent quelque [p. 3] part du côté d’Aix, où j’ai ma femme et mes enfants<sup>[116]</sup>. Je comptais sur une dizaine de jours de permission à l’arrivée pour achever de retoucher mon topo pour la collection Glotz<sup>[117]</sup>... mais Hitler en a décidé différemment.

Oserai-je, au milieu de toutes les préoccupations qui doivent vous assiéger, vous parler de ma situation administrative vis-à-vis de l’Ecole des Hautes Etudes ?<sup>[118]</sup> J’étais, il vous en souvient, en congé pour raisons personnelles depuis octobre 38, la durée du-dit congé ayant été fixée à deux ans. La « raison personnelle » était l’intérim de Cœdès que j’avais à faire. Or j’ai été mobilisé à la date du 3 septembre 1939. De

<sup>111</sup> Mobilisé comme réserviste le 3 septembre 1939, Mus fait tout – y compris resquiller auprès de l’administration militaire – pour partir se battre au front, et parvient à quitter Saigon pour la France fin mars 1940 (cf. « Une correspondance [...] », *loc. cit.*, p. 323).

<sup>112</sup> Entendre : sur le front, au contact de l’ennemi. Avant d’y parvenir quelque part entre la date de rédaction de cette lettre du 2 juin, et l’armistice signé le 22 juin, Mus se retrouve d’abord affecté début mai 1940 comme lieutenant de réserve au 189<sup>e</sup> Dépôt à Mont-de-Marsan, détaché auprès du Détachement des Isolés coloniaux de Bordeaux pour encadrer des travailleurs indochinois (cf. *ibid.*, p. 323), puis à Samoreau, en Île de France.

<sup>113</sup> Lesquels résidaient à Carpentras depuis leur retour d’Indochine en 1929.

<sup>114</sup> Mus avait été le dernier Directeur (par intérim) de l’École française d’Extrême-Orient avant la guerre, suite au départ de George Cœdès en France pour congé administratif.

<sup>115</sup> Mus explique la même chose à Paul Rivet dans sa lettre du 6 mai, mais donne plus de détails concernant les recherches ethnographiques, linguistiques et préhistoriques de Paul Lévy au Laos (cf. *ibid.*, p. 325).

<sup>116</sup> Villa Air-Bel à Aix en Provence d’après la même lettre envoyée à Paul Rivet, où semble-t-il Mus et son épouse avaient une maison depuis le premier retour d’Indochine en 1935, cf. AMHN, 2AM1K68b, 10495, Lettre de L. Joubier à Mus, 7 août).

<sup>117</sup> Gustave Glotz (1862-1935), professeur d’histoire grecque à la Sorbonne, proche de l’école de sociologie durkheimienne, dirigeait une collection des Presses universitaires de France dédiée aux grandes synthèses de l’histoire mondiale. On peut imaginer qu’on avait commandé à Mus un volume sur l’histoire de la civilisation indienne à paraître dans cette collection. Mais, par ailleurs, on sait que George Renard (1847-1930), professeur d’histoire du travail au Collège de France, lui avait commandé dès 1925 un volume sur l’Inde à paraître dans sa collection *Histoire universelle du travail*, chez Alcan (BSAPM, n° 4, janvier 2024, p. 32, n. 14). Faut-il voir dans ces deux commandes avortées l’origine du manuscrit inédit du livre de Mus traitant de la civilisation indienne et dédié à René Grousset (Fonds Mus de la SAPM, c. 329 p.) ?

<sup>118</sup> Depuis 1937, Mus y était Directeur d’Études dans la Section des sciences religieuses, ayant pris la succession d’Alfred Foucher, aux côtés de Paul Masson-Oursel.

quelque manière qu'on l'envisage mon « congé » s'est trouvé de la sorte annulé ou suspendu. Je connais trop la situation difficile de la Section – que la guerre a dû encore empirer – pour [p. 4] émettre, comme mobilisé, la moindre prétention sur le maigre petit crédit correspondant à ma « cumulance ». Ma solde de lieutenant et une indemnité différentielle du Ministère des Colonies permettent à ma femme et à mes enfants de vivre. Mais j'ai envers eux le devoir de m'inquiéter de ce qui leur adviendrait au cas où ces traitements se trouveraient convertis en une pension de mille et quelques francs par mois, au maximum. Pourrais-je donc verser ma contribution à la caisse des retraites au titre de mon traitement (non perçu) à l'Ecole des Hautes Etudes, afin que cette indemnité de cumul soit comptée dans le total des traitements sur lesquels se calculerait éventuellement la pension en question ?

En attendant qu'un passage à Paris ou une permission me permettent de vous les présenter de vive voix, agréer, mon cher Maître, les compliments les plus affectueux de ma grande et déférente amitié. P. Mus

8) Télégramme de la mère de Mus à Marcel Mauss en date du 10 mai 1941 lui donnant des nouvelles de son fils (IMEC MAS 9.43, carton 16 / CDF 84-28. Mus. D 1941).

[Recto]

*Expéditeur* : Madame Mus  
Villa Le Grand Bouddha  
Carpentras (Vaucluse)

*Destinataire* : Monsieur Mauss, 95 Boulevard Jourdan Paris XIVe

[Verso]

Paul est en bonne santé.

Son père est décédé le 4 août dernier.

La famille est à Dakar et va bien.

Paul Mus nommé Inspecteur général de l'enseignement en AOF est à Dakar depuis 3 mois.

Adresse 12 avenue Courbet Dakar. Lui envoie votre carte. Respectueux sentiments.

DMus

^ 1942-1944 : lettres de Mus à Théodore Monod (1902-2000) sur la résistance (AMHN, Ms MDP 14.4, Archives personnelles de Théodore Monod). On sait que Mus fit en sorte d'être nommé en Afrique Occidentale Française (AOF) dans la perspective de poursuivre le combat contre l'occupant dès que l'occasion s'en présenterait. Nommé à Dakar par le ministre des colonies Charles Platon en décembre 1940, il y débarque avec sa famille le 27 janvier 1941<sup>119</sup>. Son état d'esprit, rapporté par Théodore Monod, le naturaliste Directeur de l'Institut Français d'Afrique Noire de Dakar et résistant<sup>120</sup> dont il fut très proche durant ces années, était le suivant :

<sup>119</sup> CHANDLER, P., *loc. cit.*, p. 24.

<sup>120</sup> JARRY, Isabelle, *Théodore Monod*, Paris, Payot, Petite Bibliothèque, [1990], 2022, pp. 64-68.



Je me considère encore, et tant que durera la guerre, en service commandé : j'ai des collègues prisonniers, je ne puis, pendant qu'ils sont absents, reprendre mon activité scientifique...<sup>121</sup>

Après le débarquement allié en Afrique du Nord les 8-16 novembre 1942, on trouve trace d'une correspondance entre les deux hommes dans les archives de Monod. On y apprend que Mus avait fait au mieux, dans la situation délicate qui était la sienne, pour faciliter les activités de la résistance, tout en conservant les apparences vis-vis du régime de Vichy, ce qui est corroboré par le témoignage de Monod après-guerre :

En 1942, c'est grâce à l'intermédiaire de M. Mus que je suis parvenu à obtenir le départ pour la Colonie du Niger d'un ethnologue dont l'Administration locale, alors militaire, refusait, dans sa terreur panique du 'gaullisme', l'entrée sur son territoire.<sup>122</sup>

Il reviendra lui-même à l'occasion sur cet épisode :

J'étais Directeur général de l'Enseignement, nous étions passablement gaullistes, mais on jouait le jeu honnêtement et franchement. Pétain ne laissait pas venir des Allemands en AOF, c'était le contrat. Il ne laissait pas venir d'Allemands, alors on était avec lui.<sup>123</sup>

Dans cette correspondance, on découvre sans surprise un épistolier délicat : s'adressant à ce protestant de culture et de conviction qu'était Monod (issu d'une famille de pasteurs sur cinq générations<sup>124</sup>), Mus place Dieu et les références évangéliques au centre d'un propos sur l'action résistante et guerrière, à travers notamment la parabole de Marthe et Marie empruntée à l'Évangile de Luc. Un divin qu'il reconnaît volontiers au christianisme, non toutefois sans lui donner une portée beaucoup plus universelle à travers l'usage qui est le sien du mot « Dieu (voilà un mot dont l'énoncé à froid me paraît toujours faire mourir quelque chose) » (*cf. infra*, doc. 13) auquel il lui préfère celui d'« esprit » : « je surmonte mal ma résistance à nommer autrement celui que ce mot désigne pour moi » (*cf. infra*, doc. 14).

Monod se révèle en outre un interlocuteur de choix lorsqu'il est question de statuer sur les possibles de l'après-guerre auquel médite déjà Mus, tandis qu'il se prépare à l'action. L'orientaliste se livre en effet à une critique du matérialisme qui n'est pas sans évoquer l'axiomatique personnaliste d'un Emmanuel Mousnier, en ciblant notamment le capitalisme financier et les « servitudes matérielles » qu'il impose à l'esprit, assez typique de la pensée des « non conformistes » des années 1930, en quête d'un renouveau spirituel à

<sup>121</sup> Lettre tapuscrite de Théodore Monod au Rédacteur en chef du *Réveil*, 26-II-1946, AMHN, Ms MDP 14.4, Archives personnelles de Théodore Monod / Dossier sur Paul Mus, p. 3. Mus évoque Monod dans *Le destin [...]*, *op. cit.*, p. 230.

<sup>122</sup> Lettre tapuscrite de Théodore Monod au Rédacteur en chef du *Réveil*, 26-II-1946, AMHN, Ms MDP 14.4, Archives personnelles de Théodore Monod / Dossier sur Paul Mus, p. 4.

<sup>123</sup> Archives du Collège de France, Fonds Mus, MUS 1.4, enregistrement du cours du 17-XII-1968 (à 6 mn 30 s).

<sup>124</sup> JARRY, I., *op. cit.*, p. 18.

distance des trois écueils matérialistes (capitalisme, communisme et fascisme)<sup>125</sup>. C'est ainsi tout naturellement qu'il interroge son ami sur le renouveau spirituel et le retour de l'esprit dans la cité prôné par les « groupes d'Oxford » qu'il croise aux Indes (*cf. infra*, doc. 14).

Remarquable est enfin son diagnostic « historiographique » à chaud sur les deux conflits mondiaux, qu'il n'hésite pas à réunir sous l'appellation de « guerre de Trente ans » – comme le fera plus tard, d'une autre manière bien sûr, l'historien allemand Ernst Nolte<sup>126</sup>. De même, voit-on qu'il amorce déjà la formulation de ce qui sera, après-guerre, sa quête d'un nouvel humanisme à dimension planétaire (*cf. infra*, doc. 14).

9) Billet manuscrit de Mus adressé à Théodore Monod, décembre 1942. À propos du texte que lui avait commandé Monod pour l'Agence United Press dont il était le correspondant (*cf.* 10, 11 et 12).

*GOVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE*  
*NOTE*

Très confidentiel :

ai l'impression que G<sup>d</sup> V<sup>[127]</sup> et peut être l'échelon au-dessus tentera ou tenteront poser en principe que tout ce qui part est vu par eux ...

crains – devant voir demain le Number One qu'il ne conserve la chose jusque là pour m'en parler ... Ai re-téléphoné : même réponse dilatoire ; le papier sur la table, à côté – et « on va incessamment me rappeler »

en tous regrets et amitiés

P. M.

10) Carte de visite inscrite de la main de Mus à Théodore Monod, sans date, mais datable de décembre 1942, à propos du texte qu'il lui avait commandé pour l'Agence United Press.

[Verso] Cher ami – mon papier attend toujours que l'Armée américaine laisse au Grand Vizir l'instant suffisant pour le glisser sur la table du Bey<sup>[128]</sup> ... Je suis passé réchauffer le G. V. qui demande à ce qu'on le laisse prendre le ... (je ne sais pas dire Nil Obstat<sup>[129]</sup> en langue de Bey) et ne veut pas le donner lui-même.

En y réfléchissant, je crains que mon papier ne soit un peu nébuleux ... Deux additions l'éclairciraient peut-être :

... crushed under the fist of violence, uncon[Rerso]scious of its own fate. Shall we fear etc

Et :

<sup>125</sup> LOUBET DEL BAYE, J.-L., *op. cit.*

<sup>126</sup> NOLTE, Ernst, *La guerre civile européenne, 1917-1945*, Paris, Édition des Syrtes, traduit de l'allemand par Jean-Marie Argelès, Préface de Stéphane Courtois, [1987] 2000, 665 p.

<sup>127</sup> Abréviation probable pour « Grand Vizir », *cf. supra* la pièce n° 2.

<sup>128</sup> S'agit-il de Pierre Boisson (1894-1948), le Gouverneur Général (juin 1940-juillet 1943) qui rallia l'AOF aux Alliés le 7 décembre 1942, un mois après leur débarquement en Afrique du Nord ? On ne sait alors qui était son « conseiller » mentionné ici sous l'appellatif de « Grand Vizir ».

<sup>129</sup> Sic pour *nihil obstat* (« rien ne s'oppose »), formule de droit canon par laquelle un censeur ecclésiastique chargé de vérifier la conformité d'un ouvrage atteste ne pas s'opposer à sa publication.

*... And that is why F. W. A.<sup>[130]</sup> will fight for the sake of Liberty in this world and in behalf of that dawning of spirit... u. s. weiter*

*PAUL MUS*

*Docteur ès lettres, Directeur d'études  
A l'école des Hautes Études, à la Sorbonne  
Inspecteur général de l'enseignement  
Bien amicalement à vous*

*P. M.*

*12, avenue Courbet, Dakar*

11) Lettre manuscrite de Mus à Théodore Monod, sans date, datable de décembre 1942. Version française du texte de Mus destiné à l'agence United Press dont la version anglaise suit (cf. 12)

[p. 1]

*GOVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE  
NOTE*

Dans ces pays où civilisation et vie de l'esprit en sont encore à leurs commencements, ils ont été apportés par des éducateurs, laïques ou religieux, qui leur ont quelquefois sacrifié leur vie. Mais quelques décades ne font pas une bien longue tradition. Craignons-nous donc que notre commune cause soit plus en péril ici qu'ailleurs tout comme un enfant est plus aisément écrasé sous le poing de la violence ? Mais, grâce à la Providence, la vie qui naît est parfois plus invincible qu'une fois pleinement épanouie et celui là n'a point été, enfant livré par Dieu à Hérode, dont le sacrifice [p. 2] a pourtant été accepté plus tard, quand la vie l'a eu mûri. Et c'est pourquoi l'Afrique Occidentale Française défendra cette naissance de l'Esprit, comme on défend ses berceaux.

*P. M.*

12) Lettre manuscrite de Mus à Théodore Monod, 28 décembre 1942. Version anglaise de son texte destiné à l'Agence United Press.

*GOVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE  
NOTE*

Civilisation and Spiritual Life are but talking their first steps in these countries. They have been already fostered by many gallant men and women, both lay and clerical, sometimes at the cost of their lives. Still a few scores of years do not make a long run. Must we fear, then, that our common cause should be less deeply adhered to here than in other places, as we are infant, still unconscious of its own fate, will be more easily crushed under the fist of violence? No, for sure! For, with the help of the Almighty, life at its birth is, when required, more unconquerable than once it has fully developed itself. Him God did not deliver, when a child, to Herode, Whose sacrifice was afterwards accepted, when life had made it ripe. And that is why England and America may be sure that French Western Africa will fight for the cause of Liberty and

---

<sup>130</sup> French Western Africa.

in behalf of that unconquerable dawning of Spirit, as a man may fight over the cradle of his first born.

P. M.

télégramme  
parti

28 - XII- 42

13) Lettre manuscrite de Mus à Théodore Monod, 13 mars 1943. Sur la ligne de conduite que s'était imposé Mus à la tête de son service administratif en prévision de son entrée en résistance.

[p. 1]

*Inspection Générale  
de  
l'Enseignement  
de l'Afrique Occidentale  
Française*

*Dakar, le 13 mars 1943*

Cher Monsieur Monod

J'ai lu votre témoignage d'une seule traite. En en tournant la dernière page, j'aurais voulu vous envoyer, sans prendre de réflexion, mon impression, qui était vive. J'ai commencé, mais la vie immédiate, qui est maintenant mon lot, est venue s'interposer. Voilà donc huit jours depuis cette lecture. Elle m'a donné le sentiment d'être, par une main amicale, relevé au dessus du buvard où s'étire mon labeur quotidien, toujours renaissant en ce qu'il a d'ingrat. D'être relevé et d'être du coup de meilleur droit et plus droit. Marthe et Marie...<sup>[131]</sup> ma part passe de devoir proche en devoir proche. A s'inscrire soi-même sans réserve dans la courbe, on n'est pas sans sentir où ira le dessus d'ensemble de ces segments de vie – et par moment il n'y a que cela qui vous retienne. Mais par instants aussi on perd le dessin. Dans l'effort personnel que vous avez fait, au profit des jeunes, vous me rendez beaucoup : vous ramenez vraiment, à ce que je vois, ce qui est de l'essentiel. Il ne saurait sans doute y avoir, entre vous et moi, de congratulations pour une page de bon français et qui ne se sépare pas de la pensée qui l'a faite telle. Ou pour un exposé achevé, général parce qu'il supporte, particulier dans l'expression (l'universel-individuel). Aussi n'est-ce pas du tout là le sens de ce que je vous aurais voulu faire entendre et que le recul d'une semaine n'a pas altéré. Le sentiment tenait et tient de la fraternité d'arme car tout respire le combat dans ce message et appelle à en être, avec la forte certitude qu'il sera de tous, partout. Mais l'impression a aussi une qualité plus profonde. Il faut savoir d'expérience que certaines choses semblent devoir mourir d'être dites, et d'autres d'être faites, [p. 2] et qu'entre celles-là les meilleures ont à être sauvées périodiquement par une parole. Car

---

<sup>131</sup> Référence à l'Évangile, Luc 10, 38-42 : « Marthe et Marie. [38] Comme Jésus était en chemin avec ses disciples, il entra dans un village, et une femme du nom de Marthe l'accueillit dans sa maison. [39] Elle avait une sœur appelée Marie, qui s'assit aux pieds de Jésus et écoutait ce qu'il disait. [40] Marthe était affairée aux nombreuses tâches du service. Elle survint et dit : 'Seigneur, cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour servir ? Dis-lui donc de venir m'aider.' [41] Jésus lui répondit : 'Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses, [42] mais une seule est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, elle ne lui sera pas enlevée.' »

si, hors action, le silence dans l'intention de Dieu (voilà un mot dont l'énoncé à froid me paraît toujours faire mourir quelque chose) paraît sauver, pour qui l'observe intensément, toutes choses de l'esprit, d'un autre côté un silence d'adhésion doublant l'action, j'entends la bonne action, les fait certainement périr toutes : et c'est le péril de Marthe et la raison pour laquelle sa part n'a pas été dite la meilleure. Agir met donc l'intention en plus grand péril que s'abstenir. La loi est dure. Mais quand on mesure l'énormité de la décision d'agir, dans un monde dont on n'a pas naturellement charge, on admet qu'il faille payer le prix. L'action monnaie toujours une pensée et loin de l'établir, elle la dépense. Peut[-]être faut[-]il que la pensée soit absorbée par l'action qu'elle a déterminée, pour être à refaire, la faire étant l'avoir, car (autant du moins qu'elle-même à agir) elle n'est qu'en étant toute et un tout actuel. Il ne faut pas mettre le ciment d'hier dans la chaux pour le ciment d'aujourd'hui. Une pensée qui n'est pas neuve n'est pas : c'est confondre son exercice, qui est elle-même, avec sa matière, que de croire qu'elle puisse être conservée. Donc, ou la garder vierge d'action, ou la maçonner et la laisser dans celle-ci, en comptant sur du neuf pour un nouveau cas. Là est le danger majeur pour Marthe : car s'il n'est pas d'habitude de la pensée, il y a une habitude de l'action qu'on prend pour l'autre, et impossible, habitude. Marthe sainte par l'intention et sainte dans l'acte, la première fois qu'elle a nettoyé la maison du Seigneur. Le lendemain ce fut pareille action pour qui l'a vue. Matériellement. Non en esprit, quand ce ne serait que par la perte de l'incomparable état de découverte qui est celui du premier accomplissement. Il n'est sans doute pas de religion, en dehors de ce sens des prémices : là, passagèrement, l'ordre [p. 3] du siècle recoupe l'autre. Les jours se suivent et Marthe fera le ménage parce qu'elle l'a fait la veille, et l'avant-veille et depuis tant d'années. Ou bien (et il faut comprendre que c'est l'autre façon de prononcer la même chose) parce qu'elle compte avoir à en faire autant demain : et c'est ainsi qu'Il s'est exprimé en lui préférant paisiblement Marie. Quelle leçon en tirer ? Ne jamais se reposer sur l'intention première, ou même sur la valeur substantielle de l'acte, et sur la conformité des actions successives à l'action initiale, même sainte. Les prémices participent de la grâce, mais la valeur ne s'accumule pas en esprit (comme elle s'accumule dans le fait) par la répétition, elle se dilapide. Comment se refaire neuf d'intention à chaque acte ? Il est des soirs où l'on ne perçoit rien de neuf dans la prière. Ce sont des prières perdues. La faiblesse de la Marthe du Livre était peut-être dans la tranquille force qui était la sienne. Heureux par là les égoïstes, les faibles dans la chair devant l'esprit qui ont à se reprendre, car l'intention sainte qui a imposé le premier acte n'a pas modelé la chair à jamais pour l'acte, mais bien au contraire la chair s'est fermée sur l'intention faite acte, l'a digérée, et il faut à nouveau trancher dans le vif le passage des nouveaux actes. Pour qui ne possède ni la grâce de Marie ni le destin privilégié de la Marthe du Seigneur, l'aide, contre le péril d'accoutumance, est dans leurs rechutes. On bénit la tâche à chaque fois difficile. Ce dont je vous parle là, mon cher ami, est bien proche de moi car c'est sur la table même où j'écris que se sont posés pour moi, depuis deux ans, les problèmes : je ne suis pas prêt d'oublier certaines enveloppes et le contenu dont je les ai vidées sur ce buvard ! Graves ou menues incidents de la défense de l'esprit, que presque toujours une petite lâcheté pouvait suffire à éluder. Déterminer qui ne méritait pas la [p. 4] persécution, s'ingénier à la détourner, ou choisir les cas où il fallait s'y opposer de front, puis conjurer les conséquences de ces actions, non certes pour s'abriter ou se dégager mais pour durer le plus longtemps possible – ç'a été ma hantise continuelle pour continuer, aussi, le plus longtemps possible. Vaincre la fatigue et l'accoutumance, pour poser chaque fois à neuf ses pensées et ses actions, en les mesurant à la mesure que l'on s'est fixée comme ne pouvant être dépassées, sans devenir compromission avec ce que l'on combattait. De ce qui a été ma vie, à la tête d'un service comptant trois cents

européens des plus attaqués et le plus injustement et comptant, dans son sein, des informateurs qui m'épiaient, assiégeant Vichy de dénonciations, tirez une idée de la libération qu'est pour moi votre message, amenant au grand jour ce que je désapprenais presque, à force de ne le mettre qu'en acte, et remettant à neuf, au sens que j'ai tenté de vous dire, les intentions qui, au départ, m'ont lancé dans l'action et ses souillures. Certes il est beau que Marthe et Marie soient sœurs et que l'une n'aille pas sans l'autre, puisque chacun de nous participe et de l'une et de l'autre. Mais certains d'entre nous, au gré des circonstances, vont, au moins un temps, plus à l'une qu'à l'autre, et voici consommé un temps au terme duquel vous venez d'être pour moi la foi méditée, réveillant celle qui s'est accomplie dans l'action. Nous voilà renouvelés, et vive l'action, puisqu'il en faut, jusqu'à ce qu'elle nous décharge de son souci en nous consommant (et ce va être un sort fréquent) ou jusqu'à ce que, consommée, elle nous rende à la pensée. Nous garderons, car l'action brûle jusqu'aux cendres, peu de souvenirs et peu de sagesse, d'avoir agi, au rythme où il le faut aujourd'hui. Mais du moins quelques amitiés sortiront-elles de l'épreuve, mûries par elle – comme il advient à celle dont je vous prie, cher Monsieur Monod, de trouver ici l'expérience affectueuse. P. Mus

14) Lettre manuscrite de Mus à Théodore Monod, expédiée en février 1944 depuis les Indes, où Mus avait été envoyé en décembre 1943 pour parachever sa formation commando dans l'armée britannique, avant d'être parachuté en Indochine pour le compte de la Résistance.

[p. 1]

Aux Indes<sup>[132]</sup>, février 44

Mon bien cher ami

Depuis que nous nous sommes quittés<sup>[133]</sup>, j'ai comme des tournants imprévus. J'avais eu à déployer quelque ténacité pour trouver, dans une unité alors stationnée en Afrique du Nord, en position d'attente, le genre d'emploi que j'ambitionnais<sup>[134]</sup>. Mais à peine avais-je pris en main mon petit groupe (plein de foi et de résolutions), qu'une nouvelle et irrésistible impulsion m'enlevait au Corps Expéditionnaire, si bien que me voilà ici, à mon corps défendant, à me nourrir à nouveau de projets d'action : au moment où ceux qui m'entouraient il y a quelques mois passent à l'action réelle. Marie entendra Marthe...<sup>[135]</sup> Il faut être préparé à l'inattendu, car ce sera de plus en plus de règle commune, jusqu'à ce que le pendule accepte de recommencer à battre le bon sens, si toutefois telle doit être l'issue de nos tribulations.

En s'essayant à y penser, on entrevoit que ce rythme ne se rétablira – ce qui serait la seule paix – qu'en le dégageant de beaucoup de servitudes matérielles auxquelles le

<sup>132</sup> Peut-être cette mention énigmatique masque-t-elle le Quartier Général de la Force 136, la section Extrême-Orientale du Service d'Opérations Extérieures britannique « basée sur les rives du lac Khakvala, près de Poona, au cœur de l'Inde de Kipling » (CHANDLER, D. P., *loc. cit.*, p. 27).

<sup>133</sup> Mus avait quitté Dakar pour Alger en quête d'une mission militaire auprès du gouvernement provisoire du général de Gaulle en septembre 1943 (*ibid.*, p. 25).

<sup>134</sup> Quand René Pleven, délégué du général de Gaulle, se rendit à Dakar, « Mus sollicite le privilège de mener une unité d'infanterie comme il l'avait fait en 1940. On lui dit d'attendre, certainement parce que Pleven pressentait que les talents singuliers de Mus pourraient être mobilisés de façon moins directe, et plus stratégique » (*ibid.*). Puis, fin 1943, il suivit une première formation de parachutiste à Mostaganem avant d'être envoyé en Inde en décembre.

<sup>135</sup> Cf. *supra*, le doc. 13 sur la parabole de Marthe et Marie pour penser l'action en temps de guerre et de résistance.

passé l'avait associé. Point à tenir clair. Ne craignez vous pas que plusieurs parmi nous, sans bien en juger, n'aspirent à rétablir non ce mouvement, mais les surcharges matérielles qui, aujourd'hui, rendraient impossible sa réponse ? Avant cette guerre de Trente Ans – car le compte y est depuis 14 – notre société se remuait, en somme, de telle façon que l'on pût élever ses enfants, gouverner ses pensées et dans quelque mesure sa vie. Par contraste avec le poids de la pure matière économique, c'était le tableau des gestes pour nous significatifs du corps social, ainsi que chaque animal s'exprime et se conserve par les mouvements auxquels, comme l'on dit, sa nature le dispose. Toutefois, aucun mouvement n'est sans la concentration préalable de l'énergie qui, libérée, sera sa mesure. Mais la simple organisation vitale risque déjà de voir la réserve pour l'action tourner à cette réserve en cul-de-sac que sont les éléments emplis d'une seule et totale goutte de graisse, ou, par homologie, le capitalisme statique, en portefeuille : termes hors de la fonction vitale et n'y entrant, en cas de catastrophe organique, que par destruction de structure. L'un de nos paradoxes étymologiques les plus pernicious n'est-il pas de couvrir du nom d'*actions* cet aiguillage à l'inaction ?

Je saisis médiocrement ce qu'appellent, dans la pratique, ces réflexions élémentaires, auxquelles il serait facile, et stérile, d'ajuster un rabâchage des systèmes appris, dont nul n'a tenu à l'épreuve. Les temps demandent pourtant que tous s'emploient à dégager les voies bloquées. Mais l'une des choses que je perds en tenant ma ligne actuelle est la poursuite de ces réflexions essentielles auprès de vous, comme nous avons commencé à nous y habituer.

[p. 2] Où se situera l'équilibre nouveau, ou plutôt cette petite perte d'équilibre en avant qu'exige l'équilibre de la marche ? Il faudrait que le résidu actif de ce que l'on nommait le capitalisme libéral sache trouver une incitation à la fois morale et technique pour se dégager en une force constructive pour tous, en se payant d'action ; il faudrait laisser au troisième tiers du siècle le soin de chercher si de nouvelles accumulations statiques seront, un jour, possibles ; de nouvelles graisses, allais-je écrire. N'y aurait-il pas une solution technique, aussi bien qu'un meilleur service de l'esprit, dans les dispositions si honnêtes et si considérées de votre ami M. Frayssard<sup>[136]</sup> ? Je rencontre ce tour d'esprit plus communément chez les britanniques. Nous avons à apprendre, en ce qui a trait à cette conciliation de valeurs. Au temps dit de la prospérité, qui a sans doute été celui de la pire misère morale, il pouvait y avoir, au moins pour des yeux prévenus, une nuance d'hypocrisie sociale et ecclésiastique dans la doctrine qui associe la prospérité financière et, comme couronnement et garantie, une bonne religion personnelle, partagée entre ceux qui n'ont qu'elle, et qui pourtant au compte du siècle, sont ceux à qui il est pris, et ceux qui ont l'avantage du siècle en plus, et qui, possédant, sont aussi ceux qui prennent. Tout cela, c'était une économie du partage, avec son injustice. Aujourd'hui, en dépit d'une énorme mécanique à fabriquer des mécanismes pour détruire les mécanismes et le reste avec, nous sommes sans doute matériellement et pour longtemps plus pauvres que depuis bien des siècles nous ne l'avions été. Ce serait une grande chose que s'imposât cette vérité : que rien d'étendu ne se crée et ne se soutient que par les vertus de fond, dont il ne s'agit plus de se départir le produit, mais de maintenir la force productive ; et qu'enfin une bonne religion, mais cette fois sincère, et demandant un don de soi, est un grand pouvoir interne, peut-être le meilleur atout d'un homme d'affaires, aussi bien dans le siècle... Je suis avec un grand intérêt l'effort dans ce sens marqué par les

---

<sup>136</sup> Serait-ce le jeune Yves Plessis-Fraissard (1921-1989), qui avait été réfractaire au Service du Travail Obligatoire en 1943 et qui obtint une licence ès sciences naturelles en 1949 avant de devenir naturaliste au Muséum d'histoire naturelle aux côtés de Monod ?

groupes d'Oxford<sup>[137]</sup> avec certains adeptes desquels j'ai eu des contacts encore superficiels. En dépit de la mantique un peu enfantine du papier et du crayon matinaux, il s'en dégage un incontestable rayonnement. Ils réapprennent, avec émerveillement, à écouter leur « conscience » : mais peut-être n'y-a-t-il rien de plus urgent que de retrouver ce sens, en le décorant au besoin, plutôt pour attirer sur lui l'attention que pour grandir son prix qui réside en lui-même ? Que pensez-vous d'eux ? Deux points, dans ce que j'en aperçois, me semblent dignes d'éloge. Ils posent que la « guidance » se tarit si l'on n'accomplit pas à mesure les sacrifices ou les efforts qu'elle dicte. C'est sûrement solide. Et par [p. 3] ailleurs, ils n'hésitent pas à la transporter jusque dans les actes les plus séculiers : or je crois que la plus terrible machine contre l'esprit, et la moins percée à jour, est la coutume de « faire sa part » au siècle. Tout et même la vie religieuse, pour ne rien dire de la structure ecclésiastique, repose de nos jours sur cette séparation. Mais on ne fait pas à l'esprit sa part. Il n'est nul endroit nul moment d'où l'on puisse l'exclure sans le perdre totalement. Faute aussi grave que de faire descendre ses prétendues règles dans l'action séculière : il doit être partout et au-dedans de rien, comme la couleur de ce monde, dirais-je, métaphoriquement, devant les yeux de son maître, ou comme à la jeunesse est liée sa fleur. Comme il y a façon de le trahir dans tout acte pris dans la matière il doit y avoir façon aussi de l'y sauver. A descendre en soi, on sent que la voie du bien faire, qui est rarement ambiguë dans ce domaine de l'action, est marquée par la grave recommandation qui s'attache aux impulsions les plus morales. Tout le monde est ouvert à l'esprit et il n'est pas permis de le révoquer d'une quelconque de nos démarches. Et il me semble que ce petit phénomène vacillant et tenace, cet « œil électrique » de la conscience nous guiderait si nous tamisions nos violences, nos buées de sang, et si nous écartions les obliquités de la paresse – c'est sans doute l'ennemi majeur – de la peur et autres diabolismes. Il faudrait (le privilège de l'amitié est de pouvoir ainsi lancer des mots, le désir d'essayer de communiquer un peu de la vive et énigmatique impression de derrière les mots l'emporteront sur la gêne qui vous freine lorsqu'on ne pense que pour soi) recourir à une espèce de parallélisme avec le contraste physique de l'ampérage et du voltage. La conscience monde ne peut attacher la même importance à la décision qui intervient entre deux façons de tirer les traits en établissant en écritures une balance de compte, et à celle dont dépendra dureté ou pardon envers un enfant, une épouse, avec une vie entière, ou plusieurs, en suspens. Disons nous que l'ampérage du premier problème n'est pas de l'ordre de grandeur de celui sous lequel opère le second ? Mais il me semble, sans pouvoir bien en maîtriser l'expression, qu'une autre considération, d'ordre celle-là, plutôt cosmique, nous amènerait à établir un autre ordre de valeurs, une autre unité. Non plus dans un petit circuit, proche, de médiocre résistance, que sa situation et ses dimensions assurent d'une connivence, d'une familiarité avec la source de l'action, mais dans le monde en long et en large, dans ses parties apparemment les plus éloignées des valeurs morales spécifiques, mais qui sont la structure de toute choses telles qu'elles re[p. 4]posent sur elles-mêmes ; ne pourrions nous concevoir une puissante expansion, d'immenses circuits de cette même force morale, dans des choses de petite signification morale,

---

<sup>137</sup> Mouvement évangélique fondé par le pasteur luthérien américain Frank Buchman (1878-1961) en 1927, qui vise à former les futures élites en vue d'un renouveau moral, dénommé justement « Réarmement moral » à partir de 1938. On sait que Gabriel Marcel (1889-1973), philosophe existentialiste praticien de la phénoménologie allemande et intellectuel catholique de la mouvance du personnalisme, compagnon de route de la revue *Esprit* durant l'entre-deux-guerres, sera séduit par ce mouvement après-guerre. Il verra en particulier dans ce mouvement aux ramifications mondiales « une surprenante conjonction du mondial et de l'intime » (cf. préface à MARCEL, Gabriel, *Un changement d'espérance. À la rencontre du Réarmement moral. Des témoignages, des faits réunis sous la direction de*, Paris, Plon, Tribune libre n° 39, 1958, 281 p.



mais par cela prodigieusement résistantes à la morale, et d'autant plus significatives, si elles cèdent et laissent passer le feu ... Voilà où s'introduit la religion du banquier et tout aussi essentiellement celle du petit comptable – en tant qu'elle s'applique à conduire sa plume. Une société ainsi rendue à nouveau perméable à l'esprit (je surmonte mal ma résistance à nommer autrement celui que ce mot désigne pour moi) aurait des possibilités, et d'abord de survivre, que les petits circuits immédiats, ceux qui font à la religion sa part, n'assurent pas, et c'est le spectacle du monde actuellement en cours d'écroulement qui nous en avertit ... On a voulu sauver l'esprit en écartant de lui le siècle. On a voulu de la sorte préserver sa pureté. Mais c'est en croix que Christ atteint la plus haute pureté. Et en le réduisant à une gloire telle que nous la concevons non telle qu'il l'a voulue, nous voyons que nous l'avons perdu. Le premier devoir n'est-il pas de l'aller chercher dans l'action la plus séculière, dût-on encourir l'anathème des Eglises qui l'ont embrassé, au lieu de se laisser embrasser par lui.

J'observe que ces essais de renouvellement religieux sont plus directement saisis par les Asiatiques que les exposés dogmatiques, monnaies un peu usées, que les missions (en la pureté courageuse de leurs vues ecclésiastiques) leur apportaient... Je vous voudrais ici avec votre grave et profond témoin musulman – il faut peut-être l'accord de trois continents pour que se fasse une harmonie complète ?

C'est vous dire, mon cher ami, le prix qu'a eu pour moi le souvenir que ce grand corps de l'IFAM<sup>[138]</sup>, dont vous êtes l'esprit et le cœur, m'avait fait tenir en AFN<sup>[139]</sup>, avant ma nouvelle péripétie. Je conserve votre dessin, et ces signatures comme un ancrage dans un passé déjà irrémédiable sauf pour la fidélité à ce que nous avons voulu, à ce que nous avons tenté de faire passer intact à travers des temps difficiles – à tout ce dont vous avez été, pour nous, une expression courageuse, intransigeante sur l'essentiel. Pour tout cela (et en vous priant de transmettre mes remerciements et mes amitiés à ceux qui vous entourent) je vous demande de recevoir justement comme un remerciement dû l'affection avec laquelle je demeure vôtre.

P. Mus

✧ Trois cours audios de Mus au Collège de France (1968-1969) : une voix sans pareil !

Le fonds Mus du Collège de France conserve trois enregistrements de ses cours prodigués entre fin novembre 1968 et début février 1969<sup>140</sup>. Nous ne saurions trop conseiller à nos sociétaires traversant le Quartier Latin de s'arrêter à la bibliothèque du Collège pour chausser un casque audio et prendre le temps d'écouter la voix du maître en chaire. Jusqu'ici, elle pouvait s'écouter en anglais dans le fameux reportage sur la guerre du Vietnam « *In the Year of the Pig* »<sup>141</sup>, mais quelques minutes seulement, de surcroît entrecoupées d'images d'archives, dans un format plus que contraint. Nous avons maintenant la possibilité de l'entendre dans la langue de Molière, trois heures durant, chacune des leçons durant une heure environ. Leur écoute apporte

<sup>138</sup> L'Institut Français d'Afrique Noire de Dakar.

<sup>139</sup> Afrique du Nord.

<sup>140</sup> Cf. Institut Mémoires de l'édition contemporaine, Collection Collège de France, Fonds Paul Mus, Inventaire de l'œuvre, mars 2010.

<sup>141</sup> Documentaire de Émile de Antonio daté de 1968, <https://www.dailymotion.com/video/x2zpgbw>.

divers éclairages sur l'homme et l'œuvre, alors à l'acmé de son savoir, six mois seulement avant son décès intervenu le 9 août 1969.

Et d'abord sur la fabrique des cours eux-mêmes. L'examen comparé des enregistrements et des textes retranscrits depuis ces mêmes enregistrements<sup>142</sup>, portant des corrections de la main de Mus, fait poindre un processus de réécriture *a minima* : chasse aux interjections et autres formulations un peu trop parlées, allant de temps à autre jusqu'à supprimer l'une ou l'autre des nombreuses anecdotes concernant la vie personnelle de l'auteur qui scandent son propos, et qu'il aura jugé superfétatoires à la relecture. C'est par exemple une courte incise laissant entendre qu'il n'était pas franc-maçon : l'unique fois qu'il a pénétré dans un temple maçonnique, dit-il, ce fut à l'invitation d'un collègue de la Sorbonne, qui lui l'était (Cours du 26-XI-1968, 37 mn 17 s). Inversement, il choisit de conserver cette autre incise, à caractère historiographique celle-là, par laquelle Mus se révèle parfaitement lucide sur le très courtois ostracisme dont il était l'objet de la part des indianistes, lui qui était l'un des meilleurs d'entre eux. Évoquant l'un de ses travaux, il déclare en effet, sur un ton amusé :

[...] alors là ça je crois que c'est au point. Je sais bien, je peux pas dire que ce que j'ai écrit... puisque depuis 2 ans, 3, 4, 5 ans, ça n'a pas attiré de réfutation ... ça peut être considéré comme vrai... parce que j'ai trop souvent constaté que je n'avais pas été lu par les gens qui auraient pu me réfuter ; ça fait que je ne peux pas vous dire « ça été accepté, par un tel, un tel, un tel ... ». J'ai des choses qui ont 40 ans maintenant, que je crois, enfin à peu près irréfutables, comme cette histoire des bouddhas parés, bien vous ne trouverez cela nulle part<sup>143</sup>. Je sais bien que madame Bénisti de temps en temps me dit qu'elle m'a lu. Je la crois, je la crois... mais je ne le croirai pas de beaucoup de gens parce que les plus sincères et les plus compétents de mes collègues quand je leur ai dit carrément vous n'avez jamais lu mon *Barabudur* m'ont répondu « c'est trop gros ! » , deux d'entre eux dont vous connaissez les noms, ce ne sont pas des petits ! ... Bon, alors, ceci laissons-le de côté ça n'a pas d'importance. (Cours du 5 février 1969, 37 mn 4 s)

Nonobstant les quelques coupes opérées, les futurs biographes de Paul Mus trouveront encore dans les retranscriptions des cours quantité de passages relatant tel ou tel épisode de la vie de l'orientaliste, à chaque fois mise en scène de manière à illustrer un savant propos, ceci après avoir constitué bien souvent une expérience sociologique *in vivo*, décisive dans la formulation de sa pensée.

En amont même de l'exposé d'une de ses leçons pointe alors une interrogation : l'orientaliste recourait-il à des notes jetées préalablement sur le papier pour supporter la rythmique expressive de son verbe ? Le flot de ce dernier était-il entièrement guidé par l'exercice de son esprit dans l'instant de l'exposé ou s'appuyait-il sur un support écrit ? Nul bruissement du feuillet qui tourne à proximité du micro, pas de temps mort chez cet « extraordinaire parleur » (Serge Thion) autre que la pause amusée de l'orateur devant l'effet

<sup>142</sup> SAPM, Fonds Mus.

<sup>143</sup> MUS, P., « Études indiennes et indochinoises II. Le Buddha paré. Son origine indienne. Çākyaṃuni dans le Mahāyānisme moyen », *BEFEO*, t. XXVIII (1-2), 1928, pp. 153- 278.

qu'il produit sur l'auditoire. L'impression d'un flux ininterrompu mais ô combien vivant qui, dans le désordre apparent de son foisonnement, on ne s'en rend bien souvent compte qu'en réécoutant les bandes à plusieurs reprises, relève d'une structuration ferme, bien que toujours dialectique, et souvent complexement dialectique. Si l'auditeur pouvait, comme on l'imagine mieux encore à l'écoute de ces bandes, perdre le fil de son propos, l'orateur le tenait bien en mains, jusque dans ce qui paraît avoir été des improvisations assez fréquentes. L'hypothèse qui vient à l'esprit est celle de notes préalables qui ne nous sont pas restées, ou qui restent celées dans les divers fonds d'archives existant, demeurées sur le bois du bureau de son domicile, tandis que l'homme montait en chaire pour offrir son verbe au service toujours inventif d'une simple trame préétablie.

Frappent alors les grandes similarités en même temps que les fortes différences qui saillent entre la parole mussienne des leçons d'une part, et les écrits les plus aboutis, articles et livres publiés, d'autre part<sup>144</sup>. Du côté des similarités se retrouve bien sûr la structure complexe du texte, oral comme écrit, labyrinthique presque, associant de longues volutes dérivatives à des chutes conclusives quasi formulaires, ceinturant une masse de faits ethnographiques, historiques ou doctrinaux puisés jusque dans les quatre parties du monde – mais de manière privilégiée en Orient et en Occident. Ils viennent lester un propos d'une densité rare, dialectiquement mue par un mouvement d'expression d'une grande intensité. Densité et intensité. Du côté des différences, tout ce qui fait de la parole un rituel vivant s'envole des enregistrements dès lors qu'elle se trouve couchée sur la feuille : la diction, le ton, le timbre, l'intonation, le rythme, les rires, les sourires qui s'entendent aussi parfois ... et plus que tout peut-être, la puissante conviction de l'orateur. En d'autres termes l'incarnation d'une parole.

Ce qui saisit au reste c'est la simplicité d'expression du savant, qui recourt d'autant moins au jargon universitaire qu'il est pénétré des richesses et ressorts de la langue française, sa précision notamment, mais aussi par l'esprit français, mariant volontiers l'élégance à la finesse sous les auspices de l'espièglerie. C'est pourquoi lire la retranscription d'une leçon quand on a goûté à sa bande-son est un peu comme de lire une pièce de Molière ou de Corneille sans les didascalies – de Molière sans doute plus que de Corneille, tant l'humour et la malice sont une constante dans les dits du provençal, même s'ils ne sont bien sûr pas exempts d'un sentiment du tragique. Mus en chaire ou la pensée profonde nourrie par une érudition sans fond, toutes deux servies par une prestance théâtrale, à la manière d'un Sacha Guitry (1885-1957) pour l'aisance, et d'un Jean Tissier (1896-1973) pour la diction aux accents lyriques ?

---

<sup>144</sup> Sur l'écriture mussienne et ses fondements aliniens, par certains points comparable à celle de l'historien des religions Alphonse Dupront, passé lui aussi par la classe d'Alain, v. MIKAELIAN, G., « 'L'Asie des moussons' de Mus [...] », *loc. cit.*, pp. 13-14.

▲ « Vietnam, un problème de communication » : cours du mardi 26 novembre 1968 (MUS 1.3, enregistrement sonore sur bande magnétique, copie sur CD audio, 58 mn) : il n'est pas encore question du Vietnam dans cette séquence d'un cycle de cours effectivement dédié à ce pays, mais de définir les outils d'analyse qui seront mobilisés par après pour étudier les problèmes de communication interculturelle que pose à l'Occident cette nation engagée dans une guerre d'indépendance. Si Lévi-Strauss n'est pas ignoré pour déterminer les schèmes structurels du symbolisme, par-delà (ou en deçà de) l'Orient et l'Occident, l'influence du cercle Eranos se fait plus nettement sentir, par le truchement d'auteurs comme Henry Corbin (1903-1978) ou Gilbert Durand (1921-2012), avec lesquels Mus venait d'échanger lors de la réunion annuelle du cercle, à Ascona, où il fut convié du 21 au 28 août 1968<sup>145</sup>. Mieux encore que « l'inconscient collectif » jungien (17 mn 34 s), Mus en tient pour un « fonds sémantique », lequel, pour ce qui est du symbolisme royal, élabore sur la notion d'universel dont le savant retrace l'étymologie et le sens premier : une centralisation, une polarité, précisément étudiée par le Groupe Eranos en 1967<sup>146</sup>. Se dégage ainsi, communs aux symbolismes asiatiques et européens, des « schèmes sub-structurels » (33 mn 07 s)<sup>147</sup>, pour lesquels il introduit, à la suite de Corbin semble-t-il, le mot d'« imaginal » : « imaginal, mot qui se lance actuellement, est une jolie acquisition pour la langue française, car précisément c'est une forme, l'imaginal est une forme, qui vient d'une image mais qui est rationnelle, qui est raisonnée avec elle-même, raisonnée sans parole, raisonnée dans le geste [...] » (36 mn 15 s) :

### **[Une définition de l'imaginal]**

(41 mn 55 s) [...] il faut avoir l'impact d'une image, eh bien, c'est ce qu'on appelle l'imaginal ; et nous appellerons ici *imaginal*, des groupements homogènes d'éléments organiques, c'est-à-dire une structure, ce que Lévi-Strauss appelle une structure. Je vous signale l'excellent petit livre de Jean Piaget dans la petite collection Que Sais-je ?, c'est un des meilleurs livres de la collection Que Sais-je, ça s'appelle *Le structuralisme*<sup>[148]</sup>, et vous y trouverez tout ce qui est nécessaire pour sentir à quel point ce sont des structures que l'Asie a connues, dont elle s'est constituée au lieu d'avoir des lois, comme celles qui ont été votées à partir du moment où la Grèce a fait la cité, et où les individus se rencontraient et raisonnaient, et où des raisons qu'ils avaient échangées on tirait une institution, alors que l'Asie, ça nous sommes vraiment sur le dur, l'Asie pose ses institutions, et en tire les comportements et les pensées qui conviennent.

Tandis que nous depuis les Grecs nous discutons, nous délibérons, nous décidons et de ce que nous avons décidé, nous tirons une institution que nous examinerons et que

<sup>145</sup> MUS, P., « Traditions asiennes et Bouddhisme moderne. Essai d'analyse structurale », Extrait de *Eranos-Jahrbuch*, XXXVII, 1968, 1970, p. 275. Mus y avait retrouvé Henry Corbin et peut-être rencontré pour la première fois Gilbert Durand, ce dernier intervenant comme lui, de même que Pierre Hadot.

<sup>146</sup> CORBIN, Henry, « Face de Dieu et face de l'homme », *Eranos-Jahrbuch*, XXXVI, 1967, 1969, pp. 165-228 ; DURAND, Gilbert, « Les structures polarisantes de la conscience psychique et de la culture. Approches pour une méthodologie des sciences de l'homme », *ibid.*, pp. 269-300.

<sup>147</sup> Il évoque ailleurs avec malice les travaux de Claude Lévi-Strauss, qu'il suivait de près, en y voyant moins une nouveauté qu'une reformulation du schématisme kantien (Archives du Collège de France, Fonds Mus, MUS 1. 6, Cours du 5-II-1969, 1 h 1 mn à 1 h 1 mn 58 s).

<sup>148</sup> PIAGET, Jean, *Le structuralisme*, Paris PuF, Que Sais-je, 1968, 128 p.

nous améliorerons par la suite, et c'est notre supériorité. Les Asiatiques ont tenu le coup pendant très longtemps, dans ces immenses empires, à une époque où il n'y avait pas d'intercommunication planétaire ; mais le moment est arrivé pour eux de sentir toute la valeur, la force historique de ce qu'ils ont été, et la nécessité de le changer. De même que nous, nous aurons à faire très attention de ne pas rester dans le verbiage auquel a abouti si largement la raison grecque, le *logos*. Eh bien, il faudra prendre par ici par là et le compléter. Mais alors, vous voyez comment, derrière ce cours, qui sera celui d'un manque de communication, qui tient à ce qu'il y a deux structures différentes, qui se rencontrent et qui auront besoin de beaucoup réfléchir pour se comprendre, se connaître réciproquement et de trouver un moyen terme, entre elles. Voyez à quel point c'est le problème actuel, c'est le problème auquel on se heurte nous le verrons dans ce cours, puisque c'est sur le Vietnam que nous sommes centrés. (44 mn 36 s)

▲ « Vietnam, un problème de communication » : cours du mardi 17 décembre 1968 (MUS 1.4, enregistrement sonore sur bande magnétique, copie sur CD audio, 58 mn 51 s). Entre autres propos passionnants, on retiendra de cet enregistrement un long développement sur la notion de face en Asie, à partir d'une illustration chinoise, que nous reproduisons ci-dessous.

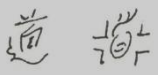

### **[Essai de définition de la face]**


[...] (32 mn 35 s) qu'est-ce que c'est que la face ? Et bien je crois pouvoir dire que la face – je chercherai une origine vous verrez qui est importante – la face c'est la capacité de voir et la capacité de diriger un mouvement. Capacité de voir : dans tout le corps humain, il n'y a que les yeux qui voient ; or les yeux qui voient ne voient rien. Toute la psychologie vient par derrière là : c'est la main qui fait voir, c'est ma main qui passe derrière ce micro, qui fait que mon œil qui frappe cette surface-là, voit par derrière ce que sera le passage de ma main parce que depuis soixante-six ans je ne fais plus que cela. C'est le mouvement du corps qui fait voir, il y a une cinesthésie à côté de la vision purement optique, qui est telle que l'homme qui voit sans voir ces mouvements à l'intérieur des choses ne voit, ne verrait, rien.

### **[La notion de face dans la civilisation chinoise : le tao]**

Or ceci c'est un gros paquet que je vais vous lâcher-là ! Ceci c'est l'étymologie du caractère chinois *tao*. J'ai tous les éléments en main pour soutenir cette « contestation révolutionnaire »<sup>[149]</sup>.

Le caractère chinois *tao* représente ... [Mus écrit au tableau] un œil, il se fait comme

ceci  il se fait maintenant comme ceci , *tao* [道] s'écrit comme ceci. Mais dans la vieille étymologie là où il faut aller prendre les caractères pour savoir ce

qu'ils ont voulu dire, c'est un carrefour :  . Voilà, il en est resté cette partie-là du caractère, vous voyez, et c'est un abrégé, c'est cursif, mais toute la question est là-dedans. Les caractères chinois disent quelque chose à ceux qui savent d'avance ce qui existe. Il ne faut pas croire que ce sont des pictogrammes, ce sont des

<sup>149</sup> Nous sommes à Paris, six mois après les événements de mai 1968, dans un des temples du savoir universitaire.

mnémogrammes, mais un mnémogramme non pas d'un concept mais d'un mouvement. Alors là, vous avez un carrefour et ici un des plus beaux caractères chinois anciens, et excusez-moi si je ne dessine pas bien ; [Mus écrit au tableau] le voilà, c'est magnifique vous voyez, c'est cela qu'est devenu *tao* si vous [deux mots inaudibles] on l'appelle maintenant *shou* la tête [首], mais à l'origine c'est la partie vivante, vitale de la tête, c'est un œil que vous voyez, un œil [目] avec le sourcil par-dessus, ce n'est pas un sourcil de petit jeune-homme, c'est un sourcil de quelqu'un de sérieux, qui a au moins beaux sourcils. Qui a vu parmi nous ici ? C'est un Teitaro Suzuki car il a yeux, ses sourcils, c'est probablement du avant comme deux caractère chinois il faut ... l'atmosphère, ne voyez d'Européens sans est au carrefour qui va bonne direction, voilà dire que, en somme, on le creuse, en général



Daisetz Teitaro Suzuki (1870-1966)

(<https://terebess.hu/zen/mesterek/dtsuzuki.html>)

quatre-vingt-ans, avec de Daisetz Teitaro Suzuki<sup>[150]</sup> spectacle de voir Daisetz deux poignards au-dessus des volontaire d'ailleurs, ils sont cosmétique. Ils s'en vont en poignards, eh bien ce remettez-vous dans pas cela avec des yeux sourcils ! Donc voilà l'œil qui choisir par conséquent la quelle est la chose. C'est-à-derrière ce caractère, quand on dit que c'est la tête, on ne

s'aperçoit pas que sources c'était l'œil, quand on remonte aux et on ne voit pas le rapport qu'il y a entre l'œil et la direction. On voit les quatre voies, on voit le carrefour, mais ce n'est pas cela, l'œil plus le carrefour dans la direction où regarde l'œil, c'est le droit chemin. Voyez-vous le nom de *tao* « droit chemin » est illustré psychologiquement et cinésthétiquement de cette façon-là. L'œil voit la direction où il faut aller et le corps est disposé pour aller dans cette direction quand l'œil s'y fixe. Alors, dans cet accomplissement-là, vous avez toute la sociologie parce que l'œil n'est rien s'il n'est pas lié au reste du corps, n'est-ce pas. Il faut pouvoir marcher, il faut pouvoir tendre le bras, il faut avoir la disposition complète, alors là attention, j'aurais besoin de vous amener beaucoup de choses parallèles pour vous assurer complètement, enfin j'ouvre la voie et je vous dis le résultat. Qu'est-ce qui vous montre qu'un œil est vivant ? C'est une figure. Si l'œil est dans une figure, et si il vit, et si il voit, si son sourcil, important le sourcil, fait des mouvements, vous avez joint le mouvement. Le mouvement du corps enveloppe l'œil sous l'aspect de la face, et alors attention, le reste du corps est aveugle, la face a des yeux, le reste du corps est aveugle. Ça paraît ridicule, mais je vous assure que quand on prend les textes chinois, depuis les sources *Tao Te tsing*<sup>[151]</sup> et choses de ce genre, jusqu'à maintenant, on voit cela pas à pas et on le retrouve quand on va dans des tribus de la montagne. Tout est aveugle dans le corps excepté la face. L'œil, voyez et comprenez cela c'est délicat à dire, mais c'est vraiment comme cela qu'ils sentent. L'œil n'est pas ... on ne peut pas dire que l'œil soit aveugle ou non, l'œil est crevé ou non ; mais la chose qui est vivante et voyante, c'est la face, c'est l'expression de la figure qui vous fait apparaître que l'œil voit, la liaison humaine qui fait que l'on est voyant, c'est la face qui la donne et le reste est implicite et n'oubliez pas qu'à travers toute l'humanité ancienne, c'est ce qui fait

<sup>150</sup> Suzuki Daisetsu (1870-1966), théoricien du bouddhisme zen qu'il a contribué à faire connaître en Occident. Il a notamment écrit dans la revue du cercle Eranos, que pratiquait Mus.

<sup>151</sup> LAO-TSEU, *Tao-tô king*, traduit du chinois par Liou Kia-Hway, Préface d'Etiemble, Paris, Gallimard, Connaissance de l'Orient n° 23, Série chinoise, 1967, 128 p.

qu'on compte par tête, car il ne peut pas y avoir une tête vivante qui n'ait un corps pour la soutenir. La liaison de ce que nous appelons nous l'âme et le corps, c'est un tout autre registre de pensées, la liaison de la clairvoyance et du corps apparaît dans l'expression de la physionomie et, deuxième chose qui est intimement liée, la parole que vous voyez, je vois et je dis, ce que je vois, c'est la seule façon pour les autres de savoir si vous avez vu quand vous dites ce que vous voyez. Alors, à ce moment-là vous avez le complexe maître, le complexe directeur de la vie de la pensée, du corps, de la société et c'est la face, vous y êtes. Quand un homme est la face d'une tribu, c'est premièrement qu'il a des yeux qui lui permettent de voir, deuxièmement que dans cette face, il y a la bouche qui lui permet de parler, de dire ce qu'il a vu et de dire aux autres ce qu'ils vont voir et de voir pour les autres, la direction où il faut aller et de dire aux autres la direction où il faut qu'ils aillent, c'est ça la face, c'est pour ça qu'on a appelé le prestige de l'homme qu'on écoute, la face. C'est réunir... Je vous pose la question suivante : les deux choses essentielles étant : l'œil, qui voit les formes et la bouche qui prononce les paroles, quelle est la liaison... nous parlons de la liaison de l'âme et du corps, vous vous rappelez que Descartes avait été cherché ça dans une petite glande quelque part<sup>[152]</sup>. Mais la liaison des deux grandes ailes de l'humanité, ce que l'on voit et ce que l'on en dit, ce que l'on dit et ce que l'on en fait dans les formes, ces deux grandes ailes c'est la vision et la parole, surtout sociologiquement, et quel est le vase d'élection où sont réunies la vision et la parole, et bien c'est le caractère chinois *tao* qui vous met, faites attention, qui place l'œil dans la face, les sourcils sont là pour cela, l'œil dans la face, vous voyez le mouvement du sourcil qui est si important dans le théâtre chinois, mais voyez donc, vivez donc avec les nations dont vous étudiez les réactions ! Le jeu du sourcil qui est tellement capital dans le théâtre chinois, tous ceux qui l'on vu le savent, le jeu de sourcil c'est l'expressivité qui montre que cet œil est un œil d'un vivant. Eh bien cela comporte essentiellement la voie, attention il y a deux mots ; *u o i e* que vous voyez devant vous, les Chinois vous la montrent, or si vous pensez essentiellement que les caractères chinois sont une auto-analyse, une psychanalyse imagée de la société chinoise, à quoi sert de voir le chemin, si on ne peut pas le dire, par conséquent tout à côté de *tao* qui désigne la vision du droit chemin, il y aura la parole correcte qui donnera la traduction en parole de ce que la vue a montré. Dans l'Inde c'est plus fort encore, dans l'Inde ce rapport est moins intéressant, c'est pour cela que je ne pars pas de là, il faudrait que je vous cite du Rig-Veda, ce n'est pas aussi amusant qu'un caractère chinois, ça dit la même chose, dans l'Inde on appelle *nāma-rūpa* pratiquement une entité, un objet ça l'appelle *nāma-rūpa*, son nom et sa forme, les deux sont étroitement liés, alors vous reprenez l'analyse sociologique que je viens de faire, la parole qui nomme une chose n'a pas de sens si vous n'avez pas commencé par la voir, il faut voir une chose, à ce moment-là vous la nommez. Je voudrais qu'on puisse faire un petit tour dehors, au soleil, avant de revenir s'asseoir, après avoir digéré ce que je viens de vous asséner. Mais voyez ... mettez-vous en Chine ; en Chine, qu'est-ce que vous voyez, vous voyez les Chinois, les dirigeants qui font la Chine en pensant, en en dessinant des caractères chinois, c'est ça qui a fait la Chine en se déployant autour d'eux, condensent cette analyse d'une société, et en particulier des éléments directeurs d'une société, ils appellent ça le *tao*, la voie. Du côté indien la situation est différente. C'est à l'aide de choses qu'ils avaient vues et qu'ils ont dessinées comme caractères chinois pour en comporter, pour en

<sup>152</sup> La glande pinéale ou épiphyse, cf. DESCARTES, René, *Les passions de l'âme précédé de La Pathétique cartésienne par Jean-Maurice Monmoyer*, Paris, Gallimard, [1649] 1988, en particulier l'art. 31, « Qu'il y a une petite glande dans le cerveau en laquelle l'âme exerce ses fonctions, plus particulièrement que dans les autres parties » ; l'art. 32, « Comment on connaît que cette glande est le principal siège de l'âme » ; et l'art. 34 « Comment l'âme et le corps agissent l'un contre l'autre ».

transmettre la nature qu'ils avaient vue, leurs caractères chinois sont dans l'ordre visuel, l'insistance majeure est sur la vision, évidemment la parole est nécessaire pour transmettre, mais moins en Chine qu'ailleurs, parce qu'ailleurs l'écriture c'est la parole écrite, tandis qu'en Chine l'écriture c'est la *chose* écrite, et quoi de la chose, eh bien ses rapports avec l'action de l'homme, avec ce que l'homme peut faire, peut en faire, peut y faire, la voie qui est ouverte devant lui, consiste à aller aux choses. Par conséquent, sentez cela en sociologie historique critique à l'échelle du continent, cette prééminence dans la face, qui est donnée à l'œil et au sourcil qui apporte l'expression de la face à l'œil, qui autrement, ne nous dit rien, parce que nous parlons beaucoup de, d'expressivité d'un œil, mais laissez-le simplement dans un trou de carton, laissez un œil vous regarder dans un trou de carton, toute la figure bougera autour, vous ne verrez aucune différence, il clignera peut-être mais c'est peu de chose, en réalité l'expressivité, il faut voir ça, il faut voir que les caractères chinois sont synthétiques et expressionnistes, que quand ils vous montrent un œil qui regarde dans un carrefour, face à lui, c'est la voie droite, et c'est ça le *tao*, c'est le sens du caractère, c'est pour ça que ce caractère a ce sens. On court après le sens du mot *tao*, mais il est là, il est dans une attitude, ce ne sont pas des concepts, ce sont des expériences et des attitudes. Alors on peut dire que la vision est une chose intemporelle. Tous les animaux voient, les dieux voient ... l'hu-ma-ni-sation est faite par le sourcil ! Dans ce caractère chinois, l'humanisation est faite par le sourcil, je vous demande de me faire un petit peu crédit, allez voir l'opéra de Pékin, regardez la façon dont ils jouent des sourcils, ou si vous le voulez, allez-vous mettre un petit moment au bord du vieux port à Marseille, et regardez les vieux marins qui se racontent des histoires, c'est pas vrai que les provençaux s'agitent, le marseillais est assez froid, mais pas son sourcil ! Regardez la façon dont ça monte et dont ça danse, c'est étonnant, pensez à ça quand vous regardez le caractère chinois *tao*, je m'excuse, je ne suis pas un savant académique, je ne suis pas un savant et je ne suis pas académique, mais j'ai vécu parmi ces gens-là et c'est ça leur caractère chinois. Je vous en donnerai d'autres exemples en d'autres occasions.

### **[En quête d'un schème universel via Platon et Plotin]**

Vous voyez d'un côté la prééminence de l'œil, mais l'œil humain dans une situation humaine avec quoi devant vous ? Eh bien mes amis, je vous dis que je ne suis pas académique, ça ne veut pas dire que je ne peux pas être cuistre ! Les trois facultés, vous avez l'intelligence, le sentiment et l'action, eh bien les trois sont là dans le caractère chinois, la représentation de l'œil c'est évidemment l'intelligence, vous savez que le mot idée vient du mot grec pour voir<sup>[153]</sup>, d'ailleurs *video* en latin, en garde encore une espèce de structure. Qu'est-ce c'est qu'une idée, c'est une vision par l'esprit, Platon l'a dit comme personne ne le dira jamais<sup>[154]</sup>. Donc l'œil est là, et il est une source d'idée pour nous 2) le sourcil après ce que je viens de vous en dire, il est évident que c'est l'affectivité, ce sont les sentiments, et enfin l'action, alors là c'est beau, l'action c'est le champ<sup>[155]</sup>, et la droite ligne pour y aller. Ils n'ont pas montré l'action – c'est ça qui est très beau – ils n'ont pas montré l'action animale, qui consiste à sauter, à bondir, à nager, à manger, à fuir et tout ça, ils ont montré ce qu'est l'action humaine, c'est-à-dire une visée, et après cette visée la réalisation ... c'est secondaire. Voyez combien c'est platonicien ! Ce sont des choses réelles, ce sont des comparaisons

<sup>153</sup> *eidô*, de l'indo-européen \**weid-* « voir, savoir » (DELAMARRE, Xavier, *Le vocabulaire indo-européen. Lexique étymologique thématique*, Paris, Jean Maisonneuve successeur, 1984, p. 291).

<sup>154</sup> Allusion à l'allégorie de la caverne (PLATON, *La République*, Traduction et présentation par Georges Leroux, Paris, Flammarion, 2004, Livre VII, 514a-519e, pp. 358-366).

<sup>155</sup> « Le carrefour », corrige Mus sur la version typographiée.



réelles et dans cent ans, je suis persuadé quand les Chinois auront mis leur nez dans Platon, que ça les frappera. Il n'y a rien de plus platonicien que de mettre au centre de toutes choses pour diriger l'homme, tout en tenant compte de son affectivité avec le mouvement de sourcil, auquel le théâtre donne toute sa valeur expressive, d'avoir mis là l'œil et rien de plus, eh bien c'est Platon et ce n'est pas Aristote. Si vous n'allez pas jusque-là, ce n'est pas la peine de faire des caractères chinois, parce que ça vous prendra une fatigue énorme et ça ne vous donnera aucun plaisir. Tandis que quand on arrive à bien saisir un caractère essentiel comme le caractère *tao*, quand on est capable d'y retrouver, aisément, l'intellectualité, l'émotivité, et l'activité, et quand l'activité est une activité *schématique*, eh bien c'est exactement Platon. Ensuite, on se met dans le coup, on descend dans la matière et alors à ce moment-là on peut même évoquer ici pour ceux... parce que c'est une très belle période de la pensée grecque, le passage à Plotin, c'est-à-dire la Procession, n'est-ce pas. Platon, lui il n'y a pas de procession, tandis que avec Plotin, à partir de cela il y a une procession<sup>[156]</sup>. Eh bien le caractère chinois *tao*, fondé sur la notion que *idée* et *vision* sont la même chose, d'où l'œil, que dans un homme, cela comporte une enveloppe de sentiment, ça c'est le sourcil ; finalement, la procession plotinienne néo-platonicienne : mais vous le voyez la route, la route par devant est pro-ces-sion ! Mais c'est la même chose, mais c'est vraiment vous savez, une analyse de la pensée humaine, par ses signes les plus profonds, qui donne un peu le sentiment qu'on commence à se rapprocher par-dessus les continents. Voir dans le *tao*, quand vous verrez ce que je vous dis, ça a été amorcé par Jung, il n'a fait que les premiers pas, mais enfin il a déjà amorcé un peu cela, vous trouverez cela dans *Le secret de la fleur d'or, Secret of the Golden Flower*<sup>[157]</sup>. Quand vous voyez cela, l'intellectualité qui est l'œil et l'idée, même étymologie, en français ; l'affectivité, tout le théâtre chinois et la figure de nos vieux méridionaux quand ils s'emballent sans bouger ... et enfin troisièmement, à ce moment-là, vous n'avez que Platon, et on a souvent « Platon parle creux » disait Aristote<sup>[158]</sup>, et Plotin a cherché à compléter cela et ça a mis en branle la pensée européenne. Plotin est capital dans tout cela. Tout ce que le christianisme a dû aux néo-platoniciens c'est vital. Donc à ce moment-là, vous voyez d'un côté les idées de Platon qui n'ont pas de corps, pas assez, et Plotin venant et qui fait une procession de la pensée à l'être, de la pensée à l'être complet qui agit, qui se remue. Voilà ce qu'il y avait en face de Platon, au bout de Platon, en attendant Plotin. En face de l'œil du caractère *tao*, vous avez le chemin de la procession, car ce chemin c'est pour y aller. On ne peut pas regarder le caractère chinois *tao* sans comprendre que ces trois directions qu'on ne regarde pas et cette direction qui est juste ouverte devant vous, comment ne pas comprendre que c'est le chemin de la procession. Si bien qu'en fin de compte, j'arriverai à dire que la procession platonicienne<sup>[159]</sup> est prophétisée en structure humaine par le caractère chinois *tao*. Il est dans la nature humaine de commencer par comprendre en voyant ... oh pas dès l'enfance, tout ça c'est une instruction sociale, c'est toute une éducation,


<sup>156</sup> Concept plotinien selon lequel toutes choses (l'Intellect, l'Âme) émanent de l'Un à la manière d'un ordre descendant ou d'un mouvement en spirale d'éloignement progressif du centre (qu'est l'Un), (HOURCADE, Annie, « Procession », [in] Michel BLAY (dir.), *Grand dictionnaire de la philosophie*, Paris, Larousse/CNRS, 2003).

<sup>157</sup> *The Secret of Golden Flower. A Chinese book of life, translated and explained by Richard Wilhelm with a European Commentary by C. G. Jung*, translated into English by Cary F. Baynes, London, Lund Humphries, 1931, 151 p.

<sup>158</sup> Allusion à la critique aristotélicienne de la doctrine platonicienne des Idées : « Quant à dire que les Idées sont des paradigmes, et que les autres choses participent d'elles, c'est prononcer des mots vides et faire des métaphores poétiques. », [in] ARISTOTE, *Métaphysique*, traduction de J. Tricot, Paris, Vrin, 1953, Livre Premier, 990a-993a, « Critique du Paradigmatisme de Platon ».

<sup>159</sup> Mus corrige ici par « néo-platonicienne ».

mais nous parlons au plan où l'homme est instruit. Ce n'est pas de l'analyse de l'enfant, je vous renvoie à Piaget. Mais dans cette société d'hommes faits, qui pensent entre eux et qui dessinent ce qu'ils pensent, que sont les Chinois, voyez la force comparative de cette position qui pose que premièrement l'homme voit, deuxièmement l'homme agit (le sourcil), mais pensez bien que nous avons derrière ça les lettrés, Confucius et tout cela, c'est-à-dire des gens qui disent ce qu'il faut faire, qui montrent la voie, mais qui ne le font pas ; les ongles longs des mandarins ça veut dire quelque chose, mais ça veut dire la même chose que le caractère *tao*... c'est très amusant ... s'ils avaient mis... si on avait ajouté au caractère *tao* la main, ça aurait été se mettre sur le tas, mettre la main à l'ouvrage, mais oui... Qu'est-ce qui sait le chinois ici ? Eh bien c'est amusant parce qu'il y a un caractère qui se prononce également *tao* mais qui veut dire agir, manier, faire les choses ; et savez-vous comment il est fait ?

[Mus écrit au tableau] On y ajoute le caractère qui veut dire la main<sup>[160]</sup> : . Je ne l'ai pas préparé cela. Je ne vous ai pas préparé cet effet de suspens, mais voilà.

Alors, je dirai que la puissante analyse de la nature de l'homme qu'est le caractère fondamental de la pensée chinoise ; car c'est ça, c'est le *tao*, on dit taoïsme, c'est une des écoles qui a construit là-dessus. Ce caractère, absolument essentiel, pose l'œil, pose la vitalisation de l'œil par le corps humain qui y est attaché, notez que les sourcils, il n'y a que nous qui ayons des sourcils, il y a quelques poils au-dessus des yeux du chat. Mais un vrai sourcil, ça ne se voit que sur la face humaine, et les Chinois pèsent tout cela, soyez en bien sûrs. Ceci fait, il reste que cette intellectualité et cette affectivité prétendent donner, et Confucius donne ça, l'analyse et le donne, il reste à vivre. Et vous avez là la grande division, sur laquelle il faudra revenir bien des fois, la cybernétique, qui conduit, qui est le fait des lettrés, et l'énergétique ... ah ça m'amuse ... savez-vous comment les Sénégalais disent se mettre en action ... « prendre son pied la route », prends ton pied la route, ça veut dire mets-toi dans le coup, vas-y, fonce. Voilà le caractère chinois, j'ai les 3 continents, les Chinois, les Grecs, et les bons tirailleurs sénégalais et mes élèves de mes écoles d'AOF, n'est-ce pas ? L'homme a... Lévi-Strauss boirait du lait s'il pouvait entendre ça, il dit : « on oublie toujours d'inviter quelqu'un ... c'est l'esprit humain », c'est une belle parole, eh bien le voilà, il est là, l'esprit humain qui a disposé l'œil, le sourcil et la route ouverte de façon à ce que Plotin puisse compléter Platon, de façon à ce que le tirailleur sénégalais puisse prendre son pied la route.

### **[Une communication réussie avec le monde chinois]**

Et nous sommes arrivés là à une communication avec les Chinois et vous voyez le travail qu'il faut, seulement, il faut bien dire que ça c'est le caractère fondamental de la pensée chinoise, que les Chinois ont mis tout d'eux-mêmes là-dedans, qu'ils l'on fait dans des situations tout à fait exceptionnelles, avantageuses, c'étaient non pas des gens qui réfléchissaient dans un coin, mais c'était l'élite intellectuelle, les gens qui ont des *idées*, c'est-à-dire des *vues* sur des choses, qui font leur part à l'affectivité humaine et qui posent un programme, qui décident le caractère avec les trois voies où on ne veut pas s'engager et la voie unique qui est le *droit* chemin. Ils ont exprimé ainsi le caractère fondamental de leur pensée, et je crois que cette pensée enveloppe bien la condition humaine. (58 mn 50 s).

<sup>160</sup> Sic. Il semble que Mus confonde ici le caractère désignant la main (clé 64 : 手 *shǒu*, soit en combinaison 拊), avec celui qui désigne le pouce (clé 41 : 寸 *cùn*).

▲ « Le Stupa et la transmigration » : cours du mercredi 5 février 1969 (MUS 1.6, enregistrement sonore sur bande magnétique, copie sur CD audio, 1 h 7 mn, 12 s). On en retiendra un propos sur l'art asiatique qui est « un art par omission subjective et significative » :

**[De la généalogie complexe des formes culturelles asiatiques]**

(43 mn 25 s) Je vais vous donner un exemple. Je suis désolé parce que, je comptais vous dire quelque chose ce soir, et je m'aperçois que, ça s'en va de tous les côtés. Je voulais vous dire une ou deux choses assez précises, mais tenez, prenons ça, acceptez que nous fassions venir le vent de tous les côtés, que ça entre par toutes les fenêtres. Quand vous êtes en Asie, vous n'avez jamais le droit de fermer la fenêtre, vous ne savez pas si ce n'est pas quelque chose qui vient de l'Inde à Pékin, à travers un texte traduit en chinois, vous n'avez jamais le droit, quand vous êtes en présence de quelque chose dans l'Inde, par exemple, ou en Iran, ou n'importe où, vous n'avez jamais le droit de penser que c'est né là : ça peut parfaitement être venu d'ailleurs, il y a eu de tels brassages ; et vous n'avez jamais le droit de dire que c'est venu d'ailleurs, parce qu'il y a eu une telle profondeur de substrats analogues pré-culturels dans l'Inde et en Chine que ...

**[L'exemple de l'arc-en-ciel : Inde, royauté khmère et Océanie]**

Prenez l'arc-en-ciel, on l'a suivi dans la tradition indienne, on l'a suivi dans la tradition chinoise, Stein-Callenfels<sup>[161]</sup>, le docteur Bosch<sup>[162]</sup>, les Hollandais l'ont fait du côté de l'Inde. Tout le monde l'a plus ou moins fait, Chavannes<sup>[163]</sup> et autres l'ont fait du côté de la Chine et en fin de compte on trouve la même chose, c'est une vieille idée, de l'arc-en-ciel comme un pont, que vous retrouverez en Polynésie, en Mélanésie, sous les mêmes formes. Une chose qu'il faut voir que je dédie aux spécialistes de l'archéologie indienne : quand vous voyez que les grandes cités sont des monts, le mont du monde, un temple-montagne, quand vous voyez que c'est comme cela et qu'il y a des ponts qui passent par-dessus, des fossés qui sont des océans qui séparent ces mondes les uns des autres, quand vous voyez surtout que dans le rite khmer de la crémation des rois vous avez 2 ou 3 montagnes, on descend d'une montagne à 7 étages, vous descendez à une montagne à 5 étages et vous mettez l'urne dans laquelle on va mettre les cendres du roi, vous la mettez dans ces montagnes, pour la faire passer d'une montagne à l'autre, vous savez sur quoi on la transporte ? M. Coëdès ne l'a pas écrit ça, mais il devait le savoir, on les transporte dans un char qui s'appelle *nāgasupaṇṇa*, c'est-à-dire le pont (*supaṇṇa*)<sup>[164]</sup> le pont des

<sup>161</sup> LÉVY, Paul, « Pieter van Stein-Callenfels (1883-1938) », *BEFEO*, t. XXVIII, 1938, pp. 484-485. Nous ne savons à quel titre précis il est fait allusion ici.

<sup>162</sup> Cf. *inter alia* : BOSCH, Frederik David Kan, « Notes archéologiques; I. – Le motif de l'arc-à-biche à Java et au Champa », *BEFEO*, t. XXXI, 1931, pp. 485-491.

<sup>163</sup> Édouard Chavannes (1865-1918). Nous ne savons à quel titre précis il est fait allusion ici.

<sup>164</sup> Du sanskrit *supaṇṇa*, « qui a de belles ailes », désignant *garuda*, l'aigle mythique adversaire des *nāga* (Pou, Saveros, *Dictionnaire vieux-khmer-français-anglais*, Paris L'Harmattan, Les Introuvables, 2004, p. 499). Il semble que Mus opère ici un raccourci dans sa démonstration. Les balustrades de la « Chaussée des géants », le pont qui mène à Angkor Thom, contrairement à d'autres balustrades à *nāga*, ne sont pas surmontées d'un *garuda* – ce qu'en toute logique paraît devoir désigner le thème du *nāgasupaṇṇa*. L'interprétation de la chaussée des géants comme symbolisant l'arc-en-ciel et non le barratement de la mer de lait se trouve exposée dans MUS, P., « Angkor in the time of Jayavarman VII », *Indian Art and Letters*, vol. XI (2), 1937, pp. 69-70. Nous n'avons pas encore trouvé trace du terme *nāgasupaṇṇa* pour désigner le char funéraire en question, quant à lui bien documenté (v. *inter alia*

*nāga*, le pont des dragons, celui que vous voyez à l'entrée d'Angkor, les deux dragons de chaque côté, *nāgasupaṇṇa*. J'ai vu faire ça avec les cendres de Monivong<sup>[165]</sup>. Alors vous avez donc cette image, voyez cette image, sentez à quel point il faut que pour vous l'archéologie et l'histoire des idées de l'Inde soient vivantes.

Vous avez deux images identiques qui montrent à quel point la culture de l'Asie sort de l'Asie, de l'Asie pré-culturelle. Quand on transporte les cendres du roi khmer d'une montagne à 7 terrasses à une montagne à 5 terrasses et quand on les transporte avec un char qui s'appelle le pont des *nāga*, voyez Jayavarman VII partant d'Angkor Thom et s'en allant par exemple à Preah Khan de Kampong Svay, il s'en va sur le pont des *nāga*, il passe par-dessus l'eau qui pour lui a noyé la terre, car il est au-dessus du grand déluge qui noie le monde des sens, le monde des affaires humaines, il est dans le ciel, il s'avance, inscriptions birmanes d'Alaungsithu 50 ans avant Jayavarman VII<sup>[166]</sup> c'est le même monde, il s'avance sur le pont des *nāga* en jouant dans le monde par-dessus la grande mer qui a couvert le monde. Voyez cette image, vous avez un, le roi khmer avec ses deux montagnes, avec un pont des *nāga* qui est un char, les *nāga* sont là vous les verrez, première image ; deuxième image, Jayavarman VII dans sa grande ville de pierre s'en allant vers l'autre grande ville de pierre qui est Prah Khan de Kampong Svay et il s'en va sur des ponts avec des *nāga*, sur des ponts d'arc-en-ciel.

Alors maintenant allez dans le Pacifique, mettez-vous en pleine Polynésie, alors là ça y est, vous avez les montagnes qui sortent de la mer, qui sont la pointe des îles, les îles sont des montagnes, pourquoi ? Pour la raison très simple que c'est la pointe des montagnes qui sort de la mer. Ce que les Hindous, les Chinois secondairement, les bouddhistes chinois et les hindous, ont représenté par le déluge qui devient le monde céleste, la mer céleste, l'étang des lotus où se trouve Lokeśvara et Amitābha, et tout ça, ça c'est là, vous avez l'océan Pacifique et vous avez les masses de pierres, les monts du monde qui en sortent. Mais alors là le point vraiment frappant, c'est tout de même assez beau ce que nous faisons ici, quand on est arrivé jusqu'à l'endroit où ça commence à vivre, et bien le canot dans lequel ces chefs polynésiens vont d'une montagne qui est une île, à l'autre, par-dessus la mer, s'appelle l'arc-en-ciel. Le canot royal s'appelle « arc-en-ciel » dans les langues polynésiennes<sup>[167]</sup>.

---

LECLÈRE, Adhémar, *Cambodge. La crémation et les rites funéraires*, Hanoi, F.-H. Schneider, 1906, 155 p.). Le seul terme qui pourrait s'y apparenter est le nom du plan incliné – qui a donc effectivement pour fonction de faire pont – entre la litière sur laquelle repose l'urne et le sol, lorsqu'il s'agit de l'en faire descendre (cf. *braḥ sopāṇ*, [in] ELLUL, Jean, *Le cérémonial de la mort du roi Sisowath du Cambodge*, Bordeaux, Université de Bordeaux II, Cahiers du centre d'études et de recherches ethnologiques, n° 5-6, 1977-1978, pp. 78, 81, 85, 87). On pourrait alors comprendre que c'est bien la notion d'une entité « ailée, aérienne » (qui fait donc pont d'un point à un autre sans toucher le sol) qui se cache derrière l'usage du terme *supaṇṇa/braḥ sopāṇ* pour désigner le plan incliné en question.

<sup>165</sup> Le roi Sisowath Monivong (r. 1927-1941), qui décéda le 22 avril 1941. Mus étant alors en poste à Dakar à la tête de l'Inspection générale de l'enseignement pour l'Afrique Occidentale Française, il s'agit à n'en pas douter d'un *lapsus calami* pour « Sisowath » (r. 1904-1927), dont les cérémonies funéraires se tinrent à Phnom Penh du 2 au 11 mars 1928, auxquelles Mus, en poste à Hanoï depuis août 1927, a cette fois pu assister, sans doute aux côtés de Marchal qui en donne une longue description dans le *BEFEO* (MARCHAL, Henri, « Cambodge. – Cérémonies de l'incinération de S. M. Sisowath », *BEFEO*, t. XXVIII, 1928, pp. 321-328). À noter que ses rapports d'activité conservés dans son dossier conservé à l'EFEO ne mentionnent pas cet excursus ethnographique.

<sup>166</sup> Alaungsithu (r. 1089-1167). Une de ces inscriptions est citée par Mus dans « Angkor in the time of Jayavarman VII », *loc. cit.*, p. 70.

<sup>167</sup> Cf. *anuanua* en tahitien (GUIOT, Hélène, « La construction navale polynésienne traditionnelle. Dimension culturelle d'un processus technique », *Techniques & culture*, n° 35-36, 2001, pp. 455-478).

**[Art asiatique et participation : l'erreur de Lucien Lévy-Bruhl]**

Alors voyez cette extraordinaire cohérence, et sentez à quel point tout ceci ce sont des re-pré-sen-ta-tions, on ne peut pas dissocier dans la pensée et dans l'art de l'Inde – c'est la conclusion, tout de même on aboutit à quelque chose ce soir – c'est la pensée sur laquelle nous allons nous arrêter dans un moment : on ne peut pas séparer cette base de la pensée de l'Asie par analogie, par des analogies, on ne peut pas la séparer de la notion de mise en scène théâtrale. Je vous ai dit, c'est là le résultat d'un long travail que nous avons fait dans ces murs sur Lévy-Bruhl<sup>[168]</sup>, nous sommes arrivés à cette conclusion qui vraiment je crois, tient, que, au lieu d'avoir, ce qu'il appelle des participations, au lieu de les prendre anecdotiquement elles sont de monde à monde, de plan à plan, d'univers à univers ; les grands hommes de la mathématique et de la physique modernes là, à côté, sont tout de suite compréhensifs quand on leur parle de ça, admirablement frappant, parce que ils ont ce qu'on appelle la distance d'univers, chacun d'entre nous vit dans un univers, c'est pas simplement que nous ne soyons pas ensemble, mais c'est que toutes nos pensées, quand un homme à la force de les analyser et qu'il commence à le faire, toutes nos pensées sur le monde, par exemple pensées sur le temps, pensées sur l'espace, toutes ces pensées-là, nous les avons à des plans différents, et les distances d'univers sont ces distances de plans, c'est notre plan culturel, c'est le point d'avancement de notre pensée qui fait la distance d'univers entre deux personnes, alors là, il n'y a aucun doute que c'est la clé de la participation. La participation était considérée par Lévy-Bruhl comme anecdotique, anecdote, je reviens, je n'hésite pas à me répéter : dans la forêt un soir un chasseur voit un loup, tire et lui casse la cuisse et le loup disparaît. Le lendemain il trouve dans le village un vieillard qui a une jambe cassée dans son lit. Lévy-Bruhl : participation ! L'esprit humain n'ayant pas encore atteint le niveau du principe de contradiction, voilà ce que disait M. Lévy-Bruhl, cet homme charmant, cultivé, poli, ce grand bourgeois avec beaucoup d'argent qu'il employait généreusement, c'est lui qui a créé *L'Humanité*, il a donné à son vieux copain Jaurès la somme qui était nécessaire pour ouvrir *L'Humanité*. Voilà ce qu'a fait M. Lévy-Bruhl. Et bien ce M. Lévy-Bruhl qui était tellement raffiné, c'était un plaisir d'être avec lui, parlait du « primitif ». Il disait : « avant que le primitif n'eut atteint le niveau du principe de contradiction ». Je lui demandais, mais où l'avez-vous vu ce primitif ? Mais où, où, où ? ! D'abord il n'y en a pas, des primitifs, il n'y en pas... mais prenez les plus « arriérés », allez chez mes Churu, c'est assez cultivé, ... chez les Kaho, c'est déjà<sup>[169]</sup> .... et puis il y a les Mnongs, les Phnongs et ces gens-là, des gens qui vraiment sont très loin... ; allez en Nouvelle-Calédonie, vous trouverez que les gens jouent sur le principe de contradiction en permanence, il n'y a pas d'esprit humain qui ne joue pas sur le principe de contradiction, c'est peut-être ça qui a fait l'homme, c'est peut-être pas d'avoir des mots, c'est peut-être d'avoir saisi le principe de contradiction qui fait que des singes sont devenus des hommes... Je dirais ça aussi bien qu'autre chose ! En tout cas, quand M. Lévy-Bruhl a dû renoncer à cela<sup>[170]</sup> et dans cet univers il faut non pas penser « anecdote » – cassez la patte à un loup, et le sorcier a la jambe cassée –, anecdote, ce

<sup>168</sup> Allusion aux deux années de ses cours dédiées au concept de participation, en 1957-1958 et 1958-1959 (MUS, P., « Lucien Lévy-Bruhl vu d'Asie : le destin de la participation », *Annales du Collège de France (ACF)*, 58<sup>e</sup> année, 1958, pp. 365-372 ; « *La participation : du folklore à la philosophie de l'Asie* », *ACF*, 59<sup>e</sup> année, 1959, pp. 421-425).

<sup>169</sup> Allusion à ses terrains dans l'arrière-pays cham réalisé entre fin novembre 1929 et début janvier 1930 pour le premier, puis entre juillet 1934 et début avril 1935 pour le second.

<sup>170</sup> Allusion aux *Carnets* posthumes de Lévy-Bruhl, dans lesquels il revient sur certaines de ses formulations et propositions problématiques devant les nombreuses critiques qui lui ont été adressées : LÉVY-BRUHL, Lucien, *Carnets*, Paris, PuF, [1949] 1998, 255 p.

n'est rien, ça n'existe pas, ce n'est pas comme ça qu'ils pensent ! Ils ont pensé le monde des ombres dans la nuit et dans la forêt qui est un monde qui se suffit à lui-même et où il y a toutes les valeurs, toutes les valeurs sont notées là-dedans ; et puis un monde du jour, qui est dans le village, qui est à la lumière du soleil, qui est avec des hommes et tout ce qui est d'un côté est côté sur l'autre série : le loup *est* le sorcier, et le sorcier *est* le loup, etc. ...

***[L'erreur de Durkheim : une participation par rupture de plan entre deux univers distincts]***

C'est de monde à monde que se fait la participation, et c'est très important, parce que ça ne permet pas de mélanger les choses : vous avez un monde qui est celui de la forêt, de la nuit avec sa loi, et vous avez un monde qui est celui du jour, du travail, etc. Et ça quand on a vécu dans ces ... je ne vois pas Moréchand<sup>[171]</sup> ce soir, mais, quand on a vécu dans ... non pas chez des primitifs ... mais chez des gens qui sont encore relativement simples, en particulier au point de vue technique, à ce moment-là il n'y a aucun doute à ce sujet, ils classent ça très régulièrement, et c'est précisément le principe de contradiction. Quand vous êtes à la fois sur les deux tableaux, là Durkheim a dit une chose qui n'est pas vraie, c'est pas vrai ! Vous savez que c'est Durkheim qui le premier a défini la participation, Lévy-Bruhl l'a reprise, Durkheim a dit : c'est la capacité pour une chose d'être autre chose au même endroit, en même temps, et sous le même point de vue<sup>[172]</sup>. C'est faux ! En même temps, oui ; au même endroit, oui ; mais pas du même point de vue, c'est pour faire apparaître la différence de point de vue, c'est pour faire apparaître la distance d'univers, entre l'univers de la nuit et l'univers du jour, l'univers de la fable et l'univers de la société, c'est pour faire apparaître la distance d'univers qu'il y a cette identité, mais jamais coexistence sous les deux formes entre ces deux êtres. Alors, voilà où nous commençons à nous trouver un petit peu chez nous. Il n'est pas possible de séparer cette notion que les choses sont à plusieurs plans, on ne peut pas la séparer de l'idée d'une mise en scène théâtrale. Réfléchissez à cela, c'est le point d'aboutissement de ce cours, c'est là qu'on reprendra l'année prochaine, si Dieu prête vie. (55 mn 37 s) [...]

---

<sup>171</sup> Guy Moréchand (1923-2002), ethnologue spécialiste des Mèò blancs du Laos, membre de l'EFEO depuis 1950, fidèle auditeur de Mus au Collège de France et rédacteur de sa nécrologie pour le BEFEO.

<sup>172</sup> Mus explicite sa position dans « La mythologie primitive et la pensée de l'Inde », *Bulletin de la Société française de Philosophie*, t. XXXVII, 1937, pp. 83-126. Sur le concept de participation chez Mus, v. MIKAELIAN, G., « La tombe vivante et la 'participation' [...] », *loc. cit.*

## ⌘ Dossier : Mus et la poésie

« L'art des vers est sans doute le plus difficile, le plus émouvant, le plus caché de tous les arts » (Alain)<sup>173</sup>. Comme la plupart des lettrés de sa génération, Mus composait de temps à autre des poèmes, dont seule une demi-douzaine ont pu être retrouvés, selon les cas publiés ou conservés dans les archives<sup>174</sup>. À l'instar de la prose alinienne<sup>175</sup>, à bien des égards matricielle dans l'écriture de l'orientaliste, il est à parier que les leçons du Normand sur la poésie<sup>176</sup> furent également une source d'inspiration pour l'orientaliste.

✧ Un poème de Mus à Albert Sallet, 1929 (Association pour l'étude du Centre Vietnam, fonds AAVH-NAAVH, série Albert Sallet, correspondance, Lettre de Mus à Sallet, 21 novembre 1929). Grâce à l'obligeance de l'Association pour l'étude du Centre Vietnam, nous avons pu consulter la série Albert Sallet contenant une collection de lettres et cartes postales envoyées par Mus à celui qui fut l'un de ses guides en pays cham. Né dans la Creuse, dans la commune de La Souterraine, qu'évoque Mus dans son poème, Albert Sallet (1877-1948) était un médecin colonial, mais aussi un savant à plusieurs titres : vietnamisant et chamisant, il étudia notamment la pharmacopée traditionnelle sino-vietnamienne, la botanique du Centre Vietnam et la civilisation chame, en plus de mener de vastes enquêtes sur les croyances populaires – notamment sur la magie conjuratoire. Membre correspondant de l'EFEO depuis 1919, il avait été chargé de la protection des Monuments historiques de l'Annam (1926) puis nommé conservateur du musée d'art Cham de Tourane (le musée Henri Parmentier). Il fut accessoirement l'un des introducteurs de Mus au terrain cham, lequel s'y rendit lors d'une première mission de deux mois entre le 1<sup>er</sup> novembre 1929 et le 6 janvier 1930. C'est depuis l'hôtel Tour Cham, à Phan Rang que Mus rédige ce poème en introduction d'une lettre dans laquelle il lui explique qu'il doit apprendre, avant toute chose, à parler le cham : « je voudrais pouvoir atteindre les Chams directement, sans personne interposée [...] ». Le poème qu'on va lire est un hommage au savoir de Sallet,



Albert Sallet (ph. Jean Cousso)

<sup>173</sup> RÉGIS, Georges, « La poésie comme charme et comme expérience selon Alain », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, t. 154, 1964, pp. 291-300.

<sup>174</sup> Un poème adressé à Albert Sallet sur sa connaissance du monde cham et annamite, daté de 1928, que nous republions ci-dessous ; un poème en « Dédicace à la jeune équipe du Seuil » sur le monde en ruines et le nouveau qui s'annonce, en 1954 (MUS, P., *Le destin [...]*, op. cit., 1954) ; « Croire » en hommage à son fils Émile sans doute composé après sa mort, en 1960 ([in] D. CHANDLER & Ch. E. GOSCHA, op. cit., p. 324) ; deux poèmes sur la Japon datés de 1963 que Romaric Jannel présente ci-dessous (MUS, P., « Deux poèmes », *France-Asie*, n° 177-178, janvier-avril 1963, pp. 644-645) ; et « Autre page », sur sa spiritualité, en 1964 (édité dans *BSAPM*, n° 3, 2023, Éditorial).

<sup>175</sup> RICHAUDEAUD, François, « Le langage d'Alain : de la pédagogie à l'idéologie », *Communication et langage*, n° 24, 1974, pp. 17-29.

<sup>176</sup> RÉGIS, G., loc. cit.

sur le versant annamite comme sur le versant cham, tout en rattachant son détenteur à ses racines creusoises ... une évocation de ce que la connaissance des terres les plus exotiques et lointaines aux traditions occidentales nécessite un enracinement dans sa patrie charnelle ?

Tour cham le 21 novembre [1929]

Pour votre œil discret,  
Annamites  
Ni mythes  
N'ont plus de secret ;

Vous êtes le père  
Du cham, et  
Il m'est  
Par là presque un frère,

Docteur, comme est la  
Médecine  
De Chine  
Votre b-a-ba ;

Mais la botanique  
Reste enfin  
L'or fin,  
Votre perle unique –

Où m'avez-vous pris  
Ce ton d'ondes  
Profondes  
Dont tels sont surpris ?

Une ampleur si pleine  
Ne sied qu'aux  
Echos  
De La Souterraine !

On n'oit sans émoi,  
à Tourane  
L'organe  
Dont je dis en moi,

Quand une voix telle-  
ment creuse ois :  
« Creusoises  
N'est race mortelle ! »



✧ Variété des regards : autour des deux poèmes japonais de Paul Mus, par Romaric Jannel. Les rapports qu'a entretenus Mus avec le Japon et les Japonais n'ont, comme on le sait, rien d'anodin. Le premier contact qu'il relate lui-même est celui du coup de force du 9 mars 1945 à Hanoï, où il venait d'être parachuté par les Alliés pour rencontrer secrètement le Gouverneur général de l'Indochine, l'amiral Decoux, afin d'y organiser la résistance. Il parvint à s'enfuir dans des conditions qu'il a racontées à plusieurs reprises<sup>177</sup>. C'est durant cet épisode que sa sœur Lucie fut arrêtée et torturée par l'occupant japonais<sup>178</sup>. Ce fut ensuite « la chose la plus frappante » qu'il lui fut donné de voir de sa vie : la reddition du Japon sur le Missouri, le 2 septembre 1945<sup>179</sup>. Ses liens personnels avec les Japonais sont moins connus : nous savons qu'il eut quelques élèves japonais dans le cadre de l'enseignement qu'il prodigua à l'université de Yale, entre 1950 et 1969, et qu'il était par ailleurs proche de Toshihiko Izutsu (1914-1993), philosophe japonais spécialiste notamment de l'islam et du bouddhisme, qui fréquentait le cercle Eranos<sup>180</sup>. Il noua en outre d'autres relations lorsqu'il retourna brièvement à Tokyo lors d'un voyage d'étude financé par l'université de Yale durant l'été 1957<sup>181</sup>, avant d'y retourner plus longuement et pour dix mois en 1963. On notera finalement que, dans le monde de la bouddhologie, les japonisants ont continué de pratiquer et de citer les écrits de Mus<sup>182</sup>, tandis que l'indologie classique s'est empressée de l'oublier. Une « tradition » qui perdure : Romaric Jannel, philosophe vivant au Japon<sup>183</sup>, a bien voulu nous faire part des réflexions que la lecture des deux poèmes que Mus composa lors de son séjour nippon de 1963 lui ont inspirées.

<sup>177</sup> MUS, Paul, *Le Viêt Nam chez lui*, op. cit., Conférence du 16 juin 1946, 58 p. ; IDEM, « Rapport d'activité d'une mission au Japon – février 1963 » (édité par G. Mikaelian), *Péninsule*, n° 81, 2020 (2), pp. 188-190.

<sup>178</sup> IDEM, « Coup dur sur le fleuve rouge », [in] *L'angle de l'Asie*, Paris, Hermann / CNRS, Collection Savoir, Édition, introduction et bibliographie de Serge Thion, [1946] 1977, p. 52.

<sup>179</sup> IDEM, « Rapport d'activité d'une mission au Japon [...] », loc. cit., pp. 188-190 ; IDEM, « Japon, Segment 45-63 », d'abord paru dans la revue japonaise *Se Kai*, en août 1963, puis dans *Esprit*, n° 3, mars 1964, pp. 422-431, puis réédité dans IDEM, *L'angle [...]*, op. cit., pp. 98-106.

<sup>180</sup> IZUTSU, Toshihiko, « Paul Mus et l'esprit du bouddhisme mahayana », [in] *Hommage à Paul Mus 1902-1969*, Paris, Monde non chrétien, oct.déc. 1969, pp. 46-52.

<sup>181</sup> Lettre de P. Mus à Madeleine Rivet, Hong Kong, 14-VIII-1957, [in] « Une correspondance [...] », loc. cit., pp. 328-329.

<sup>182</sup> *Inter alia* : FRANK, Bernard, Histoire et philologie japonaise », *Annuaire de l'Ecole Pratique des hautes études, 4<sup>e</sup> section, 1968-1969*, 1969, p. 546.

<sup>183</sup> Il est notamment l'auteur de *Yamauchi Tokuryū (1890-1982). Philosophie occidentale et pensée bouddhique*, Paris, Kimé, 2023, 256 p.

**Variété des regards  
Autour de deux poèmes de Paul Mus**

(Romaric Jannel\*)

[MUS, Paul, « Deux poèmes », *France-Asie*, n° 177-178, janvier-avril 1963, pp. 644-645]

Rodin

à S. G.

Des mains de Dieu tombé, si l'homme oublie  
Leur courbe pure empreinte en ce qu'il sait,  
Au terme il se reprend et disparaît  
Dans la paume où sa forme se replie.

Ombres et or, son regard se délie  
Du long tableau des jours qui l'enserrait,  
Il n'étend plus ses pas vers leur secret  
Mais rentre en soi car l'œuvre est accomplie.

Penseur, bouche muette à l'appui sur  
La main que tu réserves, renversée,  
Echine courbe, au poids de sa pensée,

Roc de présence au flanc d'un bronze dur,  
Laisse l'espoir, le monde est son problème,  
Saisis ce monde en forme de toi-même.

*Parc de Ueno, 4 mai 1963.*

---

\* Directeur de programme au Collège international de philosophie (CIPh) et chercheur à l'Université de Kyôto (Japon).

Nihonsei  
日本製

La marque du Japon

à S. G.

Compact au plus profond, comme un jade est poli,  
Dur à lui-même, intact et lisse à qui l'approche,  
Ce peuple en tout extrême encourt-il le reproche  
Qu'y couvent à la fois sa vengeance et l'oubli ?

S'il se rompt par endroits, l'horizon s'ennoblit  
Du grand geste des monts auquel la plaine accroche  
Ses travaux et ses jours. Car la flamme est sous roche ;  
Tel est l'amer destin qu'aux bords du ciel on lit !

Abrupt, flambant, maudit, croulant sa lave, quand  
Le pic, sous son tonnerre a fait pleuvoir ses traces  
En feu dans le sol qu'il féconde en le marquant,

Lorsque le riz renaît du labeur de ces races  
Dont il est la mémoire, on voit sur les terrasses  
Verdir et croître la revanche du volcan.

*Kyōto, 31 mai 1963*

*Rodin et La Marque du Japon*, tels sont les titres des deux poèmes composés par Paul Mus en mai 1963 durant son séjour dans l'archipel. Deux textes rédigés à moins d'un mois d'intervalle. La thématique du premier, Auguste Rodin (1840-1917), pourrait surprendre s'agissant de quelqu'un qui séjourne alors au Japon. Il n'est sans doute pas inutile de revenir sur quelques événements qui expliquent, au moins pour partie, la rédaction d'un tel poème.

Rodin figure aujourd'hui, chose remarquable, parmi les sculpteurs les plus connus du grand public japonais. Cette reconnaissance, qui traverse plus ou moins tous les milieux sociaux, est le fruit des relations d'amitié entretenues entre les deux pays au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Différents événements, dont certains d'ampleur internationale, contribuèrent aux échanges bilatéraux de nature diplomatique, économique, intellectuelle ou artistique entre la France et le Japon. En 1900, lors de l'exposition universelle de Paris, des artistes et collectionneurs japonais ont par exemple pu admirer les œuvres d'artistes français. Parmi celles-ci, les sculptures de Rodin semblent avoir fait l'objet d'un intérêt particulier, si bien que rapidement certaines de ses créations arrivèrent au Japon, contribuant à sa renommée dans ce pays. De nos jours, nombre de ces œuvres sont accessibles au public.

Lorsque Mus se promena au parc Ueno (Tōkyō), lieu où il composa le poème intitulé *Rodin*, il ne manqua sans doute pas d'admirer au Musée national de l'art occidental des sculptures du maître, telles que *Le Penseur* ou *La Porte de*

*l'Enfer*. Le fait que Mus nous ait ainsi laissé des vers composés au Japon sur le *Penseur*, « Roc de présence au flanc d'un bronze dur », en dit donc beaucoup sur les relations entre la France et le Japon.

Ces quelques éléments ne nous permettent néanmoins pas de saisir la raison de la présence de Mus au Japon en 1963. En février, quelques mois avant la rédaction de ces deux poèmes, il rédigea un rapport de mission ayant fait l'objet en 2020 d'une présentation par Grégory Mikaelian dans la revue *Péninsule*. Ce dernier explique :

Travaillant à la rédaction de son livre sur le bouddhisme de Jayavarman VII, le fameux Masques d'Angkor, Mus avait en effet souhaité se rendre au Japon pour reconsidérer l'histoire religieuse de la royauté khmère du XII<sup>e</sup> siècle à la lumière d'un comparatisme avec le bouddhisme japonais qui lui fut contemporain.<sup>184</sup>

C'est donc pour un séjour de recherche que Mus se trouve dans un Tōkyō en pleine reconstruction. Ce poème ne semble pourtant guère travaillé par la recherche qu'il effectue alors. Il n'a en outre rien de politique, et ce en dépit de ce que devait susciter comme réaction cette reconstruction. Il porte sur le *Penseur* lui-même.

Quasiment un mois après ces vers, le poème qu'il intitule « Nihonsei 日本製 La marque du Japon » est quant à lui bien de nature politique. Il dit beaucoup du sentiment de Mus face à ce Japon en pleine transformation. Le poème évoque la renaissance d'un pays marqué par son histoire traumatique. Le « feu » évoque ici sans doute la guerre et plus encore les deux bombardements atomiques d'août 1945.

Mus parle même d'une « revanche ». En 1963, alors qu'il avait été occupé par les États-Unis de 1945 à 1952, le Japon est un pays en pleine ébullition. Devenu partenaire privilégié des États-Unis, c'est aussi un pays dont la culture s'américanise grandement et qui voit apparaître tout ce que la production industrielle moderne peut produire en termes de confort. Non seulement des produits sont importés, mais le Japon devient peu à peu un producteur de premier plan.

La « revanche » qu'évoque ici Mus n'est pas militaire, mais économique : passant des traumatismes de la guerre et de la défaite – Mus parle d'un « amer destin » – à trois décennies de puissant développement économique. C'est aussi l'époque à laquelle le *Made in Japan*, ce que signifie *Nihonsei* 日本製, en vient à traverser mers et océans pour fournir les consommateurs étrangers. La « revanche » est donc aussi représentationnelle et symbolique. L'image du Japon se transforme. Il sera bientôt perçu comme le pays des hautes technologies, comme le potentiel futur leader du monde libre – crainte ou espoir qui ne durera pas –, puis comme le milieu d'émergence des *manga* et de ses nombreux produits dérivés.

Il y a aussi dans ce poème quelque chose de généralisant. Le « peuple en tout extrême » « [c]ompact au plus profond, comme un jade est poli » « [d]ur à lui-

<sup>184</sup> MUS, P., « Rapport d'activité d'une mission au Japon [...] », *loc. cit.*, p. 1.

même, intact et lisse à qui l'approche » n'existe sans doute pas. Ou du moins, il existe dans l'œil de celui qui le voit ainsi et dans l'esprit de celui qui sait au besoin se présenter ainsi. Et sans doute est-ce ce discours des Japonais sur eux-mêmes que Mus dessine en miroir de certains de ses interlocuteurs.

Le Japon d'alors, qui voit fleurir les nipponologies (*Nihonjin-ron* 日本人論) – ces discours flatteurs et essentialistes sur les Japonais –, est l'objet de nombreux narratifs faisant l'éloge d'une prétendue exception nationale. Les nipponologies d'après-guerre constituent aussi, il faut le noter, une sorte de résistance interne à l'américanisation. Dans un contexte politique et culturel relativement complexe, certains intellectuels présentent leur pays sous un jour avantageux en donnant une importance singulière à des traits présentés comme de l'ordre de l'identité commune aux Japonais, ou en présentant tel ou tel concept comme au cœur d'un mode de pensée qui serait le propre du Japon. Les chercheurs étrangers qui séjournent alors sur l'archipel baignent dans ce contexte.

Il ne s'agit pas ici d'accuser Paul Mus, ou ses écrits, d'essentialisme, mais de signaler une tendance de l'esprit qui, si elle nourrit ici l'esthétique poétique comme artistique, véhicule un imaginaire que nous pourrions sans doute aujourd'hui questionner. Mus, à distance des nipponologies, se limite bien sûr à quelques considérations esthétiques. Il est dans un pays qu'il observe avec intérêt et avec respect. Ces deux poèmes constituent un témoignage ; le témoignage d'un homme voyant à ses pieds l'histoire se déployer.

Ce qu'il nous donne à voir est un Japon qui n'existe déjà plus. Souvenir pour nos aînés et fantasme pour de plus jeunes chercheurs. Car il y a aussi dans la critique portée à certains écrits un « oubli », pour reprendre un mot de Mus. Il est souvent oublié que le Japon que nous pouvons contempler aujourd'hui, ce Japon parfois si semblable à d'autres pays, pourrait ne pas avoir toujours été ainsi qu'il se donne à voir. Car c'est aussi cela un pays, l'union sans cesse réactualisée du divers qui peut être observé aussi bien dans l'espace que dans le temps. Telle est, pour moi, la valeur, réelle et poignante, de ces deux poèmes de Paul Mus.

Kyōto, 18 novembre 2024

## ADHÉREZ OU RENOUVELEZ VOTRE ADHÉSION !

Société des Amis de Paul Mus  
12 rue Michelet, 91120, Palaiseau.  
Courriel : [societedesamisdepaulmus@protonmail.com](mailto:societedesamisdepaulmus@protonmail.com)

Fondée en mille neuf cent quatre-vingt-sept, la Société des Amis de Paul Mus fut active durant les vingt premières années de son existence. Puis elle tomba peu à peu en déshérence, avant qu'une nouvelle équipe ne la réactive aujourd'hui, poursuivant les buts assignés il y a trente-trois ans par les membres fondateurs : faire connaître la pensée et l'œuvre du grand orientaliste français Paul Mus (1902-1969), contribuer, par une aide morale et matérielle, à la publication de ses textes inédits (livres, cours, conférences, notes à caractère scientifique), et favoriser la diffusion internationale de ses écrits, en particulier par des traductions.

-----

### BULLETIN D'ADHÉSION À LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE PAUL MUS N° SIRET : 924 680 986 00016

**ANNÉE 2025**

NOM : -----

Prénom : -----

Adresse : -----

Courriel : -----

Téléphone : -----

**1. Étudiant (10 euros) :** ☐

**2. Ami (20 euros) :** ☐

**3. Bienfaiteur (plus de 20 euros) :** ..... ☐

Pour contribuer au bon fonctionnement de la SAPM, il vous suffit de remplir le bordereau ci-dessous et de le retourner accompagné d'un chèque à l'ordre de **Société des Amis de Paul Mus** à l'adresse suivante : **Société des Amis de Paul Mus, 12 rue Michelet, 91120, Palaiseau**. Vous pouvez aussi le retourner, accompagné d'un récépissé de virement, sur le compte de l'association :

<b>Titulaire du compte :</b> Société des Amis de Paul Mus, 12 rue Michelet, 91120 Palaiseau				
<b>Identification nationale du compte bancaire – RIB</b>				
Code Banque : 10107	Code Guichet : 00130	Code BIC : BREDFRPPXXX	N° de compte : 00028042904	Clé RIB : 15
Domiciliation : BRED PARIS KLEBER				
<b>Identification internationale du compte bancaire (IBAN) : FR76 1010 7001 3000 0280 4290 415</b>				

# **Publications de la Société des Amis de Paul Mus**

## **I. Bulletins de la SADPM**

### ***Ancienne série***

*Bulletin de la Société des Amis de Paul Mus*, n° 1, novembre 1987, 26 p.

### ***Nouvelle série***

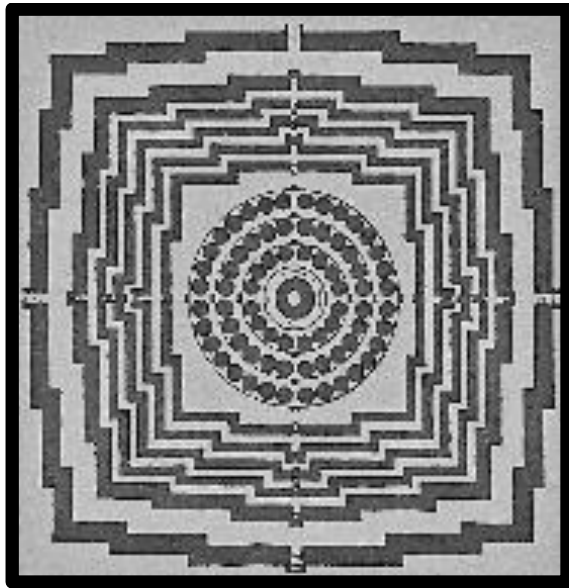
*Bulletin de la Société des Amis de Paul Mus*, n° 2, janvier 2022, 12 p.

*Bulletin de la Société des Amis de Paul Mus*, n° 3, janvier 2023, 29 p.

*Bulletin de la Société des Amis de Paul Mus*, n° 4, janvier 2024, 53 p.

## **II. Monographies**

*Ce que porte le sol asien. Paul Mus et la fabrique de l'ethnologie, Péninsule*, n° 88-89, 2024 (1 & 2), décembre 2024, 341 p.



**SAPM**